

DELLY

# Une mésalliance



BeQ

**Delly**

# **Une mésalliance**

roman

**La Bibliothèque électronique du Québec**  
Collection *Classiques du 20<sup>e</sup> siècle*  
Volume 302 : version 1.0

Des mêmes auteurs, à la Bibliothèque :

Entre deux âmes

Gilles de Cesbres

Esclave... ou reine ?

L'étincelle

L'exilée

Le rubis de l'émir

La biche au bois

Aélys aux cheveux d'or

L'orgueil dompté

La maison des Rossignols

Le sphinx d'émeraude

Bérengère, fille de roi

Le roi de Kidji

Elfrida Norsten

# Une mésalliance

Édition de référence :

Librairie Jules Tallandier, 1966.

Il s'agit de la même histoire que *Fleurs du foyer, fleur du cloître*, avec des noms de personnages différents.

## I

Emmanuelle était seule maintenant dans la chapelle où flottait encore un léger parfum d'encens, presque annihilé par celui des roses et des lis qui garnissaient l'autel. La Sœur Marie-Colette, après avoir tout rangé dans le petit chœur où s'était donnée tout à l'heure la bénédiction du Saint Sacrement, venait de disparaître en refermant sur elle la porte de la sacristie. Derrière la grille et le voile noir du chœur des religieuses, la lente psalmodie avait cessé, les pieuses recluses s'étaient retirées.

Emmanuelle demeurait seule, le front entre ses mains, oubliant tout dans la ferveur de sa prière. Un rayon de soleil, passant à travers une vitre, se jouait sur son corsage de batiste blanche, sur ses doigts fins contre lesquels s'appuyait son front encadré de bandeaux noirs lisses et satinés.

Elle releva enfin la tête. Ses yeux bruns – d'un

brun doré et chaud – se posèrent longuement sur le tabernacle. Un rayonnement étrange parut s’y réfléchir et se communiquer à toute cette jeune physionomie. La petite bouche délicate s’entrouvrit, murmura quelques mots, tandis que le teint blanc se rosait sous l’influence d’une émotion puissante.

Pendant quelques instants, Emmanuelle demeura ainsi. Une promesse ardente, passionnée, brûlait au fond de ses prunelles... Le son d’une cloche agitée à l’extérieur par la sœur tourière vint subitement la rappeler sur la terre. Elle se leva lentement, fit une profonde génuflexion et sortit de la chapelle.

– J’oubliais l’heure, ma Sœur ! dit-elle à la tourière qui lui adressait un petit salut amical.

– On n’est jamais mieux que près du Bon Dieu, mademoiselle.

Un peu du rayonnement qui avait éclairé tout à l’heure le regard d’Emmanuelle y apparut de nouveau.

– Oh ! oui ! Mais il ne faut pas, même pour le

bonheur que nous goûtons près de Lui, oublier nos devoirs de la terre. Ma cousine va se demander ce que je deviens.

– Oh ! M<sup>lle</sup> Claire doit bien se douter que vous avez laissé passer le temps en causant avec Notre-Seigneur ! dit la tourière en souriant. Bonsoir, mademoiselle Emmanuelle !

– Bonsoir, Sœur Françoise.

Emmanuelle, ayant franchi la vieille porte, s'engagea à droite dans la petite rue aux pavés pointus, bordée d'un côté par de vieux murs fleuris de ravenelles, de l'autre par deux maisons vénérables, habitations d'anciennes familles de Rocalande ; puis elle prit une rue transversale, non moins bien pavée, qui la conduisit à une petite place étroite, enserrée par d'antiques demeures dont le rez-de-chaussée était, en général, occupé par de petites boutiques d'aspect archaïque, au seuil surmonté d'un auvent.

L'une d'elles, cependant, demeurait une maison bourgeoise. Au-dessus de la porte, des panonceaux ternis annonçaient la profession du maître de céans : M<sup>e</sup> Georges Viannes, notaire.

Ce fut vers celle-là que se dirigea Emmanuelle. Elle abritait l'étude où les notaires en place s'étaient attiré les commérages de la petite ville de Rocalande ; on leur reprochait leur modernisme, leur amour du confort et l'acquisition d'une voiture !

On disait même que deux des meilleures familles de l'endroit avaient pensé un instant à retirer leurs affaires d'entre les mains de ce notaire jugé trop moderne, et qu'elles n'y avaient renoncé qu'en considération de l'ancienneté de l'étude Viannes, où les ancêtres avaient passé avant eux et où s'étaient succédé des titulaires d'une intégrité inattaquable. Confier ses intérêts à M<sup>e</sup> Viannes faisait partie des traditions de Rocalande et s'y soustraire eût semblé un sacrilège.

Le notaire et sa femme supportaient philosophiquement la désapprobation de leurs concitoyens. Obligés de vivre dans cette petite ville arriérée, ils en prenaient ce qu'elle possédait de bon – son esprit religieux très profond encore, par exemple, – et se faisaient, en dépit des

récriminations devinées, une vie plus ouverte, plus intelligente en même temps que dégagée – autant du moins que le permettait à M. Viannes sa profession – des entraves ridicules de l'existence de petite ville.

De ce fait, on leur en voulait. Et, sans la présence de sa belle-sœur, M<sup>me</sup> Viannes n'aurait eu que deux ou trois personnes à ses réunions.

Mais Alice Viannes était tellement aimée de ses amies que celles-ci n'auraient pas voulu lui infliger la peine de manquer à cet après-midi du jeudi, pour lesquelles ses mains adroites préparaient d'exquises pâtisseries. L'aimable Alice, si gaie, si entraînante, n'aurait admis aucun refus non motivé.

Elle se tenait en ce moment dans la salle à manger, près de la table où, sur un napperon, les assiettes de gâteaux entouraient la théière. Grande, vigoureuse, les traits un peu forts et le teint très brun, Alice Viannes offrait l'image de la santé – santé morale autant que physique, – ainsi qu'en témoignait le regard clair, droit et ferme de ses yeux gris.

D'autres jeunes filles l'entouraient ; au milieu d'elles se tenait un grand jeune homme.

Il souriait légèrement en écoutant les gais propos qui s'échangeaient autour de lui entre Alice et ses amies. Mais ce sourire même était grave, un peu triste, comme le regard des yeux noirs qui effleurait distraitement les jeunes filles présentes.

– Jean, une autre tasse de thé ? proposa Alice en se tournant vers lui.

– Merci, ma chère Alice, une est suffisante.

– Vous n'aimez guère le thé, je crois, monsieur ? dit une petite rousse au nez retroussé.

– Très modérément, mademoiselle. Autrefois même, je ne pouvais le supporter ; mais ma mère, qui en fait une excessive consommation, m'a obligé à m'y accoutumer parce qu'elle n'aime pas à le prendre seule, et maintenant j'en bois volontiers une tasse, pas plus.

Un peu de compassion s'exprima sur la physionomie de plusieurs des jeunes personnes qui étaient là. La petite rousse s'exclama :

– Vous êtes héroïque, monsieur Viannes ! Je ne pourrais avaler une chose que je déteste, car je me rappelle très bien maintenant avoir entendu dire que vous détestiez le thé.

– Mais si, mademoiselle, on arrive à tout quand il s’agit de faire plaisir à autrui, et surtout à sa mère, dit simplement Jean Viannes.

Alice enveloppa son cousin d’un regard de profonde émotion. Elle savait, elle, que le mot d’« héroïsme » n’était pas exagéré s’appliquant à Jean Viannes, ce fils admirable qui sacrifiait ses moindres goûts et se condamnait au célibat pour satisfaire une mère jalouse, tyrannique, incroyablement exigeante ; l’entourait de petits soins, de tendres attentions, et jamais ne laissait échapper une plainte, un mot d’impatience. Nommé professeur l’année précédente au lycée de Lyon, il consacrait à sa mère tout son temps et, à l’aide de ses émoluments, lui faisait une existence large, confortable, comme elle l’aimait, tandis que lui se privait de tout et vivait en anachorète.

Nul ne savait au juste l’étendue des sacrifices

accomplis par l'affection filiale de Jean Viannes, ni la somme d'efforts qu'il était obligé de faire sur lui-même pour supporter d'un front serein le caractère despotique, injuste et atrabilaire de cette mère dont il ne parlait qu'avec respect, sans que ses plus proches parents eussent jamais pu surprendre chez lui une parole de blâme à son égard.

– Voilà Claire qui vient chercher du thé, dit la petite rousse en regardant vers la porte ouverte à deux battants, qui faisait communiquer la salle à manger avec le salon.

Une jeune fille s'avavançait, ses deux mains supportant un plateau garni de tasses vides. Jean, s'élança vers elle, s'en empara vivement.

– Mademoiselle Claire, ceci est trop lourd pour vous !

– Oh ! non ! Je ne suis pas, au fond, si mauviète que j'en ai l'air !

Un sourire entrouvrait les lèvres roses, montait jusqu'aux yeux couleur de violette, qui en furent aussitôt tout éclairés.

– Je vous remercie quand même, monsieur, ajouta la jolie voix douce. Alice, M<sup>me</sup> Meuilles réclame une tasse de thé.

Tout en parlant, la jeune fille s’avançait vers la table. Elle était petite, mais admirablement proportionnée. Son visage, sans être régulièrement joli, charmait par le contraste des yeux bleus et des cheveux noirs, et peut-être plus encore par son expression de douceur, par la rayonnante et pensive candeur du regard.

– Il me semble, Claire, que votre cousine vous abandonne, fit observer en riant une des jeunes filles.

La jeune fille sourit.

– Elle aura un peu oublié l’heure à la chapelle. Mais j’espère qu’elle ne tardera plus guère maintenant.

– Elle finira par se faire religieuse, dit la petite rousse en étendant la main pour prendre un gâteau.

Claire pâlit un peu.

– C’est possible... Je ne sais pas, murmura-t-

elle.

– Allons, ne vous attristez pas d’avance, mignonne ! dit Alice avec une amicale vivacité. Chaque chose viendra en son temps... Tenez, la voilà, votre Emmanuelle.

Claire s’élança vers la porte de la salle à manger, au seuil de laquelle apparaissait la svelte silhouette d’Emmanuelle.

– Oh ! tu m’avais oubliée, méchante ! dit-elle en passant câlinement son bras autour du cou de sa cousine.

– Ne me gronde pas, chérie... Je vois que je n’arrive pas trop en retard, puisqu’Alice est encore en train de servir du thé, ajouta Emmanuelle tout en s’avançant vers la table.

– C’est pour M<sup>me</sup> Meuilles qui en désire une seconde tasse, dit Alice en tendant la main à l’arrivante. Il est fort tard, au contraire, ma mie Emmanuelle.

– En ce cas, je vous fais toutes mes excuses, dit gaiement Emmanuelle. Je me suis attardée à la chapelle, j’ai oublié l’heure...

Tout en parlant, elle serrait les mains qui lui étaient tendues. À Jean, elle demanda avec intérêt des nouvelles de sa mère, elle adressa à chacune des jeunes filles présentes un mot aimable, venant du cœur... Il semblait qu'avec elle un intense rayonnement de bonté avait pénétré dans la salle.

Elle se dirigea vers le salon voisin pour saluer les autres invitées et Claire la suivit. Elle semblait une petite fille près d'Emmanuelle qui la dépassait de la tête. Les deux cousines avaient un certain air de famille, mais elles ne se ressemblaient pas. Seuls, leur chevelure d'un noir superbe et leur teint très blanc étaient identiques.

Jean les suivit du regard, puis se tourna vers sa cousine.

– Penses-tu vraiment que M<sup>lle</sup> Emmanuelle songe au couvent, Alice ?

– Cela me paraît très probable. Elle est d'une piété plus qu'ordinaire et fait de fréquentes visites à l'abbesse des Clarisses.

– Je crois qu'elle est déjà presque une sainte !  
déclara une brunette aux joues couleur de pomme

d'api.

– En tout cas, c'est une bien belle âme, pétrie de charité et de dévouement. Mais si elle devient religieuse, ce sera un désespoir pour la pauvre petite Claire.

– Claire se consolera en se mariant, Alice !

– Se marier ? dit la petite rousse avec un sourire malveillant. Ce ne sera guère facile, sans un sou vaillant !

– Son cousin la dotera peut-être.

– Oh ! il ne faut guère compter sur la générosité des Harbreuze ! De tout temps, ils ont eu la réputation d'être fort regardants, et ce n'est pas, je crois, M. Serge qui la fera mentir.

– Vous vous avancez beaucoup, Louise ! Personne ne connaît bien encore le caractère de M. Harbreuze.

– Un orgueilleux, outrageusement fier de sa fortune, de la position qu'il occupe dans notre ville. Une nature renfermée, dédaigneuse, froide comme un marbre... Je pense qu'Emmanuelle et Claire ne doivent pas toujours avoir leurs aises

entre lui et la vieille M<sup>me</sup> Harbreuze !

Jean la regarda avec surprise.

– Je ne crois pas que Serge soit de caractère aussi difficile, que vous semblez le penser, mademoiselle. Certes, il est, comme vous le dites, de nature très renfermée et très froide, mais il était autrefois un camarade serviable et bon et, dans les rares occasions où je l’ai revu depuis, je l’ai trouvé très peu changé.

Louise pinça les lèvres.

– Vous l’avez vu avec les yeux de votre ancienne camaraderie d’enfance, monsieur. Ici, il est estimé, mais non aimé.

L’apparition d’Emmanuelle et de Claire à la porte de la salle à manger vint faire dévier l’entretien. Jean s’écarta un peu, il se réfugia dans une des profondes embrasures de fenêtres, et, de là, ses yeux noirs douloureux et graves, se posèrent longuement sur Claire qui appuyait sa tête brune contre l’épaule de sa cousine, tandis qu’elle écoutait avec un sourire pensif le bavardage des amies d’Alice Viannes.

Trois quarts d'heure plus tard, Emmanuelle et Claire, quittant la maison Viannes, reprenaient le chemin parcouru tout à l'heure par la première.

La demeure des Harbreuze était mitoyenne avec le couvent des Clarisses. C'étaient, d'ailleurs, les ancêtres des représentants actuels de cette vieille famille bourgeoise qui avaient donné jadis aux « Pauvres Dames » le terrain et les bâtiments. Ceux-ci se délabraient beaucoup depuis quelques années, ce qui s'expliquait par la date de leur construction, car ils étaient antérieurs à la maison Harbreuze, cependant elle-même d'âge fort vénérable, ainsi que l'attestait le millésime inscrit au-dessus du vantail garni de larges clous soigneusement astiqués par la vieille Gertrude.

Dans l'étroite rue de la Peausserie, où le soleil faisait à peine chaque jour une courte apparition, la maison Harbreuze, par elle-même déjà sombre et sévère, prenait une apparence complètement rébarbative. On s'attendait presque à voir apparaître, derrière les grilles de fer du rez-de-chaussée, le visage éploré de quelque pauvre

prisonnière.

Et la vieille Gertrude, qui vint ouvrir aux jeunes filles, évoquait un peu l'idée d'une geôlière, avec son large visage revêche, sa bouche édentée et les petits yeux durs qui se cachaient sous l'arcade sourcilière très proéminente.

– Il y a une lettre pour vous, Emmanuelle, dit-elle tout en refermant la porte derrière les arrivantes. C'est Madame qui l'a et elle s'impatiente en vous attendant.

Les jeunes filles, traversant le grand vestibule sombre et frais, entrèrent dans la pièce que l'on appelait « la salle ». De tout temps, elle avait été l'habituel lieu de réunion de la famille. De vieux meubles solides et disgracieux, des tentures inusables, devenues d'une teinte difficile à définir, quelques portraits de famille en formaient l'ornement. Une propreté méticuleuse, un ordre parfait y régnaient, et aussi une symétrie excessive qui donnait dès l'entrée une désagréable impression de froideur.

Une vieille dame, assise près de la fenêtre

dans un confortable fauteuil, tourna vers les arrivantes son visage beau encore, malgré les rides nombreuses.

– Vous voilà enfin ! C’est fort heureux ! dit sa voix sèche. Quand vous êtes chez les Viannes, on ne peut plus vous ravoïr... Tiens, voilà une lettre de ton frère, Emmanuelle.

La jeune fille s’approcha d’un vieux petit bureau placé dans un angle de la pièce, elle prit un canif et ouvrit posément l’enveloppe en épais papier genre parchemin. Sans se presser davantage, elle déplia la lettre et parcourut d’un coup d’œil les quelques lignes d’une grande écriture autoritaire, très lisible.

– Serge sera ici demain, grand-mère, dit-elle tranquillement en repliant la feuille.

– Ah ! tant mieux ! fit la vieille dame dont le froid visage s’éclaira légèrement.

Un rien de rose monta aux joues blanches de Claire, une petite lueur rayonna au fond des yeux couleur de violette.

– Il faudra voir si rien ne manque chez lui,

reprit M<sup>me</sup> Harbreuze. Gertrude donnera encore un coup d'astiquage aux meubles. Et tu préviendras Victorine pour le bœuf braisé.

– Oui, grand-mère.

À chacune des absences, pourtant continuelles, de Serge Harbreuze, la vieille dame renouvelait pour le retour les mêmes recommandations. Peu importait que l'appartement du jeune homme eût été complètement nettoyé la veille. Il était indispensable de recommencer, de même qu'Emmanuelle devait passer l'inspection, bien que Gertrude fût au moins autant qu'elle au courant des habitudes de son frère. Le bœuf braisé se trouvait également de tradition, il semblait que le jeune chef de la maison Harbreuze n'aurait pu être accueilli sans voir figurer sur la table ce plat qui était le triomphe de Victorine.

D'ailleurs, Serge était le pivot autour duquel tout évoluait ici. On avait conservé chez les Harbreuze la tradition du droit d'aînesse. La vieille M<sup>me</sup> Harbreuze l'exagérait encore, en ne voyant au monde que son petit-fils. Sa petite-

filles, sa petite-nièce Claire n'étaient rien à ses yeux, ou plutôt elles n'auraient dû être que les très humbles servantes de Serge, si celui-ci l'eût permis.

Emmanuelle ne manifestait aucune amertume de cette préférence, à laquelle elle avait été accoutumée dès l'enfance. De même, il lui paraissait naturel de témoigner de la déférence à son frère, très sérieux, qu'elle n'avait jamais connu vraiment jeune, et qui lui témoignait toujours une affection réelle, bien que manquant totalement de la plus légère expansion.

– Avez-vous appris quelque chose de nouveau chez les Viannes ? interrogea M<sup>me</sup> Harbreuze tout en reprenant son tricot.

– Moi, rien, grand-mère. Je suis, du reste, arrivée quelque peu en retard.

– Et toi, Claire ?

La voix prenait un degré de sécheresse de plus en s'adressant à cette dernière.

– Moi non plus, je ne vois rien, ma tante... Il y avait M. Jean Viannes, qui a l'air bien fatigué.

M<sup>me</sup> Viannes dit qu'il travaille à outrance parce que sa mère devient de plus en plus exigeante.

M<sup>me</sup> Harbreuze leva les épaules :

– Une toquée, cette femme ! Elle mettra son fils sur la paille... Approche donc un peu, Claire.

La jeune fille s'avança. Les doigts de la vieille dame, noués par les rhumatismes, saisirent le bord du col de dentelle qui ornait la très simple robe grise de Claire.

– Qu'est-ce que cela ?... D'où vient ce col ?

– C'est moi qui l'ai prêté à Claire, grand-mère, car sa robe n'est vraiment pas assez habillée pour ces petites réunions, dit la voix calme d'Emmanuelle.

Une rougeur de colère monta aux joues de la vieille dame.

– Tu es ridicule ! Ce col t'a été donné par Serge, ce n'est pas pour que tu en pares Claire !

– Je suis certaine que Serge n'y trouverait rien à redire. D'ailleurs, Claire y a autant de droit que moi, puisque cette dentelle vient d'une aïeule commune.

– Autant de droit !... Oublies-tu donc que Serge est le seul héritier des objets, bijoux et autres, qui se transmettent depuis des siècles à l'aîné... et que, d'ailleurs, Florent, le père de Claire, a reçu sa part d'héritage, après laquelle celle-ci n'a plus rien à réclamer ?

Le dur regard de la vieille dame se posait sur le visage de Claire, rouge d'émotion.

– À réclamer, non, mais il n'en est pas moins très naturel qu'elle porte, aussi bien que moi, cette parure, dit fermement Emmanuelle.

En même temps, elle étendait la main, et, prenant celle de Claire, elle la passait sous son bras, d'un geste d'affectueuse protection.

– Ce n'est aucunement mon avis ! riposta M<sup>me</sup> Harbreuze avec irritation. J'en parlerai à Serge à son retour, nous verrons ce qu'il en pensera... Du reste, je ne comprends pas qu'une personne sérieuse, comme tu prétends l'être, encourage les instincts de coquetterie qui existent certainement chez cette petite.

Cette fois, Claire devint très pâle, ses yeux se

remplirent de larmes. Elle ne connaissait que trop bien, hélas ! le sens de cette allusion ! M<sup>me</sup> Harbreuze, qui n'avait jamais pu souffrir son neveu Florent Lormey, n'avait pas manqué d'apprendre à sa petite-nièce que si elle était pauvre aujourd'hui, obligée de tout devoir à la générosité de Serge et d'Emmanuelle, c'était la faute de sa mère, une jeune femme coquette et frivole, épousée par Florent dans un moment d'entraînement, malgré l'opposition de son oncle Harbreuze, et qui l'avait complètement ruiné.

Les yeux bruns d'Emmanuelle eurent une lueur d'indignation.

– Non, grand-mère, Claire n'est pas coquette ! dit-elle vivement, en pressant la petite main tremblante. Elle est toujours, de toutes, la plus simple... Et je ne crois pas avoir commis aucune faute en parant un peu ma petite sœur chérie.

– Naturellement, tu veux avoir le dernier mot ! grommela la vieille dame. J'en parlerai à Serge, te dis-je. Certainement, il m'approuvera. En voilà un qui ne se laissera pas prendre comme ce pauvre Florent ! En attendant, va inspecter sa

chambre et préviens Gertrude et Victorine.

Les deux jeunes filles sortirent de la salle, elles gravirent lentement le grand escalier de pierre, très sombre, comme l'était toute la maison.

Sur le large palier du premier étage, Claire s'arrêta brusquement, elle jeta ses bras autour du cou de sa cousine et éclata en sanglots.

– Pourquoi prétend-elle toujours que je suis coquette ? balbutia-t-elle.

– Ne fais pas attention, Claire, ma chérie. La pauvre grand-mère n'a pas le caractère facile. Tu sais que moi-même j'ai souvent à supporter ses bourrasques.

– Oui, mais pour moi, il y a plus que cela. Je sens chez elle de la malveillance, l'idée arrêtée de me faire de la peine.

– Mais non, ma Claire, tu te fais des imaginations. Allons, essuie vite tes yeux et va te déshabiller. Si tu le veux, tu m'aideras ensuite à finir les chemises pour la vieille Armandine.

Et, d'un geste de maternelle tendresse,

Emmanuelle passait son mouchoir sur les beaux yeux pleins de larmes.

– Oui, je vais me dépêcher... Mais si tu es là quand ma tante parlera à Serge pour ce col, tu lui diras bien que... que je ne suis pas coquette ?

Emmanuelle sourit au doux regard suppliant.

– Je lui parlerai moi-même d’avance, de façon qu’il soit au courant. Du reste, comme je l’ai dit à grand-mère, il n’attachera pas à cela la moindre importance. Rassure-toi donc, petite sensitive, tu n’auras pas encore près de lui, pour cela, une réputation de frivolité.

– J’en serais si fâchée ! murmura Claire, dont le teint s’empourpra légèrement.

## II

De temps immémorial, les Harbreuze s'occupaient du traitement des peaux et des cuirs, pour l'industrie de luxe surtout. Ils y avaient acquis, en joignant à leurs bénéfices une très grande économie et une simplicité de vie jamais démentie, une fortune énorme qui s'augmentait toujours, depuis surtout qu'Amédée Harbreuze, le père de Serge, avait appliqué à son industrie différentes découvertes modernes et s'était engagé dans d'importantes affaires avec l'étranger.

De cette fortune, Serge, selon la tradition, avait reçu la large part. Il continuait, lui aussi, l'industrie des ancêtres et lui donnait un essor encore plus considérable. C'était, au dire de tous, une intelligence remarquable, un caractère ferme, énergique, extrêmement clairvoyant, très juste envers ceux qu'il employait. En un mot, il

possédait toutes les qualités d'un chef, sauf la bienveillance qui, unie à la fermeté, attire et entretient les sympathies ; Serge Harbreuze restait froid et distant, et ses manières hautaines donnaient raison à ceux qui assuraient que le jeune maître de la maison Harbreuze, orgueilleux, ainsi que tous ses ancêtres, se considérait comme d'une essence particulière, à cause de sa vieille souche bourgeoise, de sa fortune et de la position prépondérante qu'elle lui assurait, non seulement à Rocalande, mais encore dans toute la Savoie.

Naturellement, ce magnifique parti était fort guetté par toutes les jeunes filles de la ville et des environs. La froideur de Serge les déconcertait quelque peu, il est vrai, dans les rares occasions où le jeune homme paraissait dans le monde. Comme il ne devait pas avoir le cœur très tendre, comme on le disait aussi intéressé que tous les Harbreuze d'autrefois, celles seulement qui possédaient une belle dot pouvaient garder un peu d'espoir.

Mais, jusqu'ici, Serge Harbreuze n'avait jamais fait allusion, même chez lui, à une idée de

mariage. Il se contentait, sans doute, de l'existence paisible que lui faisaient, au retour de ses voyages d'affaires, sa grand-mère, Emmanuelle, et Claire, la petite cousine orpheline dont il était le tuteur.

Cette fois, son séjour à l'étranger avait duré un peu plus longtemps que de coutume. Il n'en donnait aucune raison dans les rares et brefs billets qu'il écrivait à sa grand-mère et à sa sœur. En agissant ainsi, il ne sortait pas du reste de ses habitudes, car il ne parlait jamais de ses affaires et se renfermait dans un laconisme qui rendait généralement très peu animées les réunions de famille.

Néanmoins, l'annonce du retour du jeune maître était toujours accueillie avec une vive satisfaction qui se manifestait par un débordement de nettoyage et d'astiquage de la part de Gertrude, de Victorine et de Mathieu, les trois domestiques. L'humeur, trop souvent atrabilaire de M<sup>me</sup> Harbreuze, s'adoucissait généralement un peu à cette occasion ; Claire, si appliquée toujours à ce qu'elle faisait, avait

quelques distractions et surveillait la marche des aiguilles de la pendule, qu'elle semblait trouver trop lente à son gré. Emmanuelle, seule, conservait tout entière sa rayonnante sérénité et s'occupait du bien-être de chacun sans le plus petit oubli, sans hâte, sans bruit, veillant à tout et gardant néanmoins en son âme le recueillement qu'elle allait chercher pour toute la journée à une messe matinale.

Il pleuvait à torrents, après un après-midi d'orage, lorsque la voiture qui avait été attendre Serge à la gare s'arrêta devant la maison. Emmanuelle et Claire, assises dans la salle – Serge détestant que l'on allât au-devant de lui – se levèrent et s'avancèrent vers la porte donnant sur le vestibule.

– Eh bien ! Claire, qu'as-tu besoin de suivre Emmanuelle ? dit la voix sèche de M<sup>me</sup> Harbreuze. Serge n'est pas ton frère, j'imagine ?

Claire rougit et se recula un peu dans l'ombre de la pièce, où elle s'assit en croisant sur sa jupe ses petites mains tremblantes.

Emmanuelle reparut presque aussitôt, suivie

du voyageur. Les effusions n'étaient jamais longues entre Serge et les siens.

Il s'avança vers M<sup>me</sup> Harbreuze qu'une paralysie des jambes clouait dans son fauteuil, et, courbant sa haute taille vigoureuse, effleura de ses lèvres le front ridé de la vieille dame.

– Bonjour, grand-mère. Comment vont ces rhumatismes ?

– Pas mieux, mon enfant, pas mieux. Et toi ? Ton voyage ?

– Excellent, dit-il d'un ton bref. Je suis néanmoins satisfait d'être de retour.

– Ton absence a été longue, cette fois.

– Oui, des circonstances toutes particulières... Je vais changer de tenue, puis nous allons dîner, ajouta-t-il de sa voix d'homme habitué à commander. Le voyage m'a creusé l'estomac, et je goûterai avec plaisir au bœuf braisé de Victorine. À tout à l'heure, grand-mère et Emmanuelle.

Il se dirigeait vers la porte. Emmanuelle dit vivement :

– Mais tu n’as pas dit bonjour à Claire... Où es-tu, Claire ?

La jeune fille sortit de l’ombre où elle s’était réfugiée, elle s’avança vers Serge qui s’arrêtait.

– Bonjour, Claire, dit-il tranquillement.

Elle mit sa main frémissante dans celle qu’il lui tendait.

– Bonjour, Serge... Je suis contente de savoir que vous avez fait bon voyage, dit sa voix douce, un peu tremblante.

– Très bon, en effet... Vous me paraissez avoir meilleure mine qu’à mon départ, Claire, ajouta-t-il en enveloppant d’un rapide coup d’œil le visage empourpré de sa cousine.

– Je ne vais pas mal... balbutia-t-elle.

– Elle ne sera toujours qu’une pauvre petite santé, dit la voix sèche de M<sup>me</sup> Harbreuze.

– C’est à craindre, répliqua Serge en marchant de nouveau vers la porte.

Claire alla s’asseoir à sa place habituelle, elle prit son ouvrage et se mit à travailler. Mais son

teint était devenu tout à coup un peu pâle, et des larmes remplissaient ses yeux.

Serge reparut bientôt, il poussa lui-même, comme il en avait coutume, le fauteuil roulant de sa grand-mère dans la grande salle à manger austère et sombre. Puis il s'assit en face d'elle et servit le potage, office qui était, chez les Harbreuze, de tradition pour le maître de maison.

Comme d'habitude, Serge ne fit aucune allusion à son voyage. Il échangeait de temps à autre quelques mots avec sa grand-mère, avec sa sœur, mais son laconisme rendait une conversation suivie difficile.

Pourtant, M<sup>me</sup> Harbreuze semblait boire ses moindres paroles. Elle avait peine à quitter des yeux ce visage accentué, énergique, qu'éclairaient des prunelles du même brun doré que celles d'Emmanuelle, mais qui n'évoquaient aucune idée de ressemblance entre le frère et la sœur, car elles étaient froides, énigmatiques, semblant toujours considérer autrui avec une indifférence hautaine où les étrangers croyaient lire souvent du dédain.

Le dîner ne traînait jamais quand Serge était là. Il avait un appétit très modéré et détestait les trop longs repas. Claire, qui mangeait lentement, devait avaler les bouchées doubles, et une partie de son dessert restait généralement sur son assiette, sans que son cousin parût s'en apercevoir.

Dans la salle, Serge alluma un cigare. La fumée ne gênait pas M<sup>me</sup> Harbreuze ni Emmanuelle, et Claire, qui ne pouvait la souffrir, n'avait jamais osé le dire quand sa cousine l'interrogeait à ce sujet, parce qu'elle avait craint de déplaire à Serge, et de se voir peut-être exclure de la salle chaque soir, pendant que son cousin fumerait, car, naturellement, ce n'était pas lui qui dérangerait ses habitudes pour la petite Claire.

Serge semblait, ce soir, un peu absorbé. Il finit par jeter son cigare seulement à demi consumé et s'approcha de la fenêtre ouverte, par où entrait l'air humide et chaud.

– Je crois que nous aurons encore de l'orage cette nuit, n'est-ce pas ? dit Emmanuelle en interrompant un instant la broderie à laquelle elle

travaillait.

– C’est probable, répondit Serge.

Il s’écarta de la fenêtre et se rapprocha du groupe formé par M<sup>me</sup> Harbreuze, Emmanuelle et Claire.

– Il faut que je vous apprenne maintenant l’événement qui va un peu changer notre existence, dit-il avec calme.

Trois regards surpris et vaguement inquiets se levèrent sur lui.

– Un événement ? dit M<sup>me</sup> Harbreuze. Lequel donc ?

– Mon mariage, grand-mère.

– Ton... mariage ? balbutia la vieille dame, tandis qu’Emmanuelle laissait échapper un mouvement de stupéfaction.

– Oui, je suis fiancé depuis quinze jours à une jeune Autrichienne, de très grande famille, la comtesse Odile de Walberg.

Une lueur d’orgueil brilla dans le regard de la vieille dame.

– Une comtesse autrichienne ! C’est pour cela que tu prolongeais ton séjour en Autriche, Serge ?

– Oui, c’est un peu pour cela, dit-il avec la même tranquillité. J’ai eu occasion de rendre un petit service au père de M<sup>lle</sup> de Walberg, qui m’a invité à passer quelques jours dans son château de Rennbrunn. C’est ainsi que j’ai connu la comtesse Odile.

– Comment est-elle, Serge ?

C’était Emmanuelle qui interrogeait, d’une voix un peu changée par l’émotion que provoquait cette nouvelle inattendue.

– Remarquablement belle, intelligente et instruite, pieusement élevée.

– Et riche ?

Cette fois, la question venait de M<sup>me</sup> Harbreuze.

– Non, dit brièvement Serge. On ne peut pas tout avoir, grand-mère. Les Walberg appartiennent à la plus ancienne noblesse de l’Empire, et la comtesse Odile est grande dame

des pieds à la tête.

– Évidemment, c'est, en un sens, un beau mariage... Après tout, tu peux te passer cette satisfaction d'amour-propre, avec ta fortune ! dit orgueilleusement la vieille dame.

Serge s'était accoté à l'embrasure de la fenêtre et, les bras croisés, il laissa quelques instants son regard errer devant lui, dans le vague.

Emmanuelle ne semblait pas encore revenue de la surprise que lui avait causée la révélation de son frère. Une ombre d'inquiétude descendait sur son regard... Et celui-ci se glissa vers Claire qui avait courbé de nouveau la tête sur son ouvrage et continuait à travailler, comme si, vraiment, la nouvelle du mariage de Serge ne lui causait aucun étonnement, ni ne lui était d'aucun intérêt. Seulement, elle s'était légèrement reculée, de telle sorte qu'elle tournait le dos au jour et que son visage demeurait indistinct pour M<sup>me</sup> Harbreuze et pour Serge.

– Et ce sera pour quand, mon enfant ? interrogea la vieille dame en couvrant son petit-fils d'un regard de satisfaction orgueilleuse.

Il eut le léger sursaut d'un homme enlevé à une absorbante pensée.

– M<sup>lle</sup> de Walberg désire que la cérémonie n'ait pas lieu avant un mois. Elle se fera dans la chapelle du château de Rennbrunn, avec la plus extrême simplicité, ma fiancée étant, comme moi, ennemie du faste et des mondanités... Je regrette que vous ne puissiez y assister, grand-mère. Mais Emmanuelle viendra, naturellement.

Il décroisa ses bras et se pencha vers M<sup>me</sup> Harbreuze.

– Je vais vous dire bonsoir, grand-mère. J'ai encore quelques lettres à écrire avant de me mettre au lit.

– Eh bien, bonsoir, mon cher enfant ; repose-toi bien. Mais, dis-moi, n'as-tu pas une photographie de ta fiancée ?

– Si, son père en a fait faire avant mon départ. Je vais vous la montrer, si vous le désirez.

Il sortit son portefeuille et y prit une photographie qu'il tendit à sa grand-mère.

Emmanuelle se pencha au-dessus de M<sup>me</sup>

Harbreuze et posa un long regard sur le beau visage aux yeux superbes, mélancoliques et graves, à la bouche un peu amère, au front hautain couronné d'une vaporeuse chevelure.

– Tu as raison, elle est remarquablement belle ! dit M<sup>me</sup> Harbreuze d'un ton de satisfaction admirative. Et elle paraît, en effet, souverainement distinguée. En même temps, elle doit être très sérieuse, aucunement coquette.

Une sorte de sourire ironique entrouvrit un instant les lèvres de Serge.

– Il me paraît difficile que vous jugiez de cela sur une photographie, grand-mère.

– Mais si, on le devine à l'expression de la physionomie... Et, du reste, je sais qu'il lui fallait posséder cette qualité pour te plaire.

– En effet, elle est excessivement sérieuse, dit-il avec calme. La frivolité paraît lui être inconnue.

Il prit la photographie que lui remettait sa grand-mère et la tendit à Emmanuelle.

– Veux-tu la regarder de plus près,

Emmanuelle ?

– Merci, Serge, je l’ai très bien vue. Elle est, en effet, d’une extrême beauté.

– Ce sera une admirable mariée ! ajouta M<sup>'''</sup> Harbreuze avec enthousiasme. A-t-elle encore sa mère ?

– Non, M<sup>me</sup> de Walberg est morte voilà plusieurs années.

– Et des frères et sœurs ?

– Un seul frère, que je ne connais pas encore, et qui est officier.

Posément, Serge remit la photographie dans le portefeuille, réintégra celui-ci dans sa poche. Son regard, en même temps, tomba sur la chaise, vide maintenant, où s’asseyait tout à l’heure sa cousine.

– Qu’est donc devenue Claire ?

– Elle se sera retirée par discrétion, dit Emmanuelle qui avait, seule, remarqué, au moment où il s’était produit, le silencieux mouvement de retraite de Claire et n’avait pas dit un mot pour l’empêcher.

– Elle a eu tort. Du moment où j’avais commencé à parler devant elle, c’est que je jugeais qu’elle avait droit comme vous, en tant que proche parente, à connaître dès maintenant l’événement qui se prépare.

– Oh ! cela n’a pas d’importance ! dit M<sup>me</sup> Harbreuze avec dédain. Claire n’est qu’une enfant, pas très intelligente, et qui deviendrait facilement semblable à sa mère dans un autre milieu que le nôtre.

– C’est très possible, dit brièvement Serge. Allons, bonsoir, grand-mère ; bonsoir, Emmanuelle.

Il serra la main de sa sœur et sortit de la salle.

– Quel événement inattendu ! murmura la vieille dame en joignant les mains. Mais, avec lui, il devait en être ainsi. Il fallait qu’il se marie selon son idée, sans que personne ne soit consulté, sans demander le consentement ni même l’avis de quiconque. Il est bien un vrai Harbreuze, celui-là !

Un mélange d’orgueil et d’amertume vibrerait

dans l'accent de M<sup>me</sup> Harbreuze. Elle se rappelait sans doute comment son naturel autoritaire et porté à la dépense exagérée, à l'amour du luxe, avait été promptement maté par Marcel Harbreuze, son mari..., comment, à la mort de celui-ci, ses velléités d'indépendance s'étaient bien vite trouvées annihilées par son fils Amédée. Serge continuait la tradition. Il témoignait à son aïeule une certaine somme de déférence, mais, dès l'instant où il s'était trouvé le chef de famille, il avait su lui faire comprendre qu'il conserverait toujours, lui aussi, l'indépendance la plus absolue et que, seul, il restait ici le maître, n'ayant de comptes à rendre à personne.

Quand Emmanuelle, ainsi qu'elle en avait coutume chaque soir, eut aidé Gertrude à dévêtir et à coucher sa grand-mère, elle monta au premier étage, où se trouvait sa chambre, près de celle de Claire. Elle s'arrêta à la porte de celle-ci, hésita un moment... puis elle tourna doucement le bouton et entra.

Claire était debout devant la fenêtre ouverte, elle regardait au-dehors, dans la nuit sombre. Elle

se détourna légèrement à l'entrée de sa cousine, et, bien que la petite lampe posée sur la table de nuit ne l'éclairât qu'imparfaitement, Emmanuelle vit aussitôt le cerne bleuâtre qui entourait ses yeux.

– Tu n'es pas encore au lit, chérie ? Il ne faut pas rester à songer comme cela, tu le sais bien.

– Je vais me coucher tout de suite, dit une voix un peu changée. Mais j'avais besoin de prendre l'air. Il faisait chaud dans la salle.

– Faisons notre prière ensemble, veux-tu, Claire ?

Elle inclina affirmativement la tête et s'agenouilla près de sa cousine.

La voix d'Emmanuelle s'éleva, grave, pénétrée de ferveur. Claire, le front entre les mains, répondait d'un ton légèrement tremblant, où passait par instants une sorte de brisement.

– Maintenant, bonsoir, mignonne, dit Emmanuelle en se levant.

Elle entoura de son bras le cou de Claire et attira contre elle la tête brune. Des lèvres un peu

brûlantes se posèrent sur sa joue, et elle vit que les yeux de Claire étaient pleins de larmes.

– Ma chérie, ma petite Claire, qu’as-tu ? Dis-le à ta cousine, à ta sœur.

Les larmes coulaient le long du mince visage.

– Dis, ma petite Claire ?

Mais Claire ne répondait pas. Seulement, sa cousine la sentait frémir contre elle.

Emmanuelle n’insista pas. Elle n’avait pas besoin de la réponse de Claire pour savoir de quoi souffrait la jeune fille. Au dernier départ de Serge, elle avait surpris des larmes dans ses yeux, elle avait remarqué sa pâleur et sa tristesse pendant quelques jours, et, hier, son émotion heureuse à l’annonce du retour du voyageur. Claire, la petite Claire si affectueuse et si sensible, aimait son cousin, ce Serge si froid qui la traitait toujours quelque peu en quantité négligeable.

Elle l’aimait et l’admirait timidement, en tremblant, sans se douter certainement, dans son inexpérience, du sentiment qu’elle ressentait. Il

avait fallu cette brusque annonce du mariage de Serge pour lui ouvrir les yeux en lui infligeant, hélas ! une souffrance dont les marques se voyaient trop bien sur ce jeune visage qui semblait ce soir tout amaigri, comme émacié.

Mais Emmanuelle, qui connaissait ce cœur très sensible et délicatement fier, comprenait, avec ce tact inné qui était en elle, qu'il valait mieux laisser la blessure se fermer en silence, avec l'aide de Dieu. C'est pourquoi, sans interroger davantage, elle baisa longuement le front brûlant de Claire en murmurant :

– Prie beaucoup, ma chérie, prions pour que tu sois forte !

Claire se serra contre elle dans un mouvement d'ardente tendresse.

– Oh ! Emmanuelle, tu es là, heureusement ! Sans toi, je ne pourrais pas vivre ici ! Oh ! dis, tu ne t'en iras pas ? Tu ne te feras pas religieuse, comme il y en a qui le prétendent ?

Emmanuelle détourna légèrement son regard des yeux suppliants qui se levaient vers elle.

– Cela est le secret de Dieu, dit-elle avec douceur. Ne t’inquiète pas d’avance de ce qui peut arriver, car Dieu permettra certainement que je reste près de toi jusqu’à ce que soit fixé ton avenir !

– Oh ! mon avenir ! murmura Claire d’une voix brisée.

Et tout à coup, jetant ses bras autour du cou de sa cousine, elle dit d’une voix étouffée :

– Sais-tu ce que nous ferons, Emmanuelle ? Nous entrerons toutes deux au couvent... dans le même couvent, pour ne pas nous séparer.

– Qui sait ! Mais des décisions de ce genre ont besoin d’être longuement mûries, ma petite Claire, et, pour le moment, il s’agit seulement d’être courageuse et résignée, de te montrer, dans le monde où Dieu te veut encore, une vraie chrétienne qui sait souffrir et oublier.

Une dernière fois, elles échangèrent un baiser, et Emmanuelle sortit de la chambre.

Comme elle allait entrer dans la sienne, elle vit déboucher du corridor la haute silhouette de son

frère.

– C’est toi, Emmanuelle ? dit sa voix brève. Tu n’es pas encore couchée ? Ce n’est pas ton habitude.

– Je me suis attardée près de Claire... N’es-tu pas fatigué de ton voyage, Serge ?

– Pas du tout. Je viens de finir ma correspondance, et maintenant je vais prendre un peu de repos. Mais j’ai oublié la clé de ma malle dans la poche de mon pardessus qui est resté en bas... Bonsoir, Emmanuelle.

Il lui prit la main et, l’attirant un peu vers lui, mit un léger baiser sur ses cheveux noirs.

– Que penses-tu de mon mariage ? demanda-t-il avec une inflexion de douceur dans la voix.

– Je pense que tu as raison, si celle que tu as choisie est digne de ton affection, dit-elle gravement.

Il plongea son regard dans celui de sa sœur, et elle vit étinceler ces yeux qu’on s’accordait toujours à trouver d’une désespérante froideur.

– Est-ce que tu me crois capable d’aimer

quelqu'un, Emmanuelle ? dit sa voix nette, légèrement mordante.

– Mais oui, puisque tu aimes déjà beaucoup ta sœur, répondit-elle avec une paisible douceur.

La main de Serge effleura son épaule, en une sorte de geste affectueux.

– C'est vrai, je t'aime, Emmanuelle, et je te remercie de le reconnaître, bien que je te l'aie si rarement montré. Quant à mon mariage... eh bien, il ne se trouvera personne dans tout Rocalande qui ne proclame que, dans cette union, j'ai recherché uniquement la satisfaction de mon amour-propre... Et, après tout, c'en est une, pour les êtres qui sont incapables d'en éprouver d'autres, acheva-t-il avec une sorte de rire sardonique.

Il s'éloigna, et Emmanuelle rentra dans sa chambre en songeant :

« L'aime-t-il vraiment ? Ou bien son orgueil seul a-t-il parlé ? »

### III

Serge Harbreuze avait bien préjugé de l'opinion de ces concitoyens relativement à son mariage. Il fut déclaré à l'unanimité, dans tout Rocalande, que cette union était le couronnement de l'édifice lentement élevé depuis plusieurs siècles par les Harbreuze, ces bourgeois tranquillement orgueilleux qui avaient toujours, par leur fortune et l'ancienneté de leur race, tenu le haut du pavé à Rocalande. Maintenant, leur descendant, plus ambitieux encore, prétendait s'unir à la plus haute noblesse. Par exemple, il ne vint à l'esprit d'aucun des Rocalandais que ce mariage pouvait être le fait d'une réelle inclination, Serge leur semblant incapable d'aucun sentiment un peu tendre.

– Et cette comtesse l'épouse seulement pour sa fortune, c'est bien évident, déclara M<sup>me</sup> Boudin, la femme du plus ancien médecin de Rocalande,

qui jalousait sourdement la position des Harbreuze.

– Oh ! c’est certain, appuya sa fille Louise. M. Harbreuze, si glacial, si totalement dépourvu d’amabilité, n’est pas un homme qui puisse inspirer de l’amour. Il me paraît difficile qu’une femme soit heureuse près d’un pareil caractère. Mais, comme vous dites, maman, elle aura sa fortune pour la dédommager, conclut d’un ton mi-ironique, mi-rageur, M<sup>lle</sup> Louise, secrètement furieuse de n’avoir pas été l’élue, malgré la crainte que lui inspirait Serge.

Au fond, le choix fait par Serge au sommet de l’échelle sociale n’étonnait personne. Depuis longtemps, on prédisait qu’il ne ferait qu’un mariage d’ambition ou d’argent. Mais il était une chose que ses concitoyens avaient peine à accepter : c’est qu’il eût choisi pour femme une étrangère, au lieu de la prendre parmi les jeunes filles de Rocalande ou des environs. De la noblesse, il en aurait trouvé aussi, s’il y tenait ! N’y avait-il pas les demoiselles de Greunézac, dont la noblesse remontait pour le moins aux

Croisades ou M<sup>lle</sup> Claude de Porbelin dont un aïeul s'était allié à la maison ducale de Savoie ?

Mais non, Serge Harbreuze avait préféré choisir une Autrichienne !

On chercha à avoir des renseignements près d'Emmanuelle et de Claire. Mais celles-ci purent, en toute sincérité, se dérober aux questions plus ou moins discrètes, car elles n'en savaient guère plus que les curieux. Serge, pendant les quatre jours où il était demeuré à Rocalande, n'avait pour ainsi dire pas parlé de sa fiancée. Maintenant, il était parti pour Paris, et un seul mot de lui, laconique et insignifiant, était parvenu en quinze jours à la maison Harbreuze.

Puis, un beau matin, Emmanuelle reçut une dépêche d'Autriche, annonçant pour le soir l'arrivée de son frère. Ce fut ainsi que les siens surent que Serge, après son séjour à Paris, était retourné près de sa fiancée.

Il parut à Emmanuelle un peu soucieux, préoccupé, même distrait, ce qui était extraordinaire chez lui. Dès son arrivée, il annonça que, le lendemain, des tapissiers de Paris

viendraient pour transformer la chambre destinée à la jeune M<sup>lle</sup> Harbreuze... Et, en même temps qu'eux, on vit apparaître les ouvriers qui, sur l'ordre du jeune Harbreuze, devaient transformer l'installation électrique de toute la maison.

M<sup>me</sup> Harbreuze n'avait pas osé protester contre ce qu'elle considérait comme une profanation des coutumes ancestrales.

La grande chambre du premier étage, qui avait été celle de la défunte M<sup>me</sup> Harbreuze, mère de Serge et d'Emmanuelle, se vit débarrassée de ses vieux meubles d'acajou massif, solides et laids, de ses tentures de reps grenat, de sa lourde pendule Empire et des lampes qui la flanquaient. Les murs furent couverts d'une étoffe soyeuse, d'un doux gris bleu pâle semé de légères fleurettes aux tons atténués. Les meubles arrivèrent – des meubles Louis XV d'une artistique richesse, qu'accompagnaient une admirable garniture de cheminée et divers objets de prix choisis avec un goût très sûr qui était une révélation, car jamais Serge n'en avait fait montre jusqu'ici.

Il surveillait tout cet aménagement dans les moindres détails, comme il en avait coutume lorsqu'il s'agissait de quelque arrangement, de quelque installation à son usine. Rien ne lui échappait, et les ouvriers, sous cette surveillance inflexible, accomplissaient des prodiges de célérité.

Tout était prêt lorsque trois jours avant la cérémonie, Serge partit pour l'Autriche. Emmanuelle ne l'accompagnait pas. Elle s'était foulé la cheville et le voyage lui était encore impossible.

La prochaine venue de cette étrangère laissait chacun dans une attente un peu anxieuse à la maison Harbreuze. Les moins inquiètes n'étaient pas les vieilles servantes, qui prenaient prétexte des transformations exigées par leur maître dans l'appartement de la jeune femme pour craindre que celle-ci ne fût une chipie qui mettrait tout à l'envers dans la paisible maison.

M<sup>me</sup> Harbreuze n'était pas loin de le redouter non plus. Cette jeune comtesse était-elle donc d'une espèce particulière pour ne pouvoir se

contenter de ce qui avait suffi, jadis, à toutes les dames Harbreuze ?

Depuis qu'elle avait appris les fiançailles de son frère, Emmanuelle mettait encore, s'il était possible, plus de ferveur dans sa prière. Elle demandait à Dieu qu'il trouvât en cette étrangère une épouse aimante et sérieuse, capable de comprendre cette nature qui était restée un peu une énigme pour sa sœur elle-même... Elle priait aussi pour la petite Claire, qui souffrait silencieusement, sans que nul, en dehors de sa cousine, se doutât de ce qui se passait dans ce jeune cœur.

Claire accomplissait ponctuellement les petites besognes dont elle était chargée dans la maison, elle mettait le même soin qu'auparavant à ses ouvrages de couture, elle supportait avec la même patience résignée les mots blessants que ne lui avait jamais épargnés sa grand-tante, elle ne manquait pas de se rendre, comme de coutume, chaque jeudi, chez les Viannes. Mais elle faisait effort pour parler, son sourire était triste et las... Et maintenant, elle accompagnait beaucoup plus

souvent sa cousine à l'église.

La comtesse Odile avait écrit à M<sup>me</sup> Harbreuze une lettre fort bien tournée, très correcte, mais très froide. Quand Serge partit pour la cérémonie, Emmanuelle lui remit pour sa fiancée un mot où elle avait mis tout son cœur. Elle reçut en réponse, le jour même du mariage, un billet un peu moins compassé que le précédent, mais où, entre les phrases, Emmanuelle découvrit une sorte de gêne qui la peina et l'inquiéta.

Le lendemain de la cérémonie, on vit arriver les malles contenant le trousseau de la nouvelle mariée. Elles étaient toutes superbes et fort nombreuses. Mais, parmi elles s'en voyait une petite, très vieille, qui portait sur une plaque de cuivre soigneusement astiquée une couronne comtale.

– Sans cela, j'aurais pensé que c'était celle de la femme de chambre, dit M<sup>me</sup> Harbreuze qui s'était fait rouler dans le vestibule pour examiner les nouvelles arrivées. Mais combien ont pu coûter des malles pareilles ! Si tout marche sur le même pied, cette jeune femme aura tôt fait de

ruiner Serge.

– Et puis, qu’est-ce que ça va être encore, que cette femme de chambre ? grommela Gertrude, que cette question inquiétait beaucoup, car elle n’entendait pas qu’une étrangère prît pied à la cuisine.

– Mais d’abord, est-ce que la jeune dame avait besoin d’une femme de chambre exprès pour elle ? renchérit Victorine, la cuisinière. Nos autres dames en avaient-elles ? M. Serge a tort de permettre tout ça.

Serge Harbreuze, sans se préoccuper de ce qu’on pensait chez lui de ses actes, faisait maintenant son voyage de noces en Italie. Puis, trois semaines plus tard, un télégramme annonçait l’arrivée des nouveaux époux.

C’était une belle journée de juillet, très chaude. Emmanuelle, vers la fin de l’après-midi, avait ouvert largement les deux fenêtres de la chambre de la jeune femme, pour faire pénétrer le soleil dans la pièce tenue fermée les jours précédents afin que la fragile nuance des tentures demeurât dans toute sa fraîcheur.

Le regard de la jeune fille fit le tour de cette chambre élégante, qui formait un si étrange contraste avec le reste de la vieille maison. Il se posa longuement sur le magnifique crucifix d'ivoire placé à la tête du lit... Que serait vraiment cette jeune femme ? Serge disait qu'elle avait été chrétiennement élevée. Mais avait-elle conservé les habitudes d'autrefois ? Serait-elle la femme sérieuse et pieuse qu'Emmanuelle demandait à Dieu pour son frère ?

Elle soupira en pensant à Claire. Pourquoi Serge n'avait-il pas choisi la douce petite cousine, si aimante, si bien pénétrée de solides principes ? Mais il ne l'avait jamais considérée que comme une enfant totalement insignifiante, et les réflexions de sa grand-mère au sujet de cette petite-nièce qu'elle n'aimait pas n'avaient pu que le fortifier dans cette opinion, en dépit des efforts d'Emmanuelle pour atténuer l'effet produit.

La jeune fille alla jeter un dernier coup d'œil sur la petite pièce voisine, transformée en cabinet de toilette installé avec tout le confort moderne.

Puis elle alla dans le jardin afin de cueillir quelques roses pour mettre dans la chambre de sa belle-sœur.

Cela n'était aucunement dans les habitudes de la maison Harbreuze. Emmanuelle ne se rappelait pas avoir jamais vu une fleur à l'intérieur du logis, en dehors de celles dont Claire et elle ornaient les petits oratoires de leurs chambres. Mais, avec cette intuition délicate qui était en elle, elle songeait qu'une jeune femme, ayant des goûts aussi raffinés que semblait le faire croire l'installation organisée pour elle par Serge, devait aimer les fleurs et aurait plaisir à en trouver pour lui souhaiter la bienvenue.

Le jardin de la maison Harbreuze s'étendait surtout en longueur. Il était, naturellement, tracé à l'ancienne mode, et, en fait de fleurs, ne contenait guère que des roses, d'espèces superbes, dont se glorifiait naguère M. Amédée Harbreuze qui avait payé ces rosiers un très haut prix – et que Serge, qui dédaignait les fleurs, conservait et faisait soigner par habitude, sans remplacer ceux que détruisait la gelée ou toute autre cause.

Sur un vieux banc vermoulu placé à l'ombre d'un magnifique tilleul, Claire était assise et tricotait. Elle leva la tête en entendant le pas de sa cousine, et dit d'un ton de reproche :

– Encore debout, Emmanuelle ! Le docteur avait cependant tant recommandé que tu ne te fatigues pas !

– Ne gronde pas, ma Claire, je vais me reposer dans un moment. Je veux seulement cueillir quelques roses pour mettre dans la chambre de la femme de Serge.

– Eh bien, c'est moi qui irai. Assieds-toi ici, continue mon tricot, si tu veux.

Elle se leva, prit les ciseaux et la corbeille que lui tendait Emmanuelle, et s'en alla le long des allées étroites, bordées de buis. D'un coup d'œil, elle choisissait les plus belles roses et les faisait tomber dans la petite corbeille qui fut bientôt pleine.

– Quelle moisson ! s'écria Emmanuelle quand elle reparut près d'elle. Il y en a beaucoup trop, ma chéri, le parfum serait trop fort dans la

chambre.

– Eh bien, nous porterons ce qui restera à la chapelle. Choisis ce que tu veux, Emmanuelle.

– Cette jaune soufrée... ces roses pâles... et cette blanche nacrée qui est superbe... Mais tu aurais pu aussi prendre quelques boutons, Claire.

– Je n'aime pas cueillir les boutons, dit gravement Claire. Cela me fait mal, il me semble que j'arrête l'éclosion d'une vie.

Le cœur d'Emmanuelle se serra. Pauvre petit bouton de rose, qui s'entrouvrait timidement, combien il avait été vite et douloureusement brisé ! Serait-ce vraiment, pour lui aussi, l'arrêt complet de l'éclosion ?

– Je vais maintenant disposer ces fleurs dans la chambre, dit Emmanuelle en réunissant les roses choisies. Tu arrangeras les autres dans l'eau en attendant que nous puissions les porter demain à la chapelle.

– Cela va encore te faire remonter, Emmanuelle ! Je t'assure que tu exagères : ton pied n'est vraiment pas complètement guéri.

– Il est vrai que j’y sens ce soir une légère douleur. Mais je tiens cependant à porter ces roses.

Le regard de Claire se posa un instant sur la petite croix qui ornait la modeste bague d’argent entourant son doigt, puis se reporta sur les fleurs que tenait Emmanuelle.

– Donne, j’irai, dit-elle doucement en tendant la main.

– Toi, Claire ? Oh ! non.

– Comment, tu n’as pas confiance en moi pour les arranger convenablement ?

Elle se forçait à sourire, et ses yeux bleus, ses doux yeux mélancoliques avaient une expression si fièrement résolue qu’Emmanuelle eut un frémissement d’admiration devant le courage de cette pauvre petite âme.

– Mais si, je sais que tu as beaucoup plus de goût que moi... Seulement, mignonne, je crois que je peux vraiment monter sans inconvénient.

– Donne, te dis-je, Emmanuelle.

Cette fois, Emmanuelle ne résista pas. Elle

abandonna les roses à Claire qui s'éloigna de son pas léger qu'on n'entendait jamais dans la vieille maison.

Elle monta posément l'escalier et se dirigea vers la chambre de la nouvelle M<sup>me</sup> Harbreuze. Jamais elle n'y était entrée, et elle demeura un instant sur le seuil, saisie par ce luxe tout à fait inconnu d'elle.

Elle s'avança enfin, chercha du regard autour d'elle. Sur un coquet chiffonnier, deux vases de cristal élevaient leur long col. Les doigts frémissants de Claire y disposèrent les fleurs avec un soin méticuleux, doublé d'un goût exquis. Elle ne se pressait pas et, quand elle eut fini, elle demeura là encore un instant, les traits un peu contractés, comme si elle s'imposait quelque prodigieux effort.

Elle passa enfin la main sur son front, et, comme l'avait fait tout à l'heure Emmanuelle, elle leva les yeux vers le crucifix d'ivoire.

– Je ferai tout mon possible pour l'aimer, mon Dieu ! murmura-t-elle en joignant ses mains glacées.

Comme si ces paroles eussent eu enfin raison de son courage, les larmes lui vinrent aux paupières.

Elle se réfugia dans sa chambre, essuya ses yeux, y passa de l'eau fraîche. Les voyageurs n'allaient pas tarder, il fallait être prête à paraître devant eux.

Elle descendit lentement. Dans le vestibule toujours sombre, un peu de jour arrivait par la porte ouverte de la salle à manger, où Gertrude venait de disposer le couvert. À cette vague lueur, Claire distingua sur la banquette de bois ciré la corbeille où se trouvaient les roses cueillies en trop. Emmanuelle l'avait sans doute déposée là en rentrant pour que sa cousine pût mettre les fleurs dans l'eau.

La jeune fille entra dans la salle à manger, jeta un coup d'œil sur le couvert. En face de Serge se trouvait la place de l'étrangère, de celle qui serait maintenant la maîtresse de maison. En son honneur, on avait sorti ce soir la porcelaine des grands jours et l'un des superbes services damassés qui avaient fait l'orgueil des dames

Harbreuze, ainsi que la lourde argenterie de famille. Ce couvert était d'une correction parfaite, d'une incontestable richesse et d'une froideur non moins indiscutable.

Le regard de Claire se posa sur la place de la nouvelle M<sup>me</sup> Harbreuze, les mains de la jeune fille se pressèrent sur sa poitrine comme pour réprimer une lutte qui se livrait en elle. Elle sortit tout à coup et reparut dix minutes plus tard. Elle se glissa jusqu'à la table, posa vivement devant le couvert de la jeune femme un petit vase où trempaient trois roses admirables et disparut aussi doucement qu'elle était venue.

Presque au même instant, la voiture s'arrêtait devant la porte. La vieille M<sup>me</sup> Harbreuze l'entendit de la salle où elle se trouvait avec Emmanuelle. Celle-ci se leva vivement et s'avança vers le vestibule.

Sur le seuil de la maison apparut Serge et près de lui une grande jeune femme, très svelte, élégamment vêtue.

Il s'avançait et tendait la main à sa sœur.

– Odile, voici ma sœur, dit-il en se tournant vers la jeune femme.

Une main fine fort bien gantée s’offrit à Emmanuelle, tandis qu’une voix harmonieuse et froide disait, avec un très léger accent :

– Je suis heureuse de vous connaître. Serge m’a plusieurs fois parlé de vous en me disant combien vous lui étiez dévouée.

L’élan qui portait Emmanuelle vers cette jeune femme devenue sa sœur se brisa ; elle ne put trouver, pour lui répondre, que quelques mots sans chaleur, suffisamment corrects cependant et s’accordant bien d’ailleurs avec l’attitude prise par la nouvelle venue.

– Venez, que je vous présente à grand-mère, Odile, dit Serge.

Ils entrèrent dans la salle où, cérémonieusement, Odile salua la vieille dame qui lui tendit les deux mains avec un empressement aimable dont elle n’était pas coutumière.

– Il faut m’embrasser, ma chère enfant. Je suis

si heureuse de vous accueillir !

Odile pencha sa belle taille mince et offrit sa joue au baiser de la vieille dame. Mais elle ne répliqua pas qu'elle aussi était heureuse d'entrer dans cette maison.

– Laissez-moi vous regarder ! dit M<sup>me</sup> Harbreuze, votre photographie était très ressemblante. Mais il vaut encore mieux vous voir réellement, n'est-ce pas, Serge ?

La jeune femme se redressa, tandis que, d'un mouvement doux mais ferme, elle retirait sa main de celle de la vieille dame.

Sans répondre à la question de sa grand-mère, Serge se courba vers elle pour lui donner le froid baiser qui était de tradition à chacun de ses retours.

– Rien de nouveau, ici, grand-mère ? Vous n'avez pas souffert davantage ? Maintenant, nous allons monter dans nos chambres afin de ne pas trop retarder le dîner. Odile a besoin de se coucher de bonne heure.

Odile s'était légèrement reculée, comme si elle

voulait éviter de troubler les effusions qu'elle pensait peut-être devoir exister entre la grand-mère et le petit-fils. Dans ce mouvement, elle se trouva près de Claire, qui venait d'entrer. Ses yeux, d'un bleu foncé, magnifiques sous la frange des cils dorés, enveloppèrent le doux visage pâli et rencontrèrent les prunelles violettes qui la considéraient avec une sorte d'admiration timide et un peu douloureuse.

La belle physionomie froide et fière parut se détendre légèrement. Odile se pencha vers la jeune fille qu'elle dominait de sa haute taille souple ; elle demanda d'une voix où passaient quelques inflexions douces :

– Est-ce vous qui êtes Claire ?

– Oui, c'est moi, madame.

– Madame ? Il faut l'appeler Odile, Claire ; elle est maintenant votre cousine.

Les lèvres d'Odile eurent une légère crispation.

– Évidemment, il faut m'appeler Odile, dit-elle d'un ton contraint.

Sa main prit celle de Claire et la serra faiblement.

– Nous allons monter, maintenant, Odile, ajouta Serge tout en pressant à son tour la petite main brûlante de sa cousine.

La jeune femme inclina affirmativement la tête et se dirigea vers la porte. Serge s’avança vivement pour ouvrir celle-ci devant elle et la suivit dans le vestibule, où on l’entendit donner quelques ordres en allemand, sans doute à la femme de chambre de sa femme.

– Elle est plus belle encore que je ne le pensais ! chuchota la vieille dame. Et quelle allure distinguée, gracieuse ! Seulement, elle a l’air très fier.

– Elle est peut-être seulement gênée en se trouvant ainsi tout à coup au milieu d’étrangères, murmura Emmanuelle.

– Oui, peut-être n’est-ce qu’un effet de la timidité. Elle est très jeune encore, et elle vivait très retirée dans son château... Mais elle fera honneur à Serge et à nous tous, ajouta

vaniteusement la vieille dame. Qu'en dis-tu, Claire ?

Claire était demeurée immobile, les yeux fixés sur la porte où avaient disparu Odile et Serge. À la question de sa grand-tante, elle se détourna légèrement.

– Je dis qu'elle me plaît beaucoup, ma tante, répondit-elle d'un ton paisible.

– Le contraire n'est guère possible... Avec un peu moins de... oui, de froideur, de réserve, elle pourrait être, il me semble, une véritable charmeuse... Emmanuelle, va donc voir si tout est prêt à la cuisine, Serge serait très mécontent si le dîner subissait le moindre retard, du moment où il sera descendu.

Emmanuelle sortit de la salle. Dans le vestibule, Gertrude surveillait deux hommes qui montaient la malle de Serge. La vieille servante tourna vers sa jeune maîtresse son visage morose.

– Qu'est-ce que j'avais dit, Emmanuelle ? Cette femme de chambre ne sait pas trois mots de français ! Et elle a une tête de chipie ! Avec ça,

elle compte pour le moins soixante ans !

– Cela n’a pas d’importance, Gertrude, et ne l’empêchera pas d’être peut-être une très bonne personne.

– Non, non, Emmanuelle ; je vous dis que cela ne marchera pas avec elle ! La jeune dame, par exemple, est jolie comme pas une. Mais elle a un air ! On dirait quasiment une princesse ! Elle est bien appareillée avec M. Serge, qui sait aussi tenir le monde à distance.

Emmanuelle alla remplir sa mission près de Victorine, puis elle revint dans la salle et reprit l’ouvrage interrompu par l’arrivée des voyageurs. Claire, inactive contre sa coutume, s’assit près d’elle. Du reste, Serge et sa femme ne tardèrent pas à apparaître, et on passa aussitôt dans la salle à manger.

M<sup>me</sup> Harbreuze, si elle avait perdu l’usage de ses jambes, conservait la vue prompte et nette qui l’avait fait redouter de ses domestiques. À peine son fauteuil était-il installé à droite de son petit-fils, qu’elle avait déjà aperçu les roses placées devant le couvert d’Odile.

– Qu’est-ce que cela ? Qui a mis ces fleurs-là ? s’écria-t-elle d’un ton surpris et mécontent.

Claire, devenue pourpre, balbutia :

– C’est moi, ma tante.

– Mais es-tu folle ? Quelle idée t’a prise ?

– Une très jolie idée, dont je suis fort reconnaissante à Claire, dit la voix harmonieuse d’Odile.

Et ses beaux yeux, devenus tout à coup un peu émus, se posaient sur la physionomie confuse de Claire.

– Certainement, vous avez eu raison, Claire, ajouta Serge en regardant sa cousine d’un air approbateur. Vous avez deviné qu’Odile aimait beaucoup les fleurs.

Emmanuelle, dont le regard discrètement pénétrant se reportait sans cesse, malgré elle, vers sa belle-sœur, vit s’évanouir soudain la lueur d’émotion que semblait y avoir amenée l’attention de Claire.

Devant la haute approbation de Serge, M<sup>me</sup> Harbreuze avait promptement rengainé ses

reproches, mais elle jeta un coup d'œil irrité vers cette petite sotte qui avait, d'elle-même, osé rompre avec les habitudes de la maison.

Il fut surtout question, pendant le repas, du voyage que venaient de faire Serge et sa femme. Celle-ci, intelligente et artiste, en avait beaucoup profité, et elle racontait ses impressions avec beaucoup de charme et de profondeur. Sur des sujets de ce genre, elle s'animait un peu, et sa beauté s'en augmentait encore.

Car elle était vraiment remarquablement belle. Ses traits avaient une délicatesse rare, la blancheur rosée de son teint pouvait soutenir toutes les comparaisons et sa vaporeuse chevelure d'un blond doré, très simplement coiffé, complétait harmonieusement cet ensemble délicieux.

Avec cela, comme l'avait dit tout à l'heure M<sup>me</sup> Harbreuze, elle possédait une distinction souveraine et une grâce extrême dans le moindre de ses mouvements. Mais il ne semblait pas y avoir chez elle un atome de pose ni de coquetterie.

Serge pensait sans doute qu'il devait, par politesse envers sa femme, faire effort sur son laconisme habituel, car il causait aussi, aujourd'hui. Mais, plus volontiers encore, il laissait parler Odile, à qui Emmanuelle, douée de connaissances littéraires et artistiques qui manquaient complètement à sa grand-mère, donnait la réplique avec plaisir.

Quant à Claire, elle écoutait, en oubliant de manger.

Pourtant, aujourd'hui, Serge ne pressait pas le repas. Odile mangeait lentement, et il attendait avec une patience dont il n'était pas coutumier.

Après le repas, Serge roula le fauteuil de M<sup>me</sup> Harbreuze dans la salle. Il avança un siège pour sa femme, près de sa grand-mère, alla ouvrir la seconde fenêtre, généralement toujours close, en voyant Odile faire avec son mouchoir le geste de s'éventer, puis vint s'asseoir en face de la jeune femme.

– Tu ne fumes pas, Serge, dit M<sup>me</sup> Harbreuze avec surprise.

– Non, grand-mère, Odile n'aime pas l'odeur du tabac.

– Je ne voudrais pas qu'à cause de moi vous vous priviez de ce plaisir, dit la jeune femme d'un ton calme et froid.

– Ce n'est pas un plaisir, c'est une habitude dont je me déferai sans difficulté, je vous assure. Du reste, si j'y tenais absolument, il me serait facile d'aller fumer dehors.

Claire, qui s'était assise un peu à l'écart, se rappela involontairement qu'un jour, en causant avec M. Viannes, Serge avait dit : « Un cigare m'est indispensable après le dîner, c'est une satisfaction dont j'aurais grand-peine à me passer. »

Les voyageurs ne s'attardèrent pas dans la salle. Odile était visiblement fatiguée, elle semblait surtout souffrir de la chaleur. Ils prirent tous deux congé de M<sup>me</sup> Harbreuze et des jeunes filles et s'éloignèrent, après que Serge eut sonné la femme de chambre.

Claire, qui était très lasse aussi, bien qu'elle

n'eût pas voyagé, monta de bonne heure. Quand elle eut fait sa prière, elle ouvrit la porte qui faisait communiquer sa chambre avec celle d'Emmanuelle, dans l'intention d'emprunter à sa cousine un livre de piété dont celle-ci lui avait parlé.

La chambre était déserte. Mais la porte donnant sur le corridor se trouvait ouverte, et Claire aperçut Emmanuelle qui venait, avec des vêtements sur le bras, du corridor desservant l'appartement de Serge.

– Te voilà encore à marcher, Emmanuelle ! dit Claire d'un ton de reproche. Ton pauvre pied sera gonflé demain, certainement ! Qu'as-tu donc de si pressé à faire ?

– Comme je montais, Serge m'a appelée pour me remettre ces vêtements.

Elle fit un pas en avant. Mais Claire se rapprocha d'elle et posa la main sur son épaule :

– Comment « la » trouves-tu, Emmanuelle ? murmura-t-elle.

– Très belle... mais très froide.

– Froide ! dit pensivement Claire. Oui, elle l'est certainement... Et pourtant, elle attire.

– Je ne trouve pas ! dit spontanément Emmanuelle.

Claire la regarda avec surprise :

– Tu ne trouves pas ? Mais si, il y a quelque chose dans ses yeux, quand elle m'a regardée pour la première fois, surtout. J'ai compris alors qu'elle était bonne... et j'ai vu aussi qu'elle souffrait.

– Qu'elle souffrait ? Quelles idées te fais-tu, ma Claire ?

– Oui, je l'ai vu dans ses yeux, dit gravement Claire. Et c'est pour cela que je l'ai aimée tout de suite, sans avoir d'effort à faire, comme je le craignais, pour... pour ne pas la détester, achevant-elle dans un souffle presque imperceptible.

## IV

Claire ne s'étonna pas le lendemain de voir Emmanuelle prolonger sa prière après la messe. Si elle ne possédait pas la finesse d'observation de sa cousine, elle avait tout au moins cette pénétration qui vient du cœur, et, la veille, elle avait compris que quelque chose, dans la jeune M<sup>me</sup> Harbreuze, impressionnait désagréablement et inquiétait peut-être Emmanuelle.

La demie de sept heures sonnait comme les deux cousines rentraient au logis. Dans le vestibule, elles trouvèrent Serge qui semblait adresser une semonce à Gertrude, très penaude devant lui.

– Que pareille chose ne se renouvelle plus, dit-il d'un ton sec, car, en dépit de l'ennui que j'aurais à me séparer de fidèles servantes telles que Victorine et vous, je le ferai sans hésiter si vous vous permettez encore de vous montrer

désagréable envers Josefa.

Il se détourna en entendant sur le sol dallé du vestibule le pas des jeunes filles, et, s'avançant, leur tendit la main.

– Ta femme est-elle bien reposée, Serge ? interrogea Emmanuelle.

– Pas tout à fait encore. Elle est de santé un peu délicate, ce voyage de trois semaines, les visites des musées, surtout, l'ont fatiguée. Elle a besoin de se remettre dans la tranquillité de notre maison... Mais justement Josefa a ce matin une atroce migraine, et Odile a renvoyé se coucher la pauvre femme qui voulait malgré tout faire son service.

– Si je pouvais lui être utile ? dit Emmanuelle.

– Peut-être. Elle s'habille en ce moment, tu pourras aller frapper à sa porte tout à l'heure. Elle n'est pas accoutumée à avoir quelqu'un pour son service personnel, mais sans doute acceptera-t-elle ton aide si elle veut défaire ses malles, ce que je l'ai priée de ne pas faire seule... Maintenant, je pars pour l'usine. Il est temps que j'aille voir

comment cela marche, là-bas.

Quand Emmanuelle, un peu plus tard, ayant frappé à la porte de sa belle-sœur, entra sur l'invitation qui lui en fut faite, elle eut une exclamation en voyant la jeune femme occupée à faire son lit.

– Mais à quoi songez-vous ? Gertrude va s'occuper de cela.

– Non, merci, je ne veux déranger personne, dit tranquillement Odile, tout en offrant la main à sa belle-sœur. Chez nous, il n'y avait que Josefa et un vieux domestique, et personne ne touchait à ma chambre.

– Laissez-moi au moins vous aider ?

– Oh ! j'ai presque fini ! Seulement, je ne sais où trouver un balai.

– Je vais en chercher un, dit Emmanuelle.

Malgré les protestations de sa belle-sœur, ce fut elle qui balaya la chambre. Puis Odile passa sur les meubles un chiffon de flanelle, avec un soin qui montrait, en effet, qu'elle avait l'habitude de ces petits travaux domestiques.

– Que pourrais-je faire encore ? demanda Emmanuelle en jetant un coup d’œil autour de la chambre.

– Oh ! rien, je vous remercie ! Je vais maintenant commencer à défaire ces malles qui sont à côté.

– Ce sera trop fatigant pour vous. Serge ne veut pas que vous le fassiez seule.

Les beaux sourcils blonds eurent un léger froncement.

– Il ne veut pas ? Jamais il ne m’a dit cela. Il m’a simplement conseillé d’attendre le rétablissement de Josefa. Mais les migraines de la pauvre femme durent quelquefois deux jours, et je trouve préférable de me débarrasser le plus tôt possible de cela.

– Si vous me permettiez de vous aider ?

– Je ne voudrais pas abuser de votre temps.

– Oh ! que cela ne vous gêne pas ! Je n’ai absolument rien de pressé.

– Eh bien ! j’accepte en ce cas, tout simplement, dit Odile en se dirigeant vers la

pièce voisine où l'on avait déposé les nombreuses malles.

Au passage, Emmanuelle vit dans un angle de la chambre la vieille malle ouverte. Sur le dessus se trouvait un vieux missel dont la couverture fanée portait gravée une couronne comtale.

Odile ouvrit au hasard la première caisse venue. Et Emmanuelle, secrètement stupéfaite, vit passer sous ses yeux toutes les merveilles de la corbeille offerte par Serge à sa fiancée, tous les objets précieux, d'un goût exquis, dont il l'avait comblée.

Cette prodigalité était si invraisemblable de la part d'un Harbreuze qu'Emmanuelle se croyait le jouet d'un rêve. Mais plus étrange encore peut-être lui semblait l'indifférence – n'aurait-on même pu dire le dédain ? – avec laquelle Odile traitait toutes ces splendeurs.

– Mettez cela où vous voudrez, répondit-elle lorsque Emmanuelle, montée sur un escabeau, l'interrogeait sur la façon dont elle devait ranger dans les armoires les fourrures magnifiques, les cartons remplis de dentelles, les écrins que

l'étrange jeune femme n'avait même pas l'idée d'ouvrir pour montrer à sa belle-sœur et contempler une fois de plus elle-même les parures qu'ils contenaient, ainsi que l'eût fait à sa place toute nouvelle mariée.

Il y avait en elle, de toute évidence, un détachement absolu de ces objets de parure que ses mains très fines et très blanches, où scintillait, près de l'alliance, le diamant des fiançailles, maniaient avec une sorte d'impatience.

– Enfin, c'est fini ! dit Odile avec un soupir de satisfaction lorsqu'elle vit le fond de la dernière malle. Je vous remercie beaucoup, Emmanuelle.

Elles rentrèrent dans la chambre de la jeune femme et Emmanuelle demanda :

– Vous n'avez vraiment plus besoin de moi, Odile ?

– Non, merci. Maintenant, je vais défaire ma malle, ce qui ne sera pas bien long.

Elle désignait la petite malle. Et ce geste doux, presque respectueux, contrastait tellement avec le sans-façon qui avait présidé au rangement du

contenu des autres, qu'Emmanuelle ne put s'empêcher d'en être frappée.

La jeune fille, en descendant, rencontra au bas de l'escalier Claire qui montait au grenier une corbeille pleine de tilleul nouvellement cueilli.

– Gertrude pleure encore de la semonce très dure, dit-elle, que lui a faite Serge, confia-t-elle au passage à sa cousine. Il paraît qu'il a entendu la femme de chambre se plaindre à sa maîtresse de la façon désagréable dont on la traitait à la cuisine, et il s'en est montré très irrité.

– Nos vieilles servantes – Gertrude surtout – n'ont pas le caractère facile, et elles sont certainement très fautives d'accueillir ainsi, par pure prévention, cette étrangère. Mais je crains que Serge ne ménage peut-être pas assez ces fidèles créatures. Quand Gertrude sera un peu calmée, je la chapitrerai à ce sujet.

Mais Gertrude n'était certainement pas près d'oublier la cause de la verte admonestation de son maître. Quand Odile, quelques instants avant le déjeuner, apparut dans la salle, la servante, occupée à recevoir des instructions de M<sup>me</sup>

Harbreuze, lui jeta un noir regard et ne lui adressa même pas le rogne bonjour dont elle était coutumière envers ses maîtresses.

– Serge n’est pas encore rentré, dit M<sup>me</sup> Harbreuze en serrant affectueusement la main d’Odile. Il aura été retardé à l’usine qu’il avait un peu négligée ces temps derniers.

Les lèvres d’Odile se crispèrent. D’un mouvement qui semblait le fait d’une sourde irritation, elle se recula puis s’avança vers la seconde fenêtre.

– Il me semble que vous avez des roses magnifiques dans votre jardin, dit-il en se penchant un peu, d’une voix où passait comme un frémissement.

– Oui, elles sont fort belles. C’était une fantaisie de mon mari... Mais pourquoi dites-vous « votre » jardin, ma chère enfant ? C’est « notre » qu’il faut dire maintenant.

Un sourire forcé vint aux lèvres pâles d’Odile.

– Je n’ai pas encore l’habitude... Il faut m’excuser, mad... grand-mère.

Il sembla à Emmanuelle, qui entraît avec Claire, que la gorge de la jeune femme se contractait en prononçant ce mot.

Claire, timidement, s'informa de la santé d'Odile. Celle-ci, qu'avait décidément touchée l'attention de sa nouvelle cousine, se montra presque affectueuse pour elle et retint longuement entre ses mains la petite main un peu frémissante de Claire.

– Aurai-je encore des roses ce matin près de mon couvert ? demanda la jeune femme avec un sourire.

– Je n'ai pas osé. Mais si Serge permet, je vous en mettrai bien volontiers tous les jours.

– Ah ! il faut pour cela la permission de votre cousin ? dit Odile d'un ton mi-surpris, mi-ironique. En ce cas, il est inutile de la lui demander pour si peu de chose...

– Me demander quoi ? dit la voix de Serge.

Il apparaissait au seuil de la salle. S'avançant vers Odile, il prit la main qu'elle lui tendait d'un geste à la fois gracieux et hautain et y posa ses

lèvres.

C'étaient là des manières tout à fait inconnues de la bourgeoisie de Rocalande, où l'on s'embrassait tout bonnement, même entre fiancés. Mais, de la part de Serge, si fier de sa supériorité masculine, un tel hommage semblait encore plus extraordinaire.

– Qu'a-t-on à me demander ? répéta-t-il en regardant tour à tour sa femme et Claire.

– Oh ! rien d'important, dit Odile avec indifférence. Votre cousine me disait qu'elle n'oserait pas mettre chaque jour des fleurs près de mon couvert sans votre autorisation.

– Quelle plaisanterie, Claire ! Ne vous ai-je pas approuvée, hier ? Mettez toutes les fleurs qu'il vous plaira, faites-en acheter même si le jardin n'en fournit pas assez... Il faudra, l'année prochaine, que je fasse planter de nouveaux rosiers, car ceux-ci commencent à vieillir. Nous mettrons aussi des clématites, comme celles que vous avez admirées en Italie, Odile.

– Elles n'auront plus le même charme ici que

sur la façade des vieux palais où nous les avons vues, dit froidement la jeune femme.

– Ce ne seront plus, en effet, des fleurs aristocratiques, mais de simples bourgeoises.

Le ton de Serge était légèrement mordant... mais dans le regard qu'il dirigeait vers sa femme, Emmanuelle crut saisir une inquiétude.

Une pâleur soudaine s'étendit sur le visage de la jeune femme. Elle détourna les yeux et parut s'absorber dans la contemplation du jardin inondé de soleil.

Gertrude vint au même instant annoncer le déjeuner. Celui-ci fut assez silencieux. Serge semblait avoir repris son habituelle taciturnité et Odile se montra d'une excessive froideur, qui parut jeter sur tous un manteau de glace.

– Désirez-vous sortir un peu cet après-midi, Odile ? demanda Serge en se levant de table.

– Oh ! pas du tout. Je vais me reposer et finir quelques rangements.

– Comme il vous plaira. Je vais donc retourner à l'usine. Le jour où vous serez disposée, je vous

ferai faire connaissance avec Rocalande.

– Il ne faut pas du tout vous déranger pour moi, dit-elle tranquillement.

– Ce ne sera pas un dérangement, mais un plaisir de vous montrer notre vieille petite ville qui renferme encore quelques curieux morceaux d'architecture ancienne, répondit-il d'un ton de calme courtoisie.

Il accompagna Odile jusqu'à sa chambre et repartit peu après, dans la voiture qui l'attendait pour l'emmener à l'usine, distante de quelques kilomètres.

– Comme ils sont cérémonieux ! dit M<sup>me</sup> Harbreuze, quand sa petite-fille vint s'asseoir près d'elle avec son ouvrage. Ton grand-père avait un peu le caractère de Serge ; moi, je n'étais pas non plus très sentimentale, mais c'est égal, nous étions autrement que cela, les premiers temps de notre mariage ! Probablement, ce n'est pas la coutume dans son monde, à elle. Mais alors, Serge n'aurait pas dû aller chercher sa femme là. Il faut, autant que possible, que les habitudes s'assortissent si l'on veut que le

ménage marche.

– Serge est si renfermé, si froid lui-même qu’il n’encourage guère l’expansion chez autrui, et que cette jeune femme n’ose peut-être pas se départir envers lui de cette réserve cérémonieuse qui nous semble singulière, dit Emmanuelle.

Mais elle avançait cela sans conviction. Elle ne pouvait chasser de son esprit l’impression que la réserve outrée, glaciale, n’était pas le fait de Serge – plus occupé de sa femme qu’on aurait pu le penser d’un homme de ce caractère – mais qu’elle venait presque entièrement, pour ne pas dire uniquement, de cette jeune femme énigmatique et fière, qui mettait au cœur d’Emmanuelle, pour le bonheur de son frère, une inquiétude indéfinissable qu’elle ne pouvait éloigner.

## V

Depuis que sa grand-mère se trouvait immobilisée par l'infirmité, c'était Emmanuelle qui dirigeait la maison, tâche parfois ardue, car la vieille dame, de naturel tracassier et minutieux, trouvait sans cesse à reprendre sur la façon d'agir de sa petite-fille et ne lui ménageait pas les observations blessantes.

Mais maintenant, la transmission des pouvoirs à la nouvelle maîtresse de maison allait se faire. Et Emmanuelle s'en réjouissait, car elle aurait ainsi plus de temps à donner à ses œuvres de charité.

Dans la matinée du lendemain, elle monta donc chez sa belle-sœur. Odile, qui écrivait, assise à son coquet petit bureau, l'accueillit avec une politesse réservée qui semblait décidément lui être habituelle, mais eut un impérieux geste de refus – étrange chez une nature si calme en

apparence – lorsque Emmanuelle lui dit l’objet de sa visite.

– Moi, diriger cette maison !... Non, non, ceci continuera à vous regarder, Emmanuelle.

– Mais c’est impossible, Odile ! Vous êtes la maîtresse de cette demeure, maintenant.

Pâle, les traits un peu contractés, la jeune femme dit d’une voix changée, où passaient des vibrations d’impatience :

– Non, je ne veux pas, Emmanuelle ! Tout marchait fort bien sans moi, continuez donc. Je ne suis pas au courant de vos habitudes, je ne saurais pas du tout...

Pourquoi donc Emmanuelle crut-elle saisir dans ces derniers mots une nuance de dédain ? La jeune fille essaya encore de faire revenir sa belle-sœur sur cette résolution au moins inattendue, mais elle se heurta à une volonté inébranlable.

– Je crois que Serge ne permettra pas cela, dit en dernier lieu Emmanuelle.

Odile eut un hautain mouvement de tête :

– Nous verrons. Je lui en parlerai, dit-elle

brièvement.

En descendant après cet entretien avec sa belle-sœur, Emmanuelle rencontra dans le vestibule Serge qui rentrait de l'usine plus tôt qu'il n'en avait coutume. Quand elle lui eut fait part du refus d'Odile, il manifesta une grande surprise et un évident mécontentement.

– Quelle idée ! Elle ne peut invoquer son inexpérience, car c'était elle qui dirigeait l'intérieur chez son père. Je la déciderai, Emmanuelle.

Emmanuelle n'en doutait pas. Elle savait que Serge avait toujours coutume d'imposer sa volonté et de la faire triompher sans difficulté.

Aussi fut-ce avec la plus vive surprise que la jeune fille entendit son frère lui dire, quand il redescendit avant le déjeuner :

– Odile préfère décidément que tu gardes encore la direction de la maison, Emmanuelle. Elle dit que cela la fatiguerait, car elle est, depuis un an, très anémiée.

Il était de fait que la jeune femme ne semblait

réellement pas fort bien portante. Elle avait de fréquentes pâleurs, un léger cerne entourait ses yeux et son appétit paraissait des plus capricieux.

– Il faut lui faire ce qu'elle préfère, avait dit à sa sœur Serge, qui semblait surveiller de près la santé de sa femme. Que Victorine ne verse pas dans sa manie de l'économie, comme c'est trop son habitude. Qu'elle prenne le meilleur, le prix nous importe peu.

Un Harbreuze se plaignant de l'économie d'une domestique ! Un Harbreuze déclarant avec une complète désinvolture : « Le prix nous importe peu ! »

Pour le moment, la jeune M<sup>me</sup> Harbreuze n'était aucunement gênante. On s'apercevait vraiment à peine qu'elle fût là. En dehors des repas et d'une petite partie de la soirée, elle demeurait continuellement dans sa chambre, où elle lisait, peignait, travaillait à l'aiguille. Serge, rompant décidément avec les traditions des siens, lui faisait venir de nombreux livres et revues, qu'il prenait la peine, malgré ses occupations, de parcourir avant de les mettre entre ses mains.

La jeune femme avait un fort joli talent d'aquarelliste, ainsi qu'Emmanuelle put s'en convaincre un jour que, étant entrée chez sa belle-sœur pour lui demander un renseignement, Odile lui montra une vue du château de Rennbrunn, placée sur sa cheminée.

– Vous le regrettez beaucoup ? dit Emmanuelle après avoir longuement regardé la demeure seigneuriale, un peu lourde d'aspect, mais si imposante au milieu des hautes futaies dont elle était entourée.

– Si je le regrette, mon Rennbrunn ! murmura Odile, en détournant ses yeux où avait passé une lueur de souffrance et de colère.

Les Rocalandais, très curieux de connaître la nouvelle mariée, n'avaient pu l'apercevoir encore qu'à la messe du dimanche ou au cours des trois ou quatre promenades que la jeune femme avait faites avec son mari. Les jeunes époux n'avaient pas encore commencé leurs visites de noces et ne semblaient aucunement pressés de se soumettre à cette obligation.

Pourtant, Serge dit un jour :

– Il faudra nous décider cette semaine, Odile, si vous n’êtes pas fatiguée.

– Je suis à votre disposition, répondit-elle avec cette indifférence hautaine qu’elle semblait apporter dans tous ses actes.

Dès le lendemain, M. et M<sup>me</sup> Serge Harbreuze partaient en voiture pour effectuer les visites. Odile était délicieusement jolie avec sa robe gris argent. Mais une singulière expression de fatigue ou d’ennui assombrissait son beau visage.

Serge, qui se souciait jusque-là fort peu de la question de toilette, portait un costume gris élégant, un qui ne sortait certes pas des mains du tailleur de Rocalande et qui faisait ressortir sa distinction naturelle. Décidément, il se mettait en frais pour la belle comtesse qu’il avait été chercher dans son vieux château.

La jeune M<sup>me</sup> Harbreuze eut, au cours de ces visites, un succès d’admiration. Mais on s’accorda à la trouver fière, et très froide – autant que son mari, ce qui n’était pas peu dire, mais dans un genre différent.

– M. Harbreuze doit l’être par nature, tandis que je me figure cette jeune femme capable de se dégeler, dit M<sup>me</sup> Viannes, résumant ainsi à peu près l’impression générale.

De fait, si la femme du notaire avait assisté à la visite faite aux trois ou quatre familles nobles de la contrée, avec lesquelles les Harbreuze entretenaient de lointaines relations, elle aurait compris qu’elle avait bien deviné. Odile, dépouillant le voile de hauteur dont elle enveloppait jusque-là sa politesse, se montra aimable, charmeuse comme jamais encore nul, même chez les Harbreuze, ne l’avait vue.

– Quel dommage qu’une si délicieuse créature se soit embourgeoisée ! soupira la comtesse de Porbelin après le départ de la jeune femme.

Son mari riposta à mi-voix, en jetant un coup d’œil vers sa fille Claude :

– Eh ! eh ! ma chère, il le faut quelquefois ! Nous aurions été heureux, bien heureux, si Serge Harbreuze avait jeté son dévolu par ici !

Et il soupira à son tour, car les temps étaient

durs, la fortune des Porbelin, composée de terres, diminuait chaque année, et le vieux château croulait de toutes parts sans qu'on pût songer à y faire les réparations nécessaires.

M<sup>me</sup> Serge Harbreuze, ayant terminé ses visites, s'installa dans son salon pour recevoir à son tour. La grande pièce sombre et humide, qui ne servait plus guère depuis que la vieille dame était infirme, avait été aérée, nettoyée de fond en comble. Gertrude avait brossé avec respect les sièges faits d'acajou et de damas jaune serin qui représentaient à ses yeux le summum de la magnificence. Elle avait frotté vigoureusement les meubles disgracieux, bien plaqués contre le mur garni d'un affreux papier à ramages, et s'était acharnée à poursuivre le dernier grain de poussière sur la lourde et laide pendule, sur les cadres dédorés entourant d'horribles croûtes, sur les fleurs artificielles qui ornaient une grande jardinière en barbotine, œuvre de jeunesse de la vieille M<sup>me</sup> Harbreuze.

La première fois qu'Odile entra dans ce salon, elle ne put réprimer, sur sa physionomie,

l'impression causée par toutes ces laideurs. Serge, qui l'accompagnait, s'en aperçut aussitôt et dit avec vivacité :

– Nous changerons tout cela, si vous le désirez, Odile.

Elle s'était déjà reprise et répondit d'un ton indifférent :

– Oh ! c'est inutile ! Du moment où ce salon vous plaît ainsi, je le trouverai moi-même fort bien.

– Non, ce mobilier est affreux, je le sais. Mes ancêtres n'avaient pas le goût très développé. Mais jusqu'ici, je ne m'étais guère soucié du salon où je ne mettais jamais les pieds. Quand nous irons à Paris, nous choisirons quelque chose de mieux... Mais, en attendant, faites-le transformer comme vous l'entendez par le tapissier de Rocalande.

– Non, je vous assure que c'est inutile, Serge, ce sera fort bien ainsi, dit-elle nonchalamment. Les gens de Rocalande sont habitués à ce salon, ils n'y feront donc aucune attention.

Serge jeta un regard autour de lui, puis le reporta sur la jeune femme si délicatement élégante, si aristocratique.

– Mais ce n'est pas un cadre pour vous ! murmura-t-il.

Les lèvres d'Odile se serrèrent nerveusement, elle détourna les yeux des prunelles brun doré où venait de passer une lueur d'admiration.

– Tel qu'il est, je le trouve vraiment suffisant, dit-elle d'une voix où se discernaient des vibrations presque dures.

– Au moins, faites-y mettre des fleurs, des plantes vertes. Je vais écrire à Annecy...

– Cela est absolument inutile, Serge. Je sais que, chez vous, la coutume proscrit les fleurs des appartements...

– Laissez la coutume tranquille et faites ce qui vous plaira, interrompit Serge avec impatience.

– Mais non, je ne tiens aucunement à changer quelque chose aux habitudes de votre maison, riposta-t-elle tranquillement.

Serge avait cédé... et, à son premier jour de

réception, la jeune maîtresse de maison s'assit dans le vieux salon maussade et laid, près de M<sup>me</sup> Harbreuze, d'Emmanuelle et de Claire, qu'elle tenait absolument à voir figurer près d'elle.

– Je ne connais pas toutes ces personnes que je n'ai vues encore qu'une fois, déclara-t-elle de cet air à la fois autoritaire et doux qu'elle prenait lorsqu'elle avait dans l'esprit une volonté arrêtée. Il faut que vous veniez toutes trois m'aider en cette circonstance.

– Mais il me semble pourtant, Odile... commença à objecter Emmanuelle.

Son frère l'interrompit impérativement :

– Odile a raison, ce sera ainsi beaucoup plus agréable pour elle.

Emmanuelle s'apercevait de plus en plus qu'Odile avait toujours raison et elle pensait qu'il était vraiment fort heureux que la jeune femme eût un caractère si facile, si discret, si absolument dépourvu de tout désir de domination, car elle aurait pu rendre la vie fort dure à M<sup>me</sup> Harbreuze et aux deux jeunes filles, par suite de l'influence

tout à fait inattendue qu'elle semblait exercer sur l'orgueilleux Serge.

Mais elle ne cherchait aucunement à prendre pied dans la maison. Bien au contraire, il paraissait à Emmanuelle qu'elle s'attachait à y garder l'attitude d'une étrangère. Ne se mêlant que le moins possible à la vie de famille, elle se faisait servir exclusivement par Josefa, qui lui semblait fanatiquement dévouée. Gertrude et Victorine n'avaient pas vu leurs craintes se réaliser, elles étaient toujours maîtresses à la cuisine où l'Autrichienne ne paraissait guère que pour les repas, et après avoir hâtivement mangé, s'en retournait dans une petite pièce voisine de l'appartement d'Odile, où elle s'occupait à des ouvrages de couture.

Quant aux rapports des deux époux entre eux, ils semblaient, sous leur correction cérémonieuse, dépourvus de réelle intimité. Les attentions très inattendues de Serge pour sa femme revêtaient le caractère, non d'une manifestation d'affection, mais d'un hommage rendu à une créature supérieure... Et il fallait reconnaître que l'attitude

froide, renfermée, vraiment distante de cette jeune femme à l'égard de son mari lui-même, n'aurait pas encouragé l'expansion d'un cœur même plus capable de tendresse que celui de Serge.

« Qu'est-ce donc que cette nature ? songeait souvent Emmanuelle avec inquiétude. Son regard est loyal, elle est bonne, charitable, elle ne néglige aucune de ses pratiques de piété. Mais il y a en elle quelque chose que je ne puis comprendre. »

Oui, Odile était bonne, ainsi que le prouvait sa façon d'agir envers Claire. La jeune fille, en proie à une anémie grandissante, languissait beaucoup ; elle perdait complètement l'appétit et avait de pénibles insomnies qui creusaient son mince visage et mettaient un cerne violet autour de ses yeux.

Emmanuelle voulut faire faire chaque jour une promenade à sa cousine. Mais Claire se sentait très faible, elle était aussitôt essoufflée... Un matin, au déjeuner, Odile, comme s'il se fût agi de la chose la plus simple du monde, dit à son

mari :

– Quand la voiture vous aura conduit cet après-midi, Serge, si vous la renvoyiez, nous pourrions faire une promenade qui permettra à Claire de prendre l’air sans se fatiguer.

– Mais très volontiers ! répondit-il sans une hésitation. Gardez-la même tant que vous voudrez, je reviendrai fort bien à pied.

Dès lors, chaque jour, la voiture fut à la disposition d’Odile et de Claire, à qui ces promenades profitaient également. Une sorte d’intimité naissait entre elles – une intimité qui ne s’épanchait pas en paroles, mais qui était le silencieux rapprochement, plein de mystères, de deux âmes souffrantes.

Car Odile souffrait. Claire l’avait compris dès les premiers instants où les longs yeux bleus de la jeune femme s’étaient posés sur elle, et Emmanuelle était maintenant du même avis que sa cousine.

Mais pourquoi ? Là était l’inconnu.

## VI

L'automne s'avavançait, mais il y avait cette année-là des journées superbes, délicieusement ensoleillées et presque tièdes, qui permettaient à Odile et à Claire de longues promenades.

Claire semblait beaucoup mieux, mais Odile, en revanche, pâlisait un peu plus, et Josefa, en une seconde d'expansion envers Emmanuelle qui, seule ici, avec son frère comprenait l'allemand, lui confia qu'elle avait dû déjà deux fois rétrécir les robes de sa maîtresse.

– Elle en mourra, je l'ai bien dit à M. le comte ! marmotta-t-elle furieusement en s'éloignant.

Mourir de quoi ? Quel mystérieux danger menaçait donc la vie de cette jeune femme ?

Un matin, en rentrant d'une visite charitable avec Odile, qui l'accompagnait ainsi parfois et se

montrait très bonne pour les pauvres, Emmanuelle rencontra à la porte du logis son frère qui revenait de l'usine. Ils entrèrent ensemble dans le vestibule, où le facteur remettait précisément à Josefa un petit paquet recommandé.

– C'est pour Votre Seigneurie, dit la femme de chambre en le présentant à sa maîtresse.

Emmanuelle, qui regardait en ce moment son frère vit se froncer les épais sourcils sombres.

Le facteur s'éloigna, Josefa s'éclipsa silencieusement. Odile, après un rapide coup d'œil jeté sur le paquet, se dirigeait vers l'escalier.

– C'est de votre père, Odile ? demanda la voix brève de Serge.

– Oui, c'est de chez moi... Quelques modèles de broderie que j'avais oubliés, répondit-elle laconiquement.

Elle n'avait même pas tourné la tête pour faire cette réponse.

Serge, en quelques pas, la rejoignit.

– Permettez-moi une petite observation. Je vous avais demandé d’interdire à Josefa ces appellations qui ont cessé d’avoir une raison d’être du moment où vous êtes devenue ma femme. Or, voici encore qu’elle vient de s’en servir en vous parlant.

– Ma vieille Josefa ne pourra jamais s’empêcher de voir en moi la comtesse de Walberg, dit la voix calme et glacée de la jeune femme.

– En ce cas je me trouverai dans l’obligation de la renvoyer à Rennbrunn, car je ne supporterai jamais que l’on donne à ma femme des titres auxquels elle n’a plus droit.

Une irritation sourde, mais intense, vibrait dans l’accent de Serge.

La jeune femme eut un recul, Emmanuelle vit se dresser, d’un mouvement plein de suprême hauteur, sa belle tête blonde.

– Auxquels je n’ai plus droit ? Vous vous trompez, car dans notre maison les femmes, tout comme les archiduchesses, conservent leur titre

et leur rang lors même qu'elles se marient dans... une autre sphère que la leur... Quant à Josefa, vous êtes libre de la renvoyer... vous êtes le maître.

Dans la voix fière et vibrante, une intonation de défi avait passé à ces derniers mots.

Serge se pencha un peu et saisit sa main.

– Vous savez bien que je serai très peiné d'en arriver à cette extrémité, Odile ! Mais ce que je demande est si peu de chose ! Vous-même devez comprendre que cela est parfaitement juste.

Était-ce possible que ce fût Serge qui prît ainsi ce ton de regret, presque d'excuse, envers cette jeune femme hautaine qui lui résistait !

– J'ai probablement l'intelligence construite d'une manière particulière, car je vous avoue ne pas voir très nettement la raison de ce que vous exigez de Josefa, dit-elle d'un ton de paisible ironie. Mais du moment où vous l'ordonnez, je me ferai un devoir d'en avertir ma vieille servante.

Elle s'éloigna et se mit à gravir rapidement

l'escalier.

Serge revint sur ses pas, il entra dans la salle à manger où Emmanuelle lisait la lettre d'une amie de couvent.

– J'ai rencontré Jean Viannes... Il viendra dîner avec nous ce soir, Emmanuelle.

– Ah ! il est à Rocalande ?

Tout en prononçant ces mots, elle levait la tête vers son frère et elle tressaillit imperceptiblement en voyant le large pli qui barrait son front très haut.

– Oui, il a été obligé de revenir à propos du fermage de sa propriété. Il fallait une question de ce genre – une question d'intérêt – pour que sa mère lui laisse faire ce voyage à deux reprises si rapprochées. Il avait fort mauvaise mine. Ce garçon s'abîme la santé à force de travail.

– Et le caractère infernal de sa mère y aide aussi beaucoup, sans doute. Pauvre M. Viannes, quelle existence !... Et jamais il ne pourra songer à se marier.

– Oh ! ce n'est pas cela qui sera le grand

malheur ! riposta Serge en levant les épaules.

Il s'éloigna, et longtemps ses dernières paroles résonnèrent aux oreilles de sa sœur avec l'accent d'amertume sardonique qu'il y avait mis.

Regrettait-il donc son mariage ? Emmanuelle avait-elle bien deviné, dans son anxieuse tendresse fraternelle, en pensant que cette union n'était pas heureuse.

La petite scène de tout à l'heure venait donner un nouvel appui à ses craintes. Elle corroborait un léger incident de la veille qui avait, ainsi que plusieurs indices remarquables, mis Emmanuelle sur la voie de la raison probable de ce manque d'union conjugale.

Odile, qui souffrait de maux de tête, s'était promenée quelque temps dans le jardin, puis était remontée chez elle. Un peu après, Emmanuelle, rentrant à son tour à la maison, trouva dans une allée une lettre pliée, sur laquelle, en jetant un bref et instinctif coup d'œil, elle aperçut cette signature : Odile de Walberg.

Elle monta aussitôt chez sa belle-sœur pour lui

remettre sa trouvaille. Odile la remercia en ajoutant :

– C’est une lettre que j’avais écrite pour mon père, afin que Serge la porte ce soir à la poste avec sa correspondance. En attendant une de lui, je ne l’avais pas mise sous enveloppe dans le cas où j’aurais eu une réponse quelconque à lui donner.

Ainsi, Odile signait toujours ses lettres de son nom de jeune fille sans même le faire suivre du nom de son mari. Était-elle donc honteuse de celui-ci ? Rougissait-elle, elle, la patricienne, d’être l’épouse de ce bourgeois ?

Mais, en ce cas, pourquoi l’avait-elle accepté ?

Il semblait pourtant impossible de l’accuser de cupidité. Elle vivait avec une grande simplicité, ne profitant en aucune façon de la fortune de Serge, ne s’accordant que le nécessaire à sa position et laissant dormir dans ses armoires les splendeurs de sa corbeille, que nul, sauf Emmanuelle, n’avait encore entrevues.

En dehors donc de la question du mariage

riche, quel motif avait pu l'engager à entrer dans cette famille plébéienne, qu'elle méprisait ?

Car Emmanuelle était chaque jour plus pénétrée de cette idée à la vue de l'existence à part que se faisait la jeune femme, de son attitude distante envers la famille de son mari, de sa volonté de n'avoir rien à voir dans le gouvernement de cette maison où son aristocratique personne ne voulait, sans doute, être qu'une étrangère.

Mais Emmanuelle se demandait combien de temps Serge, si orgueilleux lui-même, supporterait ce parti pris blessant, elle se demandait surtout comment, tel qu'elle croyait le connaître, il avait pu patienter jusqu'ici.

Ce jour-là, en finissant de déjeuner, il dit à sa femme :

– Je suis libre cet après-midi. Voulez-vous que je vous emmène en voiture avec Emmanuelle et Claire pour visiter les ruines de Castebard ?

– Je ferai cette promenade avec plaisir, répondit-elle du ton de paisible indifférence qui

lui était habituel, à l'égard de son mari plus encore qu'envers tout autre.

Ils partirent tous quatre vers une heure et demie. L'après-midi était superbe, presque tiède, mais néanmoins Serge avait fait apporter des couvertures par Josefa et obligé Odile à se munir d'un vêtement de surplus.

– Nous pouvons nous trouver retardés, et il faut se méfier, dans un pays si proche des montagnes, d'un soudain refroidissement de la température, déclara-t-il.

\*

Les ruines de Castebard se trouvaient à six kilomètres de Rocalande. C'étaient les débris d'un ancien château féodal, bâti dans une position pittoresque, dominant une ravine sombre où bondissait un torrent. Pour y atteindre, il fallait traverser un bois de châtaigniers, en ce moment admirablement doré par l'automne. Et, lorsque les promeneurs s'arrêtèrent près des ruines, leur

regard émerveillé se posa sur les premiers plans de la montagne, là-bas, un peu noyés dans la brume légère de cet après-midi, qui laissait voir cependant leur parure forestière aux tons de cuivre, de rouille et d'or, qu'irradiait un doux soleil d'automne.

– Quelle admirable situation pour y bâtir une demeure ! dit Odile au bout d'un instant de contemplation.

Serge eut un léger tressaillement. Son regard, du paysage, avait depuis un instant glissé vers sa femme. Odile se trouvait appuyée contre un débris de mur fleuri de pariétaires. Le soleil l'éclairait tout entière et semblait faire rayonner la vaporeuse chevelure blonde qui s'échappait en auréole autour de sa petite toque noire. Sous cette lumière douce, son teint paraissait plus velouté, ses traits plus purs. Et les yeux bleus eux-mêmes, trop souvent mélancoliques et froids, semblaient s'emplier de clarté et d'une sorte d'allégresse pensive.

Mais tout cela s'effaça subitement. Odile venait de rencontrer le regard de Serge, et sa

physionomie reprenait l'expression accoutumée, plus hautaine encore peut-être.

– En effet, cette situation est exceptionnelle, dit Emmanuelle, voyant que Serge ne paraissait pas avoir entendu la réflexion de sa femme. Je m'étonne que, depuis tant de siècles que ce château fort est en ruine, nul n'ait songé à le remplacer.

– Oh ! heureusement ! Ces ruines sont si pittoresques ainsi !... Et, au milieu de notre société moderne, elles évoquent un passé de grandeur, de chevalerie...

– Et de barbarie aussi, peut-être ? dit la voix brève, légèrement mordante de Serge. Les sires de Castebard ont laissé une mauvaise réputation, et quand les petits enfants de nos paysans ne sont pas sages, on leur dit : « Je vais aller chercher le seigneur de là-haut. »

Les lèvres d'Odile eurent un plissement ironique.

– Il est possible que les sires de Castebard aient été de mauvaises gens. Cela, je suppose, ne

veut pas dire que vous englobiez tous les seigneurs de leur temps dans la même réprobation ?

Une intonation de défi vibrat dans l'accent de la jeune femme... Et ce même défi s'exprimait dans le regard qu'elle levait vers son mari.

Serge, étendant le bras, cueillit une petite ravenelle qui poussait dans un interstice du mur, tout en répondant tranquillement :

– En effet, car ce serait aussi ridicule que si je déclarais indignes, par exemple, tous les membres de l'aristocratie actuelle, par cela seul qu'un certain nombre d'entre eux ont mérité cette qualification.

Odile rougit de colère. Détournant ses yeux, devenus subitement sombres, elle alla s'asseoir à quelques pas plus loin, sur un bloc détaché des vieilles murailles, et parut s'absorber dans la contemplation du paysage.

Serge s'éloigna un peu et se mit à marcher de long en large à travers un espace demeuré libre parmi les ruines.

Emmanuelle et Claire s'assirent à quelque distance d'Odile et, jamais inactives, commencèrent à tricoter.

– Crois-tu que ces temps d'autrefois étaient plus mauvais que maintenant ? murmura tout à coup Claire d'un ton pensif.

– Mais certainement non, ma chérie. Ils étaient même, sous certains rapports, bien meilleurs. Certes, la vie matérielle n'avait pas toutes les commodités que le progrès a introduites dans la nôtre, et les mœurs avaient une rudesse que nous ignorons. Mais nos ancêtres n'en souffraient pas comme nous pourrions le faire, il est probable même qu'ils se trouvaient heureux dans des situations que nous aurions grand-peine à supporter aujourd'hui. On ne saurait imaginer ce que l'accoutumance et la mentalité particulière d'une époque peuvent faire endurer. À cela aussi, nos ancêtres ajoutaient une foi plus vive, plus forte que celle existant généralement de nos jours et qui leur permettait de supporter plus courageusement une existence dont s'épouvanterait aujourd'hui notre faiblesse,

faiblesse physique et, trop souvent aussi, morale.

Serge, depuis un instant, s'était rapproché et écoutait sa sœur.

– Tu as raison, Emmanuelle, dit-il d'un ton approbateur. Je ne suis pas non plus de ceux qui sont en aveugle admiration devant notre siècle. Le bien et le mal s'y coudoient, comme ils se sont coudoyés avant nous. L'un, à certaines époques, l'emporte plus ou moins sur l'autre, mais, au fond, sous l'apparent progrès, l'humanité reste toujours la même, avec, d'un côté, ses passions mauvaises, ses instincts de bête fauve prêts à se déchaîner, son orgueilleux geste de révolte contre Dieu, et, de l'autre, ses trésors de bonté, de piété, de véritable charité dont la religion est la souveraine gardienne. Non, ce n'est certes pas à nous de parler des crimes du passé, alors que notre pays voit se multiplier chaque jour les forfaits les plus épouvantables contre la vie et les biens d'autrui, contre l'honneur des individus et de la patrie, contre tout ce que nous reconnaissons de sacré !

Il prononçait ces mots comme en se parlant à

lui-même, d'une voix sourde où passait une ardeur contenue.

Emmanuelle et Claire le regardaient avec surprise. Serge était un croyant et un pratiquant ; il avait, au point de vue social et politique, des opinions très élevées et très larges, mais il se laissait fort rarement aller à les exprimer, pas plus qu'il ne parlait généralement des questions religieuses tout en accomplissant exactement ses pratiques de chrétien.

– Bien dit, Serge ! fit derrière lui une voix masculine.

Il se détourna vivement et se trouva en face de Jean Viannes.

– Tiens, te voilà ! D'où sors-tu donc, mon ami ? dit-il en serrant la main que lui tendait le jeune professeur.

– En revenant de ma ferme de Renoire, j'ai eu l'idée de monter jusqu'ici pour contempler mon point de vue préféré...

Il s'interrompit et s'inclina pour saluer Odile qu'il venait d'apercevoir.

Serge le présenta à sa femme. Puis, quand Jean eut serré la main d'Emmanuelle et de Claire et répondu à leurs questions sur la santé de sa mère, il s'assit, sur l'invitation qui lui en fut faite, près du petit groupe. Serge, seul, demeura debout, les bras croisés, derrière sa femme qu'il semblait écraser de sa haute stature vigoureuse.

– Les événements actuels auraient-ils eu enfin raison de ton indifférence en matière politique, Serge ? dit Jean avec un demi-sourire, en levant les yeux sur son ami.

Serge eut un léger mouvement d'épaules.

– Il n'en peut être autrement. Maintenant l'indifférence serait un crime, une complicité avec les malfaiteurs publics qui mettent la France en coupe réglée.

– Parce que l'indifférence les a laissés entrer dans la place, murmura involontairement Jean.

Serge ne parut pas avoir entendu. Il regardait les ruines dorées par le soleil.

– Vous ne pouvez rien dire ni rien faire, vous, monsieur Viannes ? dit Emmanuelle.

Une ombre douloureuse parut descendre sur le visage pâle et amaigri de Jean.

– Hélas ! non. Mais je suis, naturellement, très mal noté à l'Université et je m'attends d'un jour à l'autre à quelque changement qui sera une disgrâce.

Une brève contraction passa sur sa physionomie.

– Ah ! si j'avais ton indépendance ! murmura-t-il en regardant Serge.

– Eh bien ! que ferais-tu ?

– Comment, ce que je ferais ? Mais n'emploies-tu pas des ouvriers, près desquels tu pourrais exercer une puissante action sociale, en même temps que, par tous les moyens en ton pouvoir, tu tenterais, puisque la plupart sont bons encore par ici, de les préserver des mauvaises doctrines... Et ta fortune, ta position, l'ancienneté de ta famille, ne te désignent-elles pas pour représenter tes concitoyens à...

Serge l'interrompt avec un geste de dégoût :

– Entrer dans la politique ! Aujourd'hui

surtout ! Pouah !

– Oui, aujourd’hui surtout ! C’est l’heure des sacrifices, c’est l’heure de faire taire ses répugnances bien compréhensibles, je l’avoue, chez une âme loyale, obligée de combattre les fourbes malhonnêtes, les cyniques arrivistes, auxquels semble livré notre pays. Je reconnais aussi qu’il est dur de continuer la lutte après avoir subi tant de défaites, en voyant autour de soi tant de ruines et en en pressentant bien d’autres encore qu’il nous sera impossible d’empêcher. Mais nous sommes chrétiens, nous devons aller chercher notre force au ciel, en Dieu qui ne passe pas et qui ne nous manquera jamais si nous savons implorer son secours. Et, d’ailleurs, n’est-ce pas pour nous l’instant suprême, l’instant glorieux d’immoler nos répugnances et de nous sacrifier sans réserve aux intérêts de notre religion et de notre patrie, puisque nous le ferons en tout désintéressement, sans que l’on puisse nous taxer de vues ambitieuses ou cupides, car, tout, non seulement dans les moindres faveurs gouvernementales, mais trop souvent dans les questions de simple justice, d’élémentaire équité,

nous est refusé du moment où nous voulons garder nos convictions et préserver celles d'autrui ?

Des vibrations ardentes passaient dans la voix habituellement calme de Jean, un rayonnement paraissait s'échapper de ses yeux noirs, graves et profonds...

Son regard rencontra celui de Claire, intéressé et approbateur. Une émotion soudaine fit monter un peu de sang au visage du jeune homme, qui parut plus pâle encore lorsque cette rapide rougeur eut disparu, tandis qu'une tristesse intense s'imprégnait dans les yeux qu'il détournait et fixait vaguement sur les montagnes.

– Je ne me sens pas l'étoffe d'un politicien, dit Serge. Du reste, mes affaires m'occupent beaucoup trop pour que je puisse y songer... À cela, homme parfait, tu me répondras peut-être que les affaires personnelles doivent être sacrifiées à celles du pays ? ajouta-t-il avec ce demi-sourire un peu sardonique qui lui était particulier.

– Tu es assez riche, Serge, pour te faire

suppléer en partie.

– Comment, assez riche ? Qu'en sais-tu ? Aujourd'hui, la véritable aristocratie est celle de l'argent. Qui te dit que je ne veuille pas arriver au premier rang de celle-là ?

– Mais oui, à défaut de l'autre... C'est une compensation, dit Odile d'un ton dur.

Elle avait pâli jusqu'aux lèvres, et sa main droite eut un long frémissement qui agita l'ombrelle qu'elle tenait.

Jean jeta à Serge un regard surpris.

– Ah ! tu aimes tant que cela l'argent ? Il ne me semblait pas, pourtant... Enfin, chacun agit selon sa conscience. Mais je répète ce que je te disais tout à l'heure : je voudrais avoir ton indépendance.

Serge se détourna un peu pour jeter un coup d'œil sur le soleil qui s'abaissait. Puis, s'adressant à sa femme :

– Il est temps de rentrer, Odile, le temps commence à se rafraîchir.

Elle se leva silencieusement et fit quelques pas

à travers les vieilles pierres éparses çà et là dans l'herbe haute.

Elle se baissa tout à coup et ramassa une ravenelle que Serge venait d'arracher et de jeter.

– Pauvre petite fleur ! dit-elle en se tournant à demi vers Emmanuelle qui l'avait suivie. Regardez ce qu'en a fait votre frère ! Il l'a enlevée des vieilles murailles de cette demeure seigneuriale où elle était née et s'épanouissait librement pour la pétrir entre ses doigts impitoyables...

Quelque chose se serra dans le cœur d'Emmanuelle. Le ton étrange de la jeune femme, la rancune sourde qui vibrait dans sa voix, la pâleur et le tremblement de ses lèvres donnaient à ces paroles une portée tout autre que celle d'un simple badinage.

– Vous êtes bien sentimentale, Odile ! dit Emmanuelle en essayant de sourire.

La jeune femme redressa la tête et sa belle-sœur rencontra ses grands yeux bleus dont l'ironie douloureuse la frappa.

– C’est vrai, vous ne sauriez vous apitoyer sur une fleur, vous, Emmanuelle. L’humanité souffrante seule vous préoccupe. Mais saint François n’appelait-il pas les humbles fleurettes des champs ses sœurs ? Et je vous assure que ces petites choses ont un langage pour nous, si nous savons l’écouter et le comprendre. Celle-ci souffre, je le sens. Oui, je sais ce qu’elle doit souffrir.

La voix d’Odile s’étrangla légèrement. Elle glissa la fleur dans son corsage et rejoignit Serge, Claire et Jean qui s’engageaient dans le sentier ménagé à travers les ruines.

– Tu vas revenir en voiture avec nous, Jean, dit Serge, tandis qu’ils traversaient le petit bois de châtaigniers.

Le jeune homme accepta.

\*

Pendant le retour, la conversation ne fut rien moins qu’animée. Odile semblait très lasse et

fermait à demi les yeux. Emmanuelle dissimulait avec peine la préoccupation née de l'étrange attitude de sa belle-sœur. Ce fut Claire, bien peu bavarde pourtant, qui alimenta l'entretien avec Jean, en interrogeant le jeune professeur sur l'histoire de Castebard connue de lui dans tous ses détails.

– Est-il exact, monsieur Viannes, que les sires de Castebard fussent dignes du mauvais renom qui a traversé tant de siècles pour arriver jusqu'à nous ?

– Tout à fait exact, mademoiselle, à tel point que le duc de Savoie se vit obligé d'envoyer faire le siège de leur château fort qui fut pris et démantelé. Jacques de Castebard succomba au cours de l'assaut, son fils unique fut fait prisonnier et mis à mort, comme complice des crimes paternels. Une fille restait, une jolie enfant innocente et bonne qui fut élevée par une dame d'honneur de la duchesse de Savoie et épousa le fils de sa protectrice, le comte Humbert de Clarande. Dès lors, Castebard connut de beaux jours, sous le paternel gouvernement de ses

nouveaux seigneurs. On avait coutume de dire en Savoie : « Juste et pieux comme un Clarande. » Nous voyons qu'ils continuèrent, aux siècles suivants, à mériter cette réputation. Leur nom se retrouve en bonne place dans les annales du clergé et des ordres religieux. Beaucoup se distinguèrent dans l'armée. Et aujourd'hui, leur dernier descendant, le lieutenant Jean de Clarande, continue les traditions de sa race.

Odile, qui écoutait depuis un instant avec intérêt, demanda à brûle-pourpoint :

– Que pensez-vous de l'aristocratie, monsieur ?

– Mais, madame, à quel point de vue ?

– Je veux dire : avez-vous de la sympathie pour elle ? La détestez-vous, en la jalouant, comme certains ?

– La jalouser ? Jamais je n'en ai eu la pensée. La place où Dieu m'a mis en ce monde est celle qui me plaît, je n'en souhaite point d'autre. La détester ? Mais, au contraire, je l'aime dès qu'elle m'apparaît consciente de son rôle social, fidèle à

sa mission, qui est de donner l'exemple et de former une élite dans la nation. Notre France lui doit de glorieuses illustrations dans la sainteté, dans l'héroïsme, militaire et autre, dans la charité et dans le domaine de la pensée. Aujourd'hui encore, je pourrais citer des noms dont nous sommes fiers, sans même quitter notre pays de Savoie. Tenez, Jean de Clarande – je vous parle plus particulièrement de lui parce qu'il fut mon condisciple et qu'il est resté mon ami – Jean de Clarande est, en même temps qu'un admirable chrétien et un officier de mérite, un écrivain qui fera parler de lui un jour et viendra se joindre aux figures remarquables dont s'honore la Savoie.

Pour cet hommage rendu par Jean Viannes à l'aristocratie, Odile Harbreuze adressa au jeune homme un sourire de reconnaissance.

## VII

L'hiver commençait maintenant. La première neige était tombée, et un froid vif régnait déjà à Rocalande.

Mais les Harbreuze n'en éprouvaient pas les effets dans leur demeure où régnait une douce tiédeur... car Serge, continuant le cours de ce que sa grand-mère appelait secrètement « ses folies », avait fait installer à grands frais le chauffage central.

On en avait longuement jaser à Rocalande, qui ne connaissait pas avant ce jour pareil sybaritisme. De même, on supputait avec envie le prix des superbes fourrures dont la jeune M<sup>me</sup> Harbreuze se couvrait parfois.

– Comme il faut que cette jeune femme flatte son amour-propre pour qu'il fasse de pareilles dépenses pour elle ! disait-on.

Mais Louise Boutrin rit au nez d'Alice Viannes un jour que celle-ci objectait :

– Il agit peut-être ainsi simplement parce qu'il l'aime beaucoup ?

– Lui, Serge ? Vous croyez ce marbre capable d'aimer ? Ma pauvre Alice, on ne dirait pas que vous le connaissez depuis des années !

De fait, Serge semblait, même vis-à-vis de sa femme, plus froid qu'il ne l'avait jamais été.

Quant à elle, son attitude ne variait pas. Mais elle semblait s'anémier de plus en plus, et une lassitude profonde se lisait souvent dans son regard.

Elle n'avait pas refait de visites, sauf aux Greunézac et aux Porbelin qui se montraient très empressés près d'elle, mais elle acceptait de se rendre parfois au jeudi des Viannes, les intimes de la maison, parce qu'elle n'aurait pu l'éviter sans commettre d'impolitesse. Elle se montrait parfaitement correcte, causait avec agrément, mais gardait une attitude distante où les Rocalandais, vexés, croyaient saisir une nuance

de dédain.

En revanche, elle paraissait témoigner à Claire une affection grandissante et se joignait à Emmanuelle pour entourer de soins la jeune fille dont la santé, après une légère amélioration, s'altérait de nouveau.

– Ce dépérissement n'aurait-il pas quelque cause morale ? demanda-t-elle un jour à sa belle-sœur.

Emmanuelle fit une réponse vague... Elle n'ignorait pas, hélas ! pour quelle raison la santé de Claire, déjà délicate auparavant, allait s'altérant depuis quelques mois. La jeune fille avait énergiquement pris sur elle pour chasser le rêve un instant éclos dans son jeune cœur et pour donner son affection à la femme de Serge. Moralement, elle avait vaincu, mais la nature physique subissait le contrecoup de cette lutte que, seule, Emmanuelle connaissait.

Il était fort heureux pour Claire qu'Odile se trouvât là, car la vieille M<sup>me</sup> Harbreuze, dont les facultés baissaient depuis quelque temps, se montrait à son égard plus acariâtre que jamais.

Elle avait toujours témoigné à sa petite-nièce une véritable hostilité, due en partie, d'abord, à son animosité contre sa mère, et, plus tard, à la crainte vague de voir Serge jeter son dévolu sur sa cousine. C'était pour ce dernier motif qu'elle saisissait toutes les occasions de mettre en relief les quelques défauts de Claire, et surtout de la représenter avec des instincts de coquetterie, de frivolité, atavisme maternel, qui devait effrayer Serge, si sérieux.

Maintenant encore, bien que ne subsistât plus cette inquiétude, l'hostilité demeurait chez la vieille dame et se traduisait par des propos blessants, des reproches qui faisaient monter des larmes aux yeux de Claire. Mais M<sup>me</sup> Harbreuze réprimait son humeur méchante en présence d'Odile, depuis le jour où la jeune femme avait pris le parti de Claire, et où Serge, entré à l'improviste, avait dit à son aïeule d'un ton surpris et mécontent :

– Je ne comprends pas pourquoi vous grondez ainsi Claire, grand-mère. Que lui reprochez-vous ?

La vieille dame balbutia une vague explication, sur laquelle Serge, par déférence, n'insista pas. Mais elle eut soin ensuite de bien s'assurer, quand elle voulait molester Claire, qu'Odile et Serge ne pouvaient l'entendre. La jeune femme lui inspirait la même crainte que son petit-fils car elle aurait certainement rapporté à Serge, tuteur de Claire, les ennuis et les menues souffrances morales infligés à la jeune fille qu'elle affectionnait et protégeait ouvertement. Or, M<sup>me</sup> Harbreuze, si elle aimait passionnément son petit-fils, le redoutait tout autant, à cause de cette rigidité de caractère qu'il tenait de son père et de son aïeul et dont, par ces derniers, elle avait beaucoup souffert.

Au milieu de sa famille, Emmanuelle demeurait dans sa douceur sereine, éclairée par le reflet d'une piété ardente. Mais cette apparence cachait de douloureuses préoccupations, de pénibles inquiétudes dont la jeune fille ne faisait confiance qu'au divin Maître qu'elle allait souvent visiter dans la chapelle des Filles de sainte Claire.

Serge, depuis son mariage, s'absentait moins fréquemment et surtout moins longtemps. Il avait remis en partie le soin de ses affaires à l'étranger à un employé depuis des années à son service, homme zélé et probe, très entreprenant. Cependant, il faisait encore quelques voyages, et, au retour de l'un d'eux, il dit à sa femme :

– Étant à Vienne, j'ai poussé jusqu'à Rennbrunn, Odile. Votre père va bien et m'a chargé de vous redire toute son affection. Quant à votre frère, qui se trouvait là en permission de vingt-quatre heures, il espère avoir, le mois prochain, un congé de quelques jours qu'il viendra passer près de nous.

Un éclair de joie traversa le visage d'Odile.

– Rudolph viendra ! Quelle nouvelle inattendue !

Mais, presque aussitôt, l'ombre se fit sur les yeux bleus et une expression contrariée remplaça le fugitif contentement de tout à l'heure.

Odile parlait fort rarement de sa famille. Elle écrivait assez souvent à son père qui lui répondait

très irrégulièrement. Les lettres de son frère étaient encore plus rares. Néanmoins, elle semblait fort les aimer l'un et l'autre, et un jour, elle avait dit à Emmanuelle, avec un accent attendri :

– Je voudrais tant être au printemps prochain pour que Serge me conduise à Rennbrunn, comme il me l'a promis !

Le comte Rudolph annonça son arrivée pour Noël. Emmanuelle s'occupa de lui faire préparer la chambre d'amis. Serge ne manifestait ni plaisir ni ennui de recevoir son beau-frère, mais il ne semblait disposé à faire aucun frais ni à déranger ses habitudes en son honneur. Comme Emmanuelle lui parlait un jour d'un changement à apporter à cette chambre – changement non indispensable, mais qui y aurait introduit un peu plus de confort – elle reçut cette réponse, faite d'un ton un peu sarcastique :

– Les parents et amis que nous recevons parfois s'en contentent ainsi. Je suppose que M. de Walberg n'est pas d'une autre espèce qu'eux.

Quant à Odile, il était difficile de savoir si la

venue de son frère lui causait réellement de la satisfaction ou de l'ennui. Emmanuelle avait cru deviner que ces deux sentiments se mélangeaient en elle... Mais ce fut le premier qui s'exprima seul au moment où, le jeune homme ayant franchi le seuil de la maison Harbreuze avec son beau-frère qui avait été le chercher à la gare, Odile vint à lui les mains tendues, le visage ému, et l'embrassa avec un élan que personne encore ne lui connaissait ici.

Rudolph de Walberg ne ressemblait pas à sa sœur. De taille moyenne, très maigre, il avait un visage fin, au teint un peu blême. Une calvitie précoce dépouillait ses tempes. Derrière le lorgnon se voyaient deux yeux d'un bleu-gris, doux et câlins comme l'étaient le sourire du nouveau venu et le son même de sa voix.

Il semblait beaucoup plus affable que sa sœur et se montra très aimable envers la vieille M<sup>me</sup> Harbreuze et les jeunes filles. Au dîner, il se révéla causeur intéressant, et Odile, dépouillant l'apathie qui semblait l'envahir de plus en plus depuis quelque temps, lui donna volontiers la

réplique, de même qu'Emmanuelle, tandis que Serge se renfermait dans son laconisme habituel, et que Claire, intimidée, trouvait tout juste ce qu'il fallait répondre lorsque le jeune officier, placé en face d'elle, lui adressait la parole.

Malgré la fatigue du voyage, Rudolph voulut accompagner toute la famille à la messe de minuit. Traditionnellement, les Harbreuze y assistaient à la paroisse, en dépit de la proximité de la chapelle des Clarisses.

Pendant l'office, le regard d'Emmanuelle se posa à un moment, machinalement, sur le comte Rudolph, debout non loin d'elle. Le jeune homme semblait très occupé à examiner dans tous ses détails la vieille église. Son attitude, tout en étant correcte, n'indiquait pas qu'il fût un croyant... Et Emmanuelle fut frappée tout à coup de l'expression sceptique et ironique empreinte sur cette physionomie fatiguée, qui aurait fait donner au lieutenant de Walberg cinq ans de plus que son âge véritable.

En sortant de l'église, Odile fit un mouvement pour prendre le bras de son frère. Mais ce fut

celui de son mari qu'elle rencontra, et elle y appuya légèrement sa main qui avait eu un frémissement d'impatience.

Quelques mots furent échangés avec la famille Viannes, à qui Serge présenta son beau-frère. Puis les Harbreuze reprirent le chemin du logis, à travers les rues couvertes d'une épaisse couche de neige.

– Me feriez-vous l'honneur d'accepter l'appui de mon bras, mademoiselle ? demanda Rudolph à Emmanuelle, près de qui il marchait.

– Oh ! merci, monsieur, c'est inutile, je suis tellement habituée !

– Mais vous, mademoiselle, accepterez peut-être ? Je vous ai vue glisser tout à l'heure.

Il s'adressait à Claire, d'un ton d'enveloppante courtoisie.

Elle refusa d'abord, puis, comme il insistait, elle accepta cette aide qui lui était vraiment utile, car la neige était glissante.

– Appuyez-vous davantage sur moi, Odile ! dit la voix brève de Serge. Je ne sens que le bout de

vos doigts. Comment voulez-vous vous retenir si vous glissez ?

Rudolph tourna la tête.

– Ma sœur est très indépendante, Serge, dit-il d'un ton de plaisanterie. Quand nous allions de Rennbrunn à la messe de minuit, elle ne voulait accepter le bras de personne. Notre cousin Maximilien, seul, réussissait parfois à obtenir cette faveur... À propos, savais-tu qu'il va se marier, Maximilien ?

D'un mouvement plus prompt que la pensée, Serge retint sa femme qui venait de glisser, par suite d'un brusque fléchissement.

– Que vous disais-je ! Ne craignez donc pas de vous appuyer, Odile... Vous avez été effrayée ? Votre main tremble et vous voilà toute pâle ! ajouta-t-il avec inquiétude.

– Ce n'est rien du tout, dit-elle d'une voix changée.

Serge enveloppa d'un long regard ce visage altéré, et un pli profond se creusa sur son front.

– Vous ne vous informez pas qui épouse votre

cousin, Odile ? dit-il négligemment, au bout d'un instant.

Un léger tressaillement la secoua.

– Mais si... Rudolph, tu n'as pas fini de me dire ?

– Oh ! il fait un très riche mariage ! C'est la seconde fille du baron de Gleutz, l'ancien ambassadeur d'Allemagne.

– A-t-il lui-même de la fortune ? interrogea Serge.

– Oui, une fort jolie fortune... Mais il m'avait confié un jour qu'il n'épouserait jamais qu'une forte dot, parce qu'il ne se souciait pas d'avoir à se gêner tant soit peu dans ses goûts de luxe et de plaisir.

– C'est un homme positif ! dit Serge avec ironie.

– Mais oui, je me suis aperçu qu'il l'était extrêmement sous une apparence rêveuse et insouciant... le croyais-tu ainsi, toi, Odile ?

– Non, pas du tout, répondit une voix un peu frémissante.

– Il posait pour le chevalier, ce cher Maximilien. Mais maintenant, il ne se cache pas pour reconnaître, devant certains de ses amis, que l'intérêt seul lui fait conclure cette union, M<sup>lle</sup> de Gleutz ne lui plaisant pas du tout. Ces confidences ont lieu, naturellement, lorsque le champagne et autres excitants font un peu vaciller sa raison.

Odile eut un brusque mouvement.

– Que signifie cette insinuation ? Voudrais-tu prétendre que Maximilien ?... dit-elle d'un ton un peu rauque.

– Abuse des boissons alcooliques ? Malheureusement oui ; le fait est bien connu. Cela ne l'empêche pas d'être un charmant cavalier, spirituel causeur, très recherché dans les salons.

– Je ne croirais jamais... murmura Odile.

Sa main s'était légèrement crispée sur le bras de son mari.

Rudolph eut un petit sourire ironique.

– Oui, tu avais des illusions sur lui ? Moi-

même, je l'ai cru longtemps plus sérieux. Encore une statue aux pieds d'argile ! ajouta-t-il d'un ton de plaisanterie railleuse.

On arrivait en ce moment au logis. Les serveuses, rentrées les premières, avaient laissé la porte ouverte, et le vestibule se montrait superbement éclairé dans tous ses recoins.

Sous cette vive lumière, le visage d'Odile apparut à tous d'une extrême pâleur et si visiblement altéré que Serge demanda aussitôt, d'un ton où vibrait un peu d'anxiété :

– Êtes-vous souffrante, Odile ?

– Oui, je ne me sens pas bien... Je vais être obligée de vous laisser réveillonner sans moi.

– Avez-vous eu froid ?

– Mais non... Ce ne sera rien, Serge, un simple malaise, très passager, ajouta-t-elle, émue peut-être par l'inquiétude sourde dont témoignait le regard fixé sur elle.

– Il faut vous mettre aussitôt au lit... Emmanuelle, tu lui feras porter du thé, n'est-ce pas ?

Le réveillon fut promptement expédié. Serge s'éloigna même avant qu'il fût terminé, pour aller prendre aussitôt des nouvelles de sa femme. Il n'avait du reste rien mangé et s'était contenté d'avaler une tasse de thé, d'un air tellement absorbé que Rudolph dit après son départ :

– Il semblerait vraiment que Serge redoute pour sa femme la pire maladie !

Ce ne fut cependant qu'un très léger malaise, qui ne laissa le lendemain d'autres traces sur le visage d'Odile qu'un cerne à peine visible autour des yeux. Mais dans ces beaux yeux eux-mêmes, Emmanuelle crut lire une souffrance profonde.

De temps immémorial, les Harbreuze donnaient un grand dîner le jour de Noël. Cette année il eut lieu, selon la coutume, avec l'apparat suranné usité en pareil cas. Tout le tracas des préparatifs était retombé sur Emmanuelle et sur Claire, Odile continuant à se renfermer dans son rôle d'invitée. Elle apparut seulement dans le salon un quart d'heure avant le dîner, tout juste comme arrivaient les Viannes.

La robe de faille noire qu'elle portait ce soir

faisait admirablement valoir sa beauté blonde et son élégance aristocratique. Elle accueillit avec sa grâce fière accoutumée les invités charmés à sa seule vue, causa agréablement pendant le repas avec ses voisins... Mais son regard, impatienté et un peu inquiet, se dirigea souvent vers son frère qui, placé à droite d'Emmanuelle, semblait très empressé près de la jeune fille.

Le dîner terminé, les invités masculins se retirèrent dans le bureau de Serge qui allait, ce soir, servir de fumoir. Le comte Rudolph, après avoir allumé un cigare, se rapprocha d'un petit jeune homme à la mine prétentieuse qui lui avait été présenté tout à l'heure comme étant le fils du docteur Boutrin et le second clerc de M. Viannes.

Il se mit à parler de choses et d'autres, en vint à parler des avantages et des ennuis de la profession choisie par M. Boutrin, écouta, d'un air compatissant les doléances de celui-ci, qui aurait préféré la magistrature...

– Mais il m'a été impossible d'arriver à convaincre mon père, monsieur le comte ! Il n'a jamais voulu pour moi que le notariat...

Heureusement encore que M. Viannes est un patron compréhensif qui ne dit trop rien si je fais de temps à autre une petite fugue.

– Il a une physionomie très sympathique et paraît fort intelligent... Son étude est, je crois, la plus importante de la contrée ?

– De beaucoup, même. Il a toutes les grosses fortunes – et en particulier celle des Harbreuze.

– Oh ! sont-ils vraiment si riches ? dit négligemment M. de Walberg en se penchant pour secouer la cendre de son cigare.

– Comment, s'ils le sont ? Tenez, bien que son frère ait été très fortement avantagé, M<sup>lle</sup> Harbreuze a reçu, pour sa part, près de deux millions.

Une lueur aussitôt éteinte jaillit sous les cils blonds du lieutenant.

– Peste ! c'est une jolie somme ! Mais en ce cas, comment cette jeune fille, charmante et si bien dotée, n'est-elle pas encore mariée ?

– Oh ! il est à peu près certain qu'elle entrera au couvent !

– Ah ! bah ! murmura Rudolph.

Une imperceptible contraction avait, un instant, plissé son front.

– Mais en ce cas, la fortune ?

– Restera à la famille. M<sup>lle</sup> Harbreuze choisira à peu près certainement les Clarisses ; or, dans cet ordre, on se dépouille complètement avant de prononcer les vœux... Mais il est probable qu'elle dotera richement sa cousine, M<sup>lle</sup> Lormey, qu'elle aime extrêmement et considère comme une sœur.

– Cette jolie petite brune aux yeux de violette ? Elle est orpheline ?

– Oui, et sans fortune. M. Harbreuze est son tuteur...

Comme Serge s'avavançait en ce moment, l'entretien se trouva interrompu. Du reste, le lieutenant, après que son beau-frère se fut éloigné, ne songea pas à le renouer. Quand il eut fini son cigare, il rentra dans le salon et, tranquillement, se dirigea vers le groupe formé par les quelques jeunes filles présentes au dîner.

– Mesdemoiselles, permettez-vous à un pauvre

étranger de s'entretenir quelques instants avec vous ? demanda-t-il d'un ton gracieusement courtois.

Sur la réponse affirmative et empressée qui lui fut faite, il approcha une chaise et s'assit entre Claire et Louise Boutrin. Il se mit à causer le plus aimablement du monde, en un français des plus corrects que ne dénaturait aucunement un accent peu prononcé.

Les autres jeunes gens, en sortant du fumoir, vinrent se joindre au petit groupe. Alice Viannes se mit au piano et joua agréablement deux morceaux, puis Louise Boutrin la remplaça.

Le comte Rudolph, lorsque la jeune fille eut terminé, se pencha vers Claire.

– Et vous, êtes-vous musicienne, mademoiselle ?

– Oh ! pas du tout, monsieur ! Je n'ai jamais pris de leçons.

– C'est dommage ! Il me semble – je ne sais pourquoi – que vous devez avoir le goût de la musique.

– C’est vrai, je l’ai. J’aime à entendre M<sup>lle</sup> Viannes.

– Je vous comprends !... Il est dommage qu’Odile ait renoncé à jouer ; elle avait vraiment un beau talent.

– C’est vrai, je ne l’ai jamais entendue !

– Non, voilà deux ans qu’elle a complètement délaissé la musique. Il faut dire qu’il y avait cas de force majeure. Dans un moment de gêne, mon père se trouva obligé de vendre son piano, un fort bel instrument qu’aimait beaucoup Odile. Mais maintenant, elle pourrait très bien s’y remettre. En admettant que ce piano lui paraisse trop mauvais, son mari ne refuserait certainement pas de lui en donner un autre.

– Oh ! non !... Et nous aimerions tant à l’entendre !

– Elle a un jeu très souple, extrêmement doux et expressif. Autrefois, elle accompagnait très souvent le violon de notre cousin Maximilien de Zetternich. Celui-ci réclamait ensuite plusieurs morceaux et ne se lassait jamais de l’entendre.

La conversation, commencée sur un ton un peu bas, avait, depuis un instant, repris le diapason ordinaire. Claire, levant en ce moment machinalement les yeux, vit à quelques pas d'elle Serge qui écoutait distraitement M. Viannes avec lequel il s'entretenait depuis quelques minutes.

Rudolph continuait à parler. Sa voix douce, enveloppante, caressait agréablement l'oreille, et Claire l'écoutait avec plaisir.

Emmanuelle, occupée jusque-là par les devoirs de maîtresse de maison que lui abandonnait en partie sa belle-sœur, même en ce soir de réception, avait des coups d'œil fréquents et un peu contrariés de ce côté. Profitant d'un instant de liberté, elle s'avança vers sa cousine.

– Claire, j'ai besoin de toi, ma chérie, dit-elle tranquillement.

La jeune fille se leva aussitôt et la suivit dans la salle à manger non encore débarrassée du couvert.

– Que puis-je faire, Emmanuelle ? commença-t-elle.

Mais Emmanuelle posa la main sur sa chevelure brune et attira doucement contre elle sa cousine.

– Ce n’était qu’un prétexte, mignonne... Je voulais simplement interrompre ton aparté avec M. de Walberg.

Claire devint pourpre et regarda sa cousine d’un air effaré.

– Emmanuelle... Je ne croyais pas... Je ne m’étais pas aperçue...

– Il n’y avait là aucun mal, ma Claire, puisque vous bavardiez devant tous, et que chacun pouvait, s’il le voulait, entendre ce que vous disiez. Mais on est extrêmement rigoriste dans notre petite ville... et surtout on cherche aussitôt à découvrir dans le fait le plus insignifiant ce qui n’y existe pas... Voyons, ne me regarde pas avec cet air désolé, chérie ! Ce n’est rien du tout, je t’assure. Mais j’ai préféré te prévenir pour que tu évites ces petits entretiens particuliers. Maintenant, retourne là-bas, je te rejoindrai dans un instant, pour donner le change aux yeux d’Argus.

Claire était à peine depuis un instant revenue dans le salon que le comte Rudolph manœuvrait pour se rapprocher d'elle. Mais il se trouva arrêté au passage par sa sœur, dont les sourcils blonds se fronçaient légèrement.

– Pas de flirt ici, Rudolph, dit-elle d'un ton bas et impératif. Cette coutume américaine n'a pas encore pénétré à Rocalande... Et je ne voudrais pas, d'ailleurs, que tu t'amuses avec le cœur si simple et si délicat de cette petite Claire.

– À quoi penses-tu là, Odile ? riposta-t-il d'un ton de reproche. Je n'ai aucunement cette idée, mais seulement le désir d'étudier cette petite nature qui me semble exquise.

– Laisse cette étude-là en repos, tu en as d'autres plus sérieuses à faire, dit la jeune femme avec ironie.

Elle s'éloigna, et Rudolph, changeant de direction, alla rejoindre le groupe entourant son beau-frère.

## VIII

M. de Walberg avait une permission de trois jours qu'il passa tout entière chez son beau-frère. Tout mondain qu'il fût, il ne parut aucunement s'ennuyer pendant ce temps dans la très paisible maison Harbreuze. Il causa avec Emmanuelle et Claire, sortit un peu avec Serge et Odile, et déclara au départ que Rocalande lui plaisait beaucoup et qu'il y reviendrait.

Depuis l'interdiction de sa sœur, il n'avait plus essayé de converser particulièrement avec Claire, mais la jeune fille rencontra plusieurs fois son regard très doux, empreint d'une admiration discrète et câline, qui lui causait une impression indéfinissable.

Après son départ, elle trouva pendant quelques jours la maison très triste, et elle songea avec plaisir qu'il formait le projet de revenir pendant l'été, pour plus longtemps cette fois.

Pendant le séjour de son frère, Odile avait paru faire effort sur elle-même pour montrer un certain entrain que le pénétrant coup d'œil d'Emmanuelle avait reconnu factice. Elle retomba ensuite de plus belle dans sa mélancolie hautaine, tandis que Serge, de son côté, se faisait plus rigide et plus impénétrable que jamais.

La veille du 1<sup>er</sup> janvier, il y eut un profond étonnement dans toute la maison, à l'arrivée d'une voiture de messageries d'où sortit un superbe piano à queue, qui fut porté dans le salon, sous la surveillance de Serge. Odile rentra sur ces entrefaites de l'église où elle avait été entendre la messe. Les porteurs, après avoir placé l'instrument, s'éloignaient en ce moment. Par la porte ouverte, Odile l'aperçut du premier coup d'œil.

– J'ai pensé vous faire plaisir en vous procurant un piano digne du talent que vous possédez, paraît-il, dit Serge en s'avançant vers elle.

Un peu pâle, les traits légèrement contractés,

elle répliqua avec froideur :

– Je vous remercie de votre intention. Mais, comme je vous l’ai déjà dit, j’ai complètement abandonné la musique.

– Je suppose que cet abandon n’a rien d’irrévocable ? dit-il tranquillement. Les distractions n’abondent pas tellement ici, et vos occupations ne sont pas si nombreuses que vous ne puissiez trouver une très grande ressource dans la musique que vous aimez beaucoup, m’a dit votre frère.

– C’est-à-dire que je l’aimais... Mais maintenant je n’y trouverais plus aucun goût et je n’ai vraiment pas l’idée de m’y remettre.

– Même pour me causer le très grand plaisir de vous entendre ? Je vous assure que je sais apprécier la bonne musique autant que votre cousin Maximilien, soyez-en certaine.

Le teint pâle d’Odile s’empourpra quelques secondes, ses lèvres tremblèrent légèrement. Sans détourner son regard droit et fier de celui de Serge, elle dit d’un ton grave :

– En effet, si cela doit vous procurer quelque satisfaction, mon devoir est de me rendre à votre désir.

– Si le sacrifice est trop dur, je ne l'exige pas, répliqua-t-il d'un ton calme où passait une imperceptible ironie.

Sans paraître avoir entendu, la jeune femme s'éloigna pour regagner sa chambre. Et, dès le lendemain, on entendit le nouvel instrument résonner dans la vieille maison, sous les doigts d'Odile.

Le soir, après le dîner, elle se dirigea sans mot dire vers le salon, alluma les lampes et, s'asseyant devant le piano, commença de jouer un nocturne de Chopin.

Son mari l'avait suivie. Debout devant la cheminée, accoudé à la tablette de marbre, il tenait son regard fixé sur le beau visage pâle, un peu crispé.

Le charme mélancolique et profond de l'œuvre du maître était admirablement rendu par Odile. Un souffle de souffrance et de détresse

mystérieuse semblait passer à certains instants à travers les phrases mélodiques, et les longs cils blonds s'abaissaient alors, frémissants, sur leurs yeux où se reflétaient de douloureuses pensées.

Comme la dernière note s'éteignait sous les doigts de la jeune femme, elle tressaillit un peu en voyant près d'elle son mari. Il se pencha, en posant légèrement sa main sur son bras.

– Odile, est-ce uniquement par devoir que vous jouez ? interrogea-t-il avec calme.

– Oui, seulement parce que vous me l'avez demandé, la musique m'étant plutôt pénible maintenant, répondit-elle sur le même ton, sans le regarder.

– Eh bien, laissez désormais cela. Vous ne toucherez plus à ce piano jusqu'à ce que vous y trouviez un plaisir personnel.

– Cependant, Serge, s'il y a là une satisfaction pour vous, je dois...

Sans paraître l'entendre, il abaissa le couvercle, remit le cahier de musique dans le casier, puis, se tournant vers la jeune femme un

peu abasourdie, dit avec une froide tranquillité :

– Retournons maintenant dans la salle, Odile.

Le piano demeura, en effet, fermé désormais.

Serge dit laconiquement à sa grand-mère et à sa sœur qui manifestaient leur surprise :

– Cela fatigue Odile.

La jeune femme avait décidément une santé bien frêle, car c'était encore ce prétexte qu'elle choisissait pour refuser toutes les invitations aux dîners et petites soirées données à cette époque à Rocalande. Son mari n'avait fait aucune réflexion à ce sujet. Comme lui-même n'aimait pas le monde, il était peut-être satisfait de se retrouver ainsi dispensé d'accompagner sa femme.

Le 8 janvier était l'anniversaire de naissance de l'aïeule. Odile lui offrit un sac à ouvrage brodé à son intention, et qui ravit la vieille dame à qui la femme de Serge inspirait une affection enthousiaste mélangée d'admiration et d'une sorte de déférence due peut-être au grand air de la jeune femme. Puis Odile accompagna

Emmanuelle et Claire à la chapelle où elles allaient entendre une messe dite à l'intention de M<sup>me</sup> Harbreuze.

En sortant, elles se heurtèrent presque à un jeune homme qui entrait.

– Monsieur Jean ! dit Emmanuelle avec étonnement.

– Oui, c'est bien moi, mademoiselle... Je viens demander ici, dans cette petite chapelle que j'ai toujours aimée, la force nécessaire pour supporter l'épreuve qui m'arrive.

Son visage était creusé, altéré comme à la suite d'une pénible maladie.

– Une épreuve ?... Pouvons-nous, sans indiscretion, savoir ?...

– J'ai reçu l'avis de mon déplacement pour une ville du Midi. C'est une disgrâce, due à ce fait qu'en dépit de tous les avertissements donnés j'ai continué à remplir mes pratiques religieuses. S'il n'y avait que moi, vous comprenez, ce ne serait absolument rien... Mais c'est ma mère...

Oui, elles devinaient quel océan de

récriminations, de fureurs, de reproches injustes et mauvais s'était abattu sur Jean... Elles pressentaient même que, peut-être, il avait dû résister héroïquement aux adjurations d'une mère lui enjoignant d'avoir à prendre quelque liberté à l'égard de sa conscience. Elles savaient que cette femme, uniquement soucieuse d'elle-même et de son bien-être, dénuée de jugement et de sens moral, était capable de cette lâcheté.

– Je vais donner ma démission, continua M. Viannes d'une voix dont il essayait de réprimer l'altération. Évidemment, ma mère ne pourrait pas me suivre là-bas... Mais il va falloir que je m'occupe de chercher une position.

– Parlez-en donc à Serge, monsieur, dit Emmanuelle qui se sentait, comme Odile et Claire, d'ailleurs, profondément touchée par cette souffrance silencieuse et digne.

– Oui, j'y ai pensé. Serge s'est toujours montré très bon pour moi... Mais pardonnez-moi de vous retenir, mesdames ! Vous prierez un peu pour moi, n'est-ce pas ?

En parlant ainsi, il s'adressait à toutes trois,

mais il regardait involontairement Claire, et la jeune fille se sentit attendrie jusqu'au fond de l'âme par la pathétique prière de ses yeux noirs.

Odile et ses compagnes firent lentement les quelques pas qui les séparaient du logis. Odile, se penchant à l'oreille de sa belle-sœur, murmura, en désignant Claire qui marchait un peu devant elles :

– Ne pensez-vous pas que M. Viannes ferait un excellent mari pour elle ?

– Lui, certes ! C'est une âme d'élite... Mais sa mère ! C'est impossible, Odile !

– Ah ! oui, sa mère !... Mais c'est vraiment dommage ! Il a une physionomie tellement sympathique... et je me figure, Emmanuelle, qu'il aime notre petite Claire.

– C'est possible, murmura Emmanuelle en couvrant d'un mélancolique et tendre regard l'enfant qu'elle affectionnait comme une sœur.

Quand Emmanuelle, au cours du déjeuner, eut appris à son frère la pénible nouvelle concernant Jean Viannes, Serge déclara sans une seconde

d'hésitation :

– Il faudra que je lui trouve quelque chose. Si ce n'était sa mère, j'aurais pour lui une excellente position de représentant en Roumanie. Mais il n'y faut pas songer avec cette malheureuse femme.

– Hélas ! non !... Mais son cousin s'en occupera aussi, et à vous deux vous arriverez certainement à procurer une situation convenable à ce pauvre garçon, si admirable dans sa patience et son amour filial.

– Je l'espère du moins. C'est que sa mère dépense, paraît-il, terriblement. C'est un véritable gouffre, m'a dit Georges Viannes, et tous les efforts de son fils ne peuvent enrayer le gaspillage auquel elle se livre.

... C'était aujourd'hui le jour de réception des dames d'Harbreuze. Odile s'installa dans le vieux salon en la seule compagnie d'Emmanuelle. La vieille dame, ayant un début de bronchite, était consignée à la chambre par le Dr Boutrin, et Claire se rendait cet après-midi à une petite

réunion chez Alice Viannes.

Vers six heures, les derniers visiteurs s'éloignèrent et les deux belles-sœurs se trouvèrent seules devant la cheminée où le feu se mourait.

Odile, un peu penchée en avant, appuyait son visage sur sa main en regardant vaguement le feu. Sur ses genoux était posée une lettre arrivée tout à l'heure. Elle était de son père, lui apprenant qu'il se trouvait un peu souffrant en ce moment.

Emmanuelle allait et venait, rangeant les sièges, puis elle revint vers la cheminée et s'accroupit pour disperser les tisons encore incandescents.

La vigoureuse silhouette de Serge s'encadra tout à coup dans l'ouverture de la porte.

– Avez-vous eu beaucoup de monde, Odile ?

Elle tressaillit légèrement et redressa la tête.

– Mais oui, assez, Serge.

– Les Porbelin sont venus ? J'ai croisé leur voiture sur la route de l'usine.

– En effet... Et ils m’ont demandé d’assister à la soirée qu’ils donnent dans une quinzaine.

– Invitation qui a eu le sort des autres, naturellement ? dit Serge tout en s’avançant.

– Mais non, je compte m’y rendre si aucun empêchement ne se présente jusque-là.

– Vous dites ?... La raison de santé qui motivait vos autres refus n’existe donc plus maintenant ?

La voix de Serge avait pris soudain un accent de dureté inaccoutumé à l’égard de sa femme.

– Elle existe, mais une fois par hasard je puis passer outre, expliqua-t-elle froidement.

– Ce n’est pas mon avis. Du moment où vous ne pouvez répondre aux autres invitations, il n’est pas convenable de faire exception et surtout pour les Porbelin.

– Que voulez-vous dire ? fit-elle avec hauteur.

– Simplement que si vous vous rendiez à la soirée des Porbelin, on se croirait autorisé à prétendre que vous ne voulez frayer un peu intimement qu’avec l’aristocratie et que vous

méprisez les familles bourgeoises de notre ville.

Les longues paupières d'Odile s'abaissèrent un peu, ses doigts fins froissèrent nerveusement la lettre de son père...

– Vous ne protestez pas ?

Elle leva les yeux vers le visage de son mari, impénétrable et un peu rigide.

– Je ne méprise rien ni personne, dit-elle avec un calme glacé. Mais il est certain que les relations suivies avec des familles du même rang social que moi me paraissent toutes naturelles.

– Du même rang social ?... Ainsi, par votre mariage, vous ne vous considérez pas comme entrée dans la bourgeoisie ?

Un éclair passa dans les yeux de la jeune femme.

– Non, certes ! dit-elle d'un ton altier. Quoique l'on puisse dire, je serai toujours une Walberg... Avez-vous pu croire vraiment qu'en m'épousant vous feriez de moi une bourgeoise ?

– J'ai cru, du moins, trouver en vous une femme consciente des devoirs qu'elle assumait en

entrant dans sa nouvelle famille... Mais vous avez su, peu à peu, me montrer que je m'étais trompé, que vous entendiez rester Odile de Walberg et n'avoir rien de commun avec les Harbreuze, en dehors de ce que vous ne pouviez absolument éviter.

– C'est vrai, dit-elle avec un regard de défi.

Une sorte de tressaillement passa sur le visage de son mari.

– Alors, pourquoi avez-vous accepté de m'épouser ? interrogea-t-il d'une voix impérative, un peu rauque.

– Parce que mon père m'en a suppliée... Il paraît que vous seul pouviez conjurer la ruine, le déshonneur...

Elle détournait maintenant les yeux, et ses mains frémissantes se crispèrent sur la lettre du comte de Walberg.

– ... J'ai lutté, je n'ai cédé qu'en voyant mon père presque au désespoir. En retour de l'argent qui devait lui permettre de payer des créanciers impitoyables, il vous a donné sa fille. Vous vous

êtes payé le luxe de prendre votre femme dans l'aristocratie. La seule sacrifiée a été Odile de Walberg.

– Ah ! vous croyez que c'est un luxe que je me suis payé ? dit Serge d'un ton d'ironie cinglante. Vous croyez que c'est pour me parer du reflet de votre noblesse que je vous ai épousée ?... Mais ignorez-vous donc que je suis tout aussi fier de ma vieille souche bourgeoise, remontant à une époque immémoriale, que vous pouvez l'être de votre origine aristocratique !... Si je vous ai choisie, ce n'est pas parce que vous étiez comtesse de Walberg, mais...

Il s'interrompt brusquement en levant les épaules.

– Au fait, mes raisons vous importent peu. Je comprends trop bien, maintenant, la nature de vos sentiments à mon égard. Vous ne me pardonnez pas d'être cause pour vous d'une union détestée et d'avoir fait de vous M<sup>me</sup> Harbreuze. Vous détestez cette fortune, gagnée dans l'industrie et vous dédaignez toutes les satisfactions qu'avec son aide j'ai cherché à vous procurer. Vous

détestez de même, et vous dédaignez aussi l'homme qui vous a donné son nom...

– Je ne vous déteste pas, Serge, protesta-t-elle faiblement, sans le regarder.

– Ne jouons pas sur les mots, dit-il d'un ton glacé. Je le répète, vous ne me pardonnez pas d'être celui à qui votre père vous a obligée à vous unir – ce que j'ignorais, du reste.

– Ce n'est pas possible ! s'écria-t-elle avec une sorte de violence. Vous n'avez pas cru que j'acceptais volontairement de devenir votre femme ? Jamais mon attitude à votre égard n'a pu vous le faire penser.

– J'ai eu tort de ne voir dans votre froideur, dans vos manières trop fières, qu'une timidité de jeune fille, une réserve un peu outrée, qui ne me déplaisait pas, du reste. Si je m'étais douté de la pression exercée sur vous, croyez que, tout en n'ayant pas de sang bleu dans les veines, j'aurais été assez gentilhomme pour briser immédiatement ce projet de mariage.

Le ton de raillerie pris par Serge en

prononçant ces derniers mots fit monter une rougeur de colère au visage de sa femme. Elle se redressa en posant ses yeux étincelants sur la physionomie glaciale et sarcastique de son mari.

– Vraiment, monsieur, avez-vous pu penser que je devenais, de mon plein gré, M<sup>me</sup> Harbreuze, c'est-à-dire la femme d'un étranger, du premier venu, dont me séparaient le rang social, les habitudes... tout ?

Sous le dédain impossible à rendre qui vibrerait dans l'accent de la jeune femme, Serge devint d'une pâleur presque livide, mais pas un muscle ne bougea sur son visage rigide.

– Fort bien... Il ne nous reste, en ce cas, qu'à nous séparer. Je n'ai aucunement envie de jouer au tyran en vous retenant dans cette demeure, dans ce milieu où se trouvent si mal à l'aise vos instincts de patricienne. Nous verrons donc à régler cela le plus tôt possible.

Il fit quelques pas vers la porte, puis se détourna légèrement.

– Il est vraiment dommage que nos principes

nous interdisent à l'un comme à l'autre d'avoir recours au divorce, dit-il d'un ton de tranquille sarcasme. Sans cela, votre cousin, étant encore libre, aurait pu rompre ses fiançailles et...

Il s'interrompt en voyant la jeune femme se lever brusquement, le teint empourpré, les yeux étincelants de fierté indignée.

– Taisez-vous ! Pouvez-vous penser que j'aie encore pour cet homme seulement un atome d'estime, après ce que m'en a appris Rudolph ?... Oui, j'ai eu pour lui une affection profonde, j'ai cru à la promesse qu'il m'avait faite un jour – j'avais seize ans alors – de me choisir pour sa compagne. Quand mon père m'obligea à accepter votre demande, je pensai devoir lui écrire pour lui rendre cette promesse qu'il ne m'avait jamais rappelée depuis, mais à laquelle je croyais toujours de toute mon âme. Ce ne fut pas là une de mes moindres souffrances, dans l'alternative où me mettait mon père...

Elle s'interrompt un instant, la voix oppressée, les traits crispés...

– ... Mais j'ai loyalement fait tous mes efforts

pour chasser ce souvenir qui ne devait plus désormais exister en moi... Je voudrais que vous me croyiez, ajouta-t-elle d'un ton de prière hautaine.

– Oui, je vous crois, dit-il sèchement. Mais vous n'y avez pas complètement réussi... Ne protestez pas, je l'ai compris. Souvent, le cœur s'illusionne, il croit s'être vaincu... Et il s'aperçoit qu'il n'en est rien. Sans Rudolph, le comte Maximilien aurait encore dressé dans votre âme sa statue de chevalier sans reproche.

– Mais maintenant, je le méprise ! dit-elle avec une sourde violence.

– Il ne mérite pas autre chose, en effet, tout grand seigneur qu'il est, riposta-t-il ironiquement.

Cette fois, il sortit du salon... Et Odile, laissant aller sa tête sur le dossier du fauteuil, murmura d'un ton où se mélangeaient la colère et la douleur :

– Il a voulu me faire souffrir !... Oui, il a raison, je l'ai détesté, je le déteste plus que jamais, lui et ses millions... ses odieux millions

par lesquels il a cru pouvoir payer l'abdication d'Odile de Walberg et en faire une bourgeoise comme lui !... La séparation est vraiment la seule solution possible maintenant.

Dans sa chambre, Emmanuelle, discrètement sortie du salon aussitôt qu'elle avait vu le ton de l'entretien tourner au tragique, se tenait agenouillée, une prière ardente jaillissant de son cœur pour ces deux êtres qui allaient – elle le pressentait – avoir ce soir une explication décisive, d'où sortirait peut-être l'accord, peut-être aussi, hélas ! la désunion complète.

## IX

Tout se passa le plus simplement du monde, sans heurts, sans éclat. Le lendemain, Serge apprit à sa grand-mère et à sa sœur qu'Odile, inquiète de la santé de son père, allait partir pour Rennbrunn, et qu'il la conduirait à moitié chemin. Son calme parfait, l'attitude tranquille de la jeune femme donnèrent facilement le change à l'aïeule et à Claire. Seule, Emmanuelle comprit ce que signifiait ce départ.

Odile n'emportait que sa vieille petite malle, celle qui portait, gravée sur le cuivre, une preuve tangible du rang qu'elle ne voulait pas abdiquer. Tout ce qu'elle devait à son mari demeurait là-haut, dans la chambre élégante où elle n'avait jamais voulu se considérer comme chez elle.

En embrassant Claire, l'impassibilité de la jeune femme parut légèrement fléchir un instant en entendant la douce voix qui murmurait :

– Oh ! je suis si chagrine de vous voir partir !  
Ne tardez pas trop à revenir, surtout !

– Au revoir, ma petite Claire. Nous prierons  
l'une pour l'autre, n'est-ce pas ?

Redevenue instantanément maîtresse d'elle-même, elle se tourna vers Emmanuelle et lui tendait la main. Mais elle se troubla de nouveau en rencontrant le grave et profond regret de sa belle-sœur.

– Priez pour moi, Emmanuelle, murmura-t-elle.

– Oui, je demanderai à Dieu qu'il vous envoie toujours sa lumière.

Emmanuelle avait répondu d'un ton très bas, où passait une inflexion douloureuse et sévère. Odile rugit et, détournant les yeux, marcha vers la porte, près de laquelle l'attendait son mari.

Cinq minutes plus tard, la voiture emmenant les deux époux, réunis peut-être pour la dernière fois, s'éloignait de la vieille maison.

Vers le soir de ce même jour, la bronchite de M<sup>me</sup> Harbreuze, par suite d'une imprudence, prit

tout à coup une tournure plus sérieuse. Le lendemain, l'état s'était encore aggravé, et quand Serge reparut, Emmanuelle lui annonça en pleurant que le médecin désespérait de sauver leur aïeule.

Il se rendit aussitôt dans la chambre de la malade. Bien qu'elle eût déliré toute la journée, elle le reconnut et demanda d'une voix étouffée par la suffocation :

– Odile ? Elle va bien ?

– Très bien... Je l'ai laissée en route pour son pays, répondit-il laconiquement.

Il demeura un moment près de la vieille dame, puis s'éloigna après avoir dit à Claire :

– Vous préviendrez Emmanuelle que je ne dînerai pas ce soir. J'ai à travailler et je ne veux pas être dérangé.

Claire alla faire la commission à sa cousine qui préparait à la cuisine, une tisane pour la malade. Emmanuelle ne fit pas de réflexion, mais son visage s'assombrit. Et, aussitôt qu'elle fut libre, elle alla frapper à la porte du bureau de son

frère.

– Entrez !

Il se tenait debout dans la profonde embrasure d'une fenêtre, les bras croisés, le visage tourné vers la nuit profonde du dehors. À l'entrée de sa sœur, il se détourna, et Emmanuelle vit, à la lueur du lampadaire, son visage pâle, profondément creusé, empreint d'une expression de sombre douleur.

– Que veux-tu ?... Claire ne t'a-t-elle pas dit que je ne voulais pas être dérangé ? fit-il avec irritation.

– Oui, elle me l'a dit. Mais je ne pensais pas que cette interdiction s'adressait à ta sœur, Serge.

– Si, car j'ai besoin d'être seul... Demain, peut-être, je serai plus fort, mais maintenant...

Il passa la main sur son front où, depuis quelques mois, des plis se creusaient peu à peu.

Emmanuelle s'était approchée, elle lui prit la main et leva vers lui son regard rayonnant d'affectueuse compassion.

– Serge, ne penses-tu pas qu'elle reviendra

bientôt d'elle-même ?

Il eut un brusque mouvement.

– Revenir !... Reprendre sa chaîne !... Mais d'ailleurs, je ne le voudrais même pas ! J'ai déjà assez souffert, pendant quelques mois, en comprenant chaque jour un peu plus la torture que je lui infligeais en la retenant ici, en lui imposant ma présence ! Si j'avais été plus courageux, j'aurais provoqué quelques semaines après notre mariage la rupture qui s'est accomplie l'autre jour. Mais j'espérais toujours... Il me semblait impossible de ne pas arriver à vaincre cette indifférence... De l'indifférence ! C'était du dédain, presque de la haine !

Il parlait d'une voix sourde, où passaient des vibrations de douleur passionnée, et Emmanuelle, bouleversée jusqu'au fond de l'âme, sentait frémir les mains qu'elle tenait toujours.

– Comment ai-je supporté cela si longtemps ? Il fallait vraiment qu'elle eût pris complète possession de mon cœur... Oui, je l'ai aimée... follement aimée, car n'était-ce pas une folie d'aller choisir ma femme en dehors de mon

milieu, et de croire que cette grande dame, pétrie de morgue nobiliaire, abdiquerait son orgueil pour l'amour de moi ?... Mais dès la première fois où je la vis, ce fut fini, et, sans vouloir entendre les conseils que me donnait ma raison, je me décidai bientôt à demander sa main au comte de Walberg, ce triste sire qui a ruiné ses enfants et continue sa vie dissipée, faisant des dettes que son gendre, jusqu'ici, a bien voulu payer – pour l'amour de sa femme.

Les âmes les plus concentrées ont parfois, aux heures des grands déchirements, de ces moments d'expansion où leur souffrance s'échappe, où la blessure se laisse voir un instant, saignante et douloureuse. Le froid, l'orgueilleux Serge montrait ainsi, en cet instant, à la sœur dont le dévouement discret et silencieux l'avait suivi toujours, le fond de son cœur torturé, de ce cœur que l'on déclarait de marbre et qui avait pourtant aimé passionnément Odile de Walberg.

– Serge !... mon pauvre frère !

Elle mettait dans ces mots toute sa tendresse

fraternelle, tout son émoi devant cette souffrance de celui pour lequel elle avait tant prié.

Une brève émotion passa sur la physionomie altérée de Serge.

– Merci, Emmanuelle, de ton affection. Elle m'est douce en ces heures de déchirement... Maintenant, laisse-moi, j'ai besoin d'être seul pour me remettre de cette secousse.

– Prends au moins un peu de nourriture, Serge. Après ce voyage, il n'est pas raisonnable...

– Non, c'est impossible, je ne pourrais rien avaler ce soir... Demain, ce sera passé, et je me remettrai à ma vie ordinaire.

Elle lui serra silencieusement la main et fit un mouvement pour s'éloigner... Mais il l'attira tout à coup et posa ses lèvres sur son front.

– Prie pour moi... et pour elle, chère sœur ! murmura-t-il d'une voix où elle crut sentir une sorte de sanglot.

... M<sup>me</sup> Harbreuze s'éteignit le lendemain soir, en tenant la main de son petit-fils. Elle avait reçu

dans l'après-midi les derniers sacrements, et, une lueur d'en-haut éclairant sans doute alors le fond de sa conscience, elle avait murmuré en regardant Claire :

– J'ai été mauvaise... Pardon...

Serge ferma les yeux de sa grand-mère, il s'occupa de tous les détails des funérailles, tranquillement à ceux qui s'informaient de sa femme :

– Elle est près de son père, très souffrant, et n'assistera pas à la cérémonie.

Si le caractère de la vieille dame n'avait pas été de nature à inspirer une très grande affection à ceux qui l'entouraient, sa disparition fit tout au moins un certain vide, pour Emmanuelle surtout qui s'occupait beaucoup d'elle. Cette tristesse venait s'ajouter à celle, si profonde et anxieuse, que lui inspirait le malheur de son frère, cette souffrance d'autant plus ardente et douloureuse que ce cœur d'homme la concentrait en lui.

Car ce bref instant d'expansion ne s'était plus

renouvelé. Serge était redevenu impénétrable pour sa sœur comme pour les autres. Dès le lendemain, comme il l'avait dit, le travail le reprenait, et il s'y adonnait avec une sorte d'âpre jouissance. Le nom d'Odile n'était plus prononcé par lui, et Claire, mue par on ne sait quel instinct, s'abstenait de parler devant son cousin de la jeune femme.

Odile, d'ailleurs, n'avait pas écrit. Un mot de son père était seul parvenu à la maison Harbreuze quelques jours après son arrivée à Rennbrunn. Il semblait certain qu'elle tenait à rendre la rupture définitive entre elle et tous les membres de cette famille dans laquelle elle n'était entrée que contrainte et frémissante d'orgueil blessé.

Serge montrait un visage impassible. En dehors d'Emmanuelle, personne ne pouvait savoir quelle torture secrète broyait ce cœur. Il s'occupait assidûment de ses affaires et reprenait ses fréquents voyages, comme auparavant. Une pression de main un peu plus forte parfois, quand il prenait le soir congé de sa sœur, une lueur d'émotion très brève dans son regard lorsqu'il

rencontrait celui d'Emmanuelle, si gravement aimant, indiquaient seuls à la jeune fille que son frère trouvait une douceur dans son affection discrète.

Le pauvre Jean se débattait toujours dans d'inextricables difficultés. Serge, dont les affaires prenaient chaque jour une extension plus considérable, lui avait offert une place de secrétaire. Mais sa mère ne voulait à aucun prix venir habiter Rocalande. Lyon seul, tout au plus à la rigueur une autre grande ville, pouvait lui convenir.

Un soir, Claire rentra très émue de chez les Viannes et annonça à Serge et à Emmanuelle que Jean Viannes était tombé malade.

– Cette malheureuse femme le fera mourir ! dit Serge avec irritation. Jean ne pourra pas résister longtemps, avec une nature sensible comme la sienne... Mais il n'y a rien à faire.

– Non, car il a une trop haute conscience de son devoir pour ne pas le pousser jusqu'à l'héroïsme s'il le faut, ajouta Emmanuelle.

– En effet, il n'est pas de ceux qui désertent leurs devoirs, lui.

Ces mots avaient été murmurés par Serge, d'un ton d'amertume indicible, et Emmanuelle les devina plutôt qu'elle ne les entendit.

Avait-il fait part à Odile de la mort de sa grand-mère ? En tout cas, la jeune femme n'écrivit pas un mot à cette occasion, et ce silence dénotait mieux que tout la volonté de briser les derniers liens avec la famille Harbreuze, d'ensevelir dans l'oubli ces quelques mois passés dans la vieille maison de Serge Harbreuze.

## X

Il y avait aujourd'hui un mois qu'Odile avait quitté le toit conjugal... Dans l'humble chapelle des Clarisses, Emmanuelle, la messe terminée, s'absorbait dans une prière fervente, éperdue, pour le frère dont elle devinait la souffrance profonde, pour la jeune femme qu'une aberration orgueilleuse éloignait de son devoir.

Depuis quelques jours, une idée germait en elle et, la veille, elle l'avait soumise au jugement du vieux curé de Saint-Philibert, son directeur spirituel, qui l'avait complètement approuvée. Il s'agissait de se rendre à Rennbrunn, de voir Odile, d'essayer de ramener cette âme égarée, mais droite et bonne, à l'exacte notion de ses responsabilités.

Tout d'abord, la jeune fille avait pensé à écrire à sa belle-sœur. Mais elle réfléchit que, verbalement, il lui serait plus facile de convaincre

Odile, de lui faire comprendre à demi-mot le mal qu'elle causait à l'homme loyal qui n'avait eu d'autre tort que de prendre sa froide rancune pour une excessive réserve de jeune fille.

Mais, pour mettre ce projet à exécution, il fallait attendre une absence de Serge, celui-ci devant ignorer la démarche de sa sœur... Or, il allait partir pour l'Angleterre, et voici pourquoi, à la veille de s'en aller vers l'Autriche, Emmanuelle priait avec une ardente ferveur pour que sa tentative fût couronnée de succès.

Elle avait hérité de l'esprit de décision qui caractérisait généralement les Harbreuze. Sa vie retirée, privée d'initiative dans cette petite ville arriérée, l'avait, malgré tout, laissée singulièrement entreprenante, et ce fut sans embarras qu'elle s'organisa rapidement pour ce voyage, bien qu'elle n'eût jamais été seule plus loin que Fribourg.

« Dieu me gardera, puisque j'agis pour le bien de deux âmes », songeait-elle avec confiance.

Du vivant de M<sup>me</sup> Harbreuze, une pareille démarche eût été impossible, car il aurait fallu en

faire connaître le but à la vieille dame. Mais maintenant, en dehors de son frère, Emmanuelle n'avait de comptes à rendre à personne. Claire, fort discrète, montra un vif étonnement, mais ne posa aucune question lorsque sa cousine lui apprit qu'elle partait pour Rennbrunn et lui demanda d'en garder le secret. Quant à Victorine et à Gertrude, leur jeune maîtresse leur dit simplement qu'elle allait faire un petit séjour en Suisse, à Fribourg, où elle avait une amie religieuse chez les Franciscaines missionnaires. Comme le fait s'était déjà produit deux ans auparavant, les servantes n'en manifestèrent qu'une légère surprise et se contentèrent de remarquer qu'elle aurait bien pu emmener la petite Claire, qui s'était fatiguée pour soigner sa grand-tante et aurait éprouvé du bien de ce changement d'air.

Emmanuelle quitta Rocalande par une tourmente de neige. Sa crainte était que les trains ne se trouvassent bloqués. Il n'en fut heureusement rien et, après un voyage fatigant mais sans incidents, la jeune fille descendit, par une brumeuse matinée de février, à la petite gare

qui desservait le château de Rennbrunn.

– Une voiture pour Rennbrunn ? dit l’employé auquel elle s’adressa. Il n’y en a pas du tout, madame, et il vous faudra faire la route à pied. Ce n’est pas très loin, du reste.

Emmanuelle se mit courageusement en marche sur la route couverte de neige. Son cœur se serrait d’anxiété à mesure qu’elle approchait. Elle redoutait un refus d’Odile en se remémorant l’attitude prise par la jeune femme chez son mari et son persistant silence depuis un mois.

L’employé avait dit vrai, Rennbrunn n’était pas très éloigné. Voici qu’apparaissait, dans son cadre de futaies dépouillées et couvertes de neige, la massive et imposante demeure vue par Emmanuelle sur l’aquarelle que lui avait montrée sa belle-sœur.

La jeune fille s’engagea dans une allée qui la conduisit à la grille rouillée précédant une cour d’honneur, en ce moment couverte d’un blanc tapis. Cette grille était ouverte, et Emmanuelle, délibérément, se dirigea vers le perron.

La porte s'ouvrait au même moment, laissant apparaître Josefa...

– Mademoiselle Harbreuze ! balbutia-t-elle.

– Oui, c'est moi, Josefa. Je viens voir votre maîtresse... Peut-elle me recevoir ?

– Je le pense, mademoiselle. Si vous voulez bien entrer, je vais prévenir Sa Seigneurie.

Elle précéda la jeune fille dans le grand vestibule sombre, orné seulement de trophées de chasse, et la fit entrer dans un immense salon qui parut à Emmanuelle presque complètement démeublé.

Une fois seule, la jeune fille jeta un vague coup d'œil autour d'elle. Il n'y avait, en effet, dans cette pièce, qu'une vieille table d'acajou, une sorte de bahut branlant, un grand canapé recouvert de damas fané et deux ou trois autres sièges très usés. La tapisserie des murs était en déplorable état, les draperies des fenêtres, jadis couleur pourpre, tournaient au violacé, agrémenté de longues traînées jaunâtres. Mais le parquet, fait de petits losanges, était éblouissant, et, sur les

murs, apparaissaient, dans leurs cadres dédorés, des seigneurs en superbes costumes d'autrefois, des grandes dames somptueusement vêtues, couvertes de bijoux.

Emmanuelle s'approcha d'une des fenêtres immenses, ouvrant de plain-pied sur une large terrasse de pierre. Un jardin à la française, complètement à l'abandon, commençait là. Plus loin s'étendait le parc, tout blanc... Et devant cet ensemble de dénuement majestueux, d'aristocratique pauvreté, Emmanuelle comprit mieux qu'elle ne l'avait fait encore jusqu'ici tout ce qui séparait son frère d'Odile de Walberg, la grande dame passionnément fière de sa haute origine et la préférant à toutes les satisfactions que pouvait lui donner la fortune.

Le bruit léger d'une porte qui s'ouvrait lui fit tout à coup détourner la tête. Elle vit devant elle Odile, qui s'avavançait de son allure élégante et fière.

– Emmanuelle, quelle surprise vous me faites !... J'ai cru que Josefa rêvait quand elle m'a annoncé que vous étiez là !

Elle parlait tranquillement, tout en tendant la main à sa belle-sœur. Mais elle s'exclama presque aussitôt, d'une voix où vibraient une sorte d'angoisse :

– Vous êtes en grand deuil ! Qui donc ?

– Mais c'est grand-mère ! Quoi ! n'auriez-vous pas su ?...

– Non, personne ne m'a appris... Il y a longtemps ?

– Trois jours après votre départ.

Et, en quelques mots, Emmanuelle mit sa belle-sœur au courant de la maladie et des derniers moments de M<sup>me</sup> Harbreuze.

– Pauvre dame ! murmura Odile. Je n'avais pas beaucoup de sympathie pour elle parce qu'elle était mauvaise pour Claire, mais cela me peine malgré tout, car elle me témoignait de l'affection... Comment va-t-elle, la petite Claire ?

– Toujours languissante... Et vous, Odile ?

– Je suis un peu fatiguée, mais ce ne sera rien... Asseyez-vous, Emmanuelle... Mais, j'y pense, vous avez dû faire la route à pied ?

- Mais oui. Ce n'est pas bien terrible, du reste.
- C'est égal, vous auriez pu me télégraphier, nous vous aurions envoyé la voiture !
- Vous télégraphier ?... Non, car – pardonnez-moi de vous dire cela, Odile – j'aurais craint de n'être pas reçue.

La jeune femme eut un geste de protestation.

– Emmanuelle, je ne veux pas que vous pensiez pareille chose !... Vous avez toujours été trop bonne, trop délicate à mon égard pour que j'aie seulement l'idée d'agir ainsi.

– Un autre l'a été autant et bien plus que moi, et pourtant vous n'avez pas craint de lui infliger l'affront et la souffrance de votre dédain et de votre abandon !

Odile rougit sous le regard de grave reproche qui se posait sur elle. Elle s'assit lentement en face de sa belle-sœur et dit, en fixant ses yeux mélancoliques et fiers sur la physionomie attristée d'Emmanuelle :

- C'est pour cela que vous êtes venue ?
- Oui, c'est pour vous parler que j'ai fait ce

voyage, à l'insu de Serge, puisque vous ne voulez plus revenir à Rocalande.

– Je ne veux plus revenir ?... murmura pensivement la jeune femme dont le regard s'éclaira une seconde.

– Cependant, il me semble impossible qu'une chrétienne comme vous se dérobe ainsi à son devoir ! Songez à la responsabilité que vous assumez, Odile, par cet abandon de votre foyer, car notre demeure, toute bourgeoise qu'elle soit, est « votre » foyer, le vrai, celui dont Dieu vous a constituée la gardienne au jour où le prêtre vous a unie à Serge.

Odile avait baissé les yeux ; elle les tenait fixés sur l'anneau de mariage qui brillait à son doigt fin. Elle leva lentement la tête et dit avec une paisible gravité :

– J'ai pensé à tout cela... Et maintenant surtout, je reviendrai...

– Oh ! Odile !

– Oui, je reviendrai, car il faut que notre enfant vienne au monde chez son père.

Emmanuelle se leva avec une exclamation et saisit la main de sa belle-sœur.

– Odile, aurions-nous vraiment ce bonheur ?

Un rayonnement, que jamais encore Emmanuelle n'avait vu, parut dans les prunelles bleues d'Odile.

– Oui, Dieu nous l'accorde, Emmanuelle ; les prières que vous avez certainement faites pour le bon succès de votre démarche se trouvent ainsi exaucées. Aussitôt que j'aurai la réponse à la lettre écrite hier par moi à Serge, je prendrai mes dispositions pour retourner à Rocalande.

Emmanuelle se pencha vers sa belle-sœur et effleura son front de ses lèvres.

– Odile, je ne saurais vous dire combien vous me rendez heureuse !... Et lui, mon pauvre Serge !

Un sourire, où se mélangeaient l'amertume et l'ironie, vint aux lèvres pâles d'Odile :

– Il se résignait bien facilement à voir tout lien brisé entre nous, puisqu'il n'a même pas jugé bon de me faire savoir la mort de sa grand-mère !

– Serge est excessivement fier, Odile. Vous avez dédaigné notre famille, il en a été justement froissé et vous a traitée en cette circonstance comme une étrangère... Vous le voyez, je vous parle en toute franchise.

– Vous avez raison... Et j'ai mal agi envers vous tous. Mais vous ne pouvez savoir, Emmanuelle, ce que j'ai souffert !

Elle s'était levée et posait ses deux mains sur les épaules d'Emmanuelle.

– Tenez, embrassez-moi encore, cela me fait du bien... Il me semble qu'un peu de votre âme courageuse, dévouée et tout unie au divin Maître pénètre en moi et me fortifie. Je suis lâche... Mais, maintenant, j'aurai plus de courage.

Dix minutes plus tard, Emmanuelle se trouvait installée par sa belle-sœur dans la propre chambre de celle-ci, la plus confortable du château, à peu près complètement dépouillé de ses beaux vieux meubles pour payer les dettes constamment contractées par le comte de Walberg. La jeune femme servit elle-même à sa belle-sœur du café au lait accompagné de tartines

beurrées ; elle s'informa de tout ce qu'elle pouvait désirer et la laissa ensuite se remettre des fatigues du voyage.

Aussitôt qu'elle se trouva seule, le premier mouvement d'Emmanuelle fut de se jeter à genoux pour adresser à Dieu une fervente action de grâces. Combien sont fous les pauvres humains de tant s'inquiéter par avance ! La Providence a des voies mystérieuses qui dénouent les événements les plus compliqués et ce qui nous apparaissait de loin d'une effrayante difficulté se résout le plus facilement du monde, ainsi qu'Emmanuelle venait d'en faire l'expérience.

Un enfant !... Dieu accordait cette bénédiction à la maison Harbreuze ! Par ce petit être s'opérerait la réconciliation des jeunes époux, qui eût paru presque impossible, en tout cas bien difficile sans lui, car aucun de ces deux orgueils n'aurait voulu plier le premier.

Au déjeuner, Emmanuelle fit la connaissance du comte de Walberg. C'était un petit homme maigre et chauve, aux manières insinuantes et aimables, comme celles de son fils, qui lui

ressemblait d'ailleurs beaucoup. Il témoigna à Emmanuelle une grande affabilité et insista avec sa fille pour la voir demeurer quelques jours à Rennbrunn.

– Non, c'est impossible, il faut que je reparte demain, dit fermement Emmanuelle. Ma cousine est seule, je ne puis prolonger ainsi mon absence.

Pendant cette journée passée à Rennbrunn, la jeune fille put se rendre un peu compte du train de vie plus que médiocre auquel se trouvaient réduits les Walberg. Josefa et un vieux domestique assumaient à eux seuls le service et l'entretien de cette vaste demeure. Les repas semblaient très frugaux, le mobilier se délabrait autant que le château lui-même, où les réparations paraissaient fort nécessaires.

Le soir, Emmanuelle se trouva pendant quelques instants seule avec M. de Walberg. Interrompant la conversation qu'il soutenait jusque-là, il dit à mi-voix, en se penchant vers Emmanuelle :

– Combien je vous suis reconnaissant d'être venue pour engager ma fille à retourner près de

son mari ! Cette brouille ne pouvait durer, et Odile s'est laissée aller là seulement à un enfantillage, que M. Harbreuze oubliera vite, je l'espère.

– Oui, je l'espère aussi, monsieur. D'ailleurs, j'avais confiance dans la droiture d'âme et dans le cœur d'Odile, qui ne pouvaient la faire persister dans cet égarement.

– Oui, un égarement, vous dites bien... Ah ! à propos, mademoiselle, permettez-moi de vous demander un petit service ! Seriez-vous assez bonne pour rappeler à votre frère qu'il doit, le mois prochain, faire faire ici les réparations indispensables ?

– Mais, monsieur, dit-elle, un peu interloquée, je ne parlerai pas à mon frère de mon voyage ici, et Odile vous a demandé d'en garder le secret.

– Ah ! c'est vrai ! Mille pardons... Eh bien, je lui écrirai simplement à ce sujet. Odile ne veut pas lui en parler. Elle a parfois des idées bien exagérées, bien bizarres, ma fille !

Il secoua les épaules et mit la conversation sur

un autre terrain.

Emmanuelle fut conduite le lendemain à la gare par Odile et son père. La jeune femme s'était montrée à son égard aimable et presque affectueuse. Cette attitude était-elle due à l'atmosphère plus favorable de Rennbrunn, et la belle patricienne reprendrait-elle sa froide fierté en franchissant le seuil de la maison Harbreuze ?

Claire accueillit sa cousine avec une joie contenue. Elle ne l'interrogea pas, mais Emmanuelle lui dit aussitôt :

– Odile va bien, elle m'a chargée de t'embrasser... Et nous la reverrons bientôt.

– Quel bonheur ! dit sincèrement Claire.

Serge revint le surlendemain. Du ton froid et tranquille qui lui était habituel, il annonça le soir à sa sœur et à sa cousine le retour prochain d'Odile et son espoir de maternité. Emmanuelle ne put parvenir à saisir sur cette impénétrable physionomie l'impression produite par ces deux événements. Serge excellait à dérober toutes ses

émotions, heureuses ou pénibles, même au regard affectueusement perspicace de sa sœur.

## XI

Serge Harbreuze se trouvait à Milan lorsque parvint à Rocalande une dépêche annonçant l'arrivée de sa femme pour le lendemain. Emmanuelle l'en prévint aussitôt, mais il n'arriva que trois jours plus tard, alors qu'Odile se trouvait déjà réinstallée dans la vieille maison qu'elle avait cru peut-être quitter pour toujours.

La jeune femme était assise dans la salle, entre sa belle-sœur et Claire, lorsque Serge apparut, une demi-heure avant le dîner, sans avoir annoncé son retour. Odile eut un tressaillement et devint très pâle. Mais, dominant aussitôt cette première impression, elle lui tendit sa main qu'il serra légèrement, sans la baiser comme autrefois, et répondit avec calme aux questions qu'il lui fit – aussi tranquillement et froidement que s'il l'avait quittée la veille – sur son voyage, sur sa santé, sur celle de son père.

Emmanuelle avait secrètement espéré un rapprochement de ces deux cœurs. Mais elle vit tout aussitôt qu'il n'en serait rien. L'attitude prise en cette entrevue de retour devait être désormais celle adoptée par les deux époux dans leurs rares rapports. Serge multipliait les voyages, et quand il se trouvait à Rocalande, il ne quittait guère l'usine ou son bureau de la vieille maison, dont Odile n'avait jamais franchi le seuil. Quant à la jeune femme, qui acceptait volontiers de venir travailler près de sa belle-sœur et de Claire dans la salle, quand Serge était absent de Rocalande, elle demeurait presque constamment dans son appartement aussitôt qu'il était de retour et ne le voyait qu'à l'heure des repas.

Emmanuelle se répandait devant Dieu en prières et en supplications pour que l'un au moins de ces deux orgueils cédât enfin, pour qu'Odile reconnût complètement ses torts et comprît la souffrance infligée par elle à l'honnête homme dont elle portait le nom.

Mars était arrivé ; le froid, à certains jours, se faisait moins vif, le soleil chauffait un peu

maintenant, et Odile, en compagnie de Claire ou d'Emmanuelle, faisait quelques promenades, allait visiter des indigents auxquels elle distribuait la plus grande partie de la forte somme que, chaque trimestre, elle trouvait dans un tiroir de son bureau. Elle était, pour les pauvres gens, très bonne, très patiente, et ses protégés l'aimaient presque autant qu'Emmanuelle, « la sainte demoiselle », comme ils l'appelaient.

En revenant un jour d'une de ces visites charitables, Odile et Claire rencontrèrent Alice Viannes, qui s'arrêta pour leur serrer la main.

– Avez-vous des nouvelles un peu meilleures de votre pauvre cousin ? interrogea Odile avec intérêt.

– Oui, il va mieux, le médecin ne craint plus maintenant la fièvre cérébrale qui l'a si longtemps guetté. Mais il paraît que c'est maintenant la misère dans cette maison ! Sa mère, pendant la maladie de son fils, a gaspillé le peu qu'il avait pu mettre de côté, elle a fait des dettes, si bien que, sans l'intervention de mon

frère, on allait vendre leur mobilier. Georges Viannes a désintéressé les créanciers les plus pressants... Mais ce sera à recommencer sans cesse. Cette malheureuse femme est le désordre en personne et ne possède pas un atome de cœur ni de sens moral.

– C’est épouvantable ! Pauvre M. Jean !

– Oui, pauvre garçon ! Il me paraît bien difficile qu’il se remette réellement de cette angoisse continuelle. M. Harbreuze a été le voir dernièrement, il s’est montré excessivement bon. Mais Jean est fier, il lui sera atrocement pénible d’accepter un secours. On espère lui trouver à Lyon une situation qui lui permettra de vivoter. Mais, pour cela, il faudrait qu’il se remette, et il est encore bien faible.

– Comme on rencontre de pénibles situations ! dit pensivement Odile, tout en reprenant sa route après avoir pris congé d’Alice.

– Oui, ce sont de véritables calvaires ! Et pourtant, combien n’ayant pas à traverser toutes ces épreuves se plaignent quand même amèrement. S’ils considéraient beaucoup plus

malheureux qu'eux, leurs petites souffrances leur paraîtraient bien supportables !

Une légère contraction passa sur le visage d'Odile, dont le front se pencha un instant.

Quelques jours plus tard, comme les Harbreuze se mettaient à table, Gertrude vint annoncer à son maître que M. Viannes demandait à lui parler.

Quand Serge reparut dans la salle à manger, une sorte d'émotion se lisait sur sa physionomie d'ordinaire si impassible.

– Georges Viannes vient de m'annoncer une pénible nouvelle, dit-il. Il paraît qu'au cours d'une discussion avec son fils, à propos d'une prétendue somme d'argent qu'elle affirmait que celui-ci lui cachait, M<sup>me</sup> Viannes est tombée frappée de congestion. Le pauvre Jean a eu un tel choc que la fièvre cérébrale s'est déclarée aussitôt. Les médecins ne gardent que bien peu d'espoir de le sauver.

Cet après-midi-là, Emmanuelle, Odile et Claire commencèrent une neuvaine dans la

chapelle des Clarisses pour le pauvre malade, victime de son devoir filial... Et, quelques jours plus tard, elles eurent la consolation d'apprendre qu'un peu de mieux était survenu dans l'état du malade.

Un peu plus tard, Serge, au cours d'une de ses absences, alla voir son ami et le trouva à peu près hors de danger, mais d'une grande faiblesse. Son médecin ordonnait le changement d'air, et le jeune homme, aussitôt que possible, viendrait s'installer à Rocalande, chez son cousin.

On le vit arriver, en effet, dans les premiers jours d'avril, alors que le soleil déjà chaud faisait éclater les bourgeons printaniers. Quand Emmanuelle et Claire le virent, elles ne purent dissimuler complètement leur impression pénible devant le changement physique opéré en lui par la maladie et les angoisses. Il s'en aperçut et dit avec un sourire mélancolique :

– Je vous fais compassion, mesdemoiselles ? Je crois que j'aurai bien de la peine à me tirer de là !

– Ne dites pas cela, monsieur Jean ! s'écria

Claire avec élan. Vous allez vous remettre très vite, à Rocalande, où l'air est si bon, où vous serez bien soigné.

Il secoua la tête, tout en enveloppant la jeune fille d'un regard de tristesse émue.

– Je ne sais... Je me sens si abattu, moralement et physiquement !

– Ceci est l'effet de votre longue maladie et de la faiblesse qui en résulte, dit Emmanuelle. Mais le moral reprendra son empire à mesure que les forces physiques renaîtront.

– Après tout, pourquoi tiendrais-je tant à vivre ? murmura Jean en fixant machinalement son regard fatigué, un peu douloureux sur la fenêtre, au-delà de laquelle se voyait le jardin, tout paré de feuilles vert tendre, de la maison notariale.

– Pour accomplir ce que Dieu attend de vous, dit gravement Emmanuelle. Vous êtes un chrétien et un homme intelligent, vous occupez dans la hiérarchie sociale un certain rang, vous possédez le don de la parole, donc vous devez faire servir

tout cela à la bonne cause. Soyez sans crainte, vous trouverez à employer votre vie et votre santé, si Dieu vous la rend !

– Vous avez raison, mademoiselle, je ne suis qu’un être sans courage...

– Ne dites pas cela, monsieur ! Nous savons ce que vous valez, vous nous l’avez montré... Mais vous êtes en ce moment dans un état de dépression physique et morale trop compréhensible, d’où, peu à peu, vous sortirez, beaucoup plus vite que vous ne le pensez.

– Dieu Vous entende, mademoiselle ! Je voudrais, tenez, avoir la nature si ferme, si peu impressionnable de Serge !

– Oh ! ne l’enviez pas trop ! Cette nature-là sait souffrir aussi, plus profondément qu’on ne peut le croire !

Jean Viannes la regarda avec un peu de surprise. Mais Emmanuelle n’ajouta rien, et le jeune homme, discrètement, ne poussa pas l’entretien plus loin.

Cependant, comme Serge, pour le distraire,

pour le soustraire aux idées noires qui le saisissaient parfois, prit l'habitude de l'inviter à dîner une ou deux fois par semaine, il put faire quelques petites observations et acquit la presque certitude que les Rocalandais disaient vrai en prétendant que le jeune ménage Harbreuze était désuni.

« Ils ont cependant tout ce qu'il faut pour être heureux ! songeait-il avec surprise. Elle est charmante, très bonne, très douce, paraît-il... lui, est bon aussi, et c'est un caractère sérieux, si loyal ! S'il n'est pas très tendre ni très expansif, sa femme peut, en revanche, s'appuyer sur lui en toute confiance. Avec cela, de la fortune, une position très honorée, et bientôt un enfant, pour comble de bonheur ! Ah ! si j'avais seulement le quart de tout cela ! »

Jean Viannes faisait cette réflexion sans envie, sans amertume, son âme si haute était incapable de ces sentiments ; mais une tristesse profonde emplissait alors son regard.

Serge lui proposa de nouveau cette place de représentant en Roumanie qu'il avait été obligé

de refuser naguère à cause de sa mère. Cette fois, il accepta avec joie, et au début de mai, se trouvant presque complètement rétabli, il commença ses préparatifs de départ.

Ses cousins donnèrent un dîner en son honneur. Seuls, les Harbreuze et quelques intimes furent invités. Jean, dont la mine était bien meilleure maintenant, montra quelque entrain et ne s'assombrit qu'à cette réflexion faite par la jeune M<sup>me</sup> Viannes :

– Je suis certaine que Jean serait parfaitement bien là-bas s'il ne lui manquait une chose : un foyer.

– Mais au fait, monsieur, pourquoi ne chercheriez-vous pas à vous marier avant de partir ? dit Odile. Serge vous donnerait certainement tout le temps nécessaire.

– Évidemment, Jean sait qu'il n'a pas à faire de cérémonies avec moi.

– Non, je n'ai aucune intention de me marier, répliqua Jean d'une voix un peu changée.

– C’est-à-dire pour le moment... Car je ne suppose pas que tu aies fait vœu de célibat ? dit en riant le notaire.

Jean eut un sourire forcé.

– Non... Mais j’ai dans l’idée que je mourrai dans la peau d’un vieux garçon.

– Bah ! il suffira de rencontrer à ton goût ! dit Georges Viannes en levant les épaules.

Quand leurs invités se furent retirés, les deux cousins s’attardèrent encore à fumer un cigare dans la salle à manger. Le notaire, tout en tirant de lentes bouffées, regardait du coin de l’œil Jean qui semblait nerveux et un peu sombre.

– Dis donc, mon cher, sais-tu à quoi je pense ? dit-il tout à coup.

Jean répondit par un vague geste négatif.

– Eh bien ! je me disais que la petite Claire ferait une charmante femme pour toi.

Le visage de Jean s’empourpra.

Tais-toi, Georges ! J’essaye depuis deux ans de chasser sa pensée de mon esprit, de mon

cœur ; ne viens pas entraver mon pénible travail ! dit-il avec une sorte de violence.

– C’est donc vrai, tu l’aimes ?

– Si je l’aime ! murmura Jean avec une intonation impossible à rendre.

– Mais alors, mon cher ami, qui t’empêche maintenant...

– Ne m’as-tu pas dit que M<sup>lle</sup> Harbreuze doterait richement sa cousine ? Alors, comment veux-tu que moi, pauvre – car ma mère a fait disparaître jusqu’à la dernière parcelle de mon petit patrimoine – je demande la main de M<sup>lle</sup> Lormey ?

– Mais tu as une position, mon ami ! Serge te fera une situation très avantageuse...

– Je ne sais, mais en tout cas, pour le moment, je suis ruiné, je ne puis donc épouser une jeune fille riche, dit Jean d’un ton péremptoire.

Le notaire secoua la tête d’un air peu convaincu. Il trouvait, lui, que son cousin avait assez de dons intellectuels et physiques – sans parler du cœur si noble et si affectueux – pour

compenser la dot de Claire Lormey. Mais Jean Viannes était un modeste et un délicat, qui s'ignorait et marchait toujours, très naturellement, vers les hauteurs.

– Si seulement la petite Claire l'aimait aussi ! songea Georges Viannes en regagnant sa chambre. Alors, nous arriverions peut-être à quelque chose... Il faudra que je demande à ma femme et à ma sœur si elles n'ont rien observé de ce côté.

## XII

Un ardent soleil d'été avait, toute la journée, embrasé les ruines de Castebard, et les fleurettes éparses aux alentours se penchaient languissamment encore, malgré la brise légère qui commençait à venir des montagnes, à cette heure tardive de l'après-midi.

Deux jeunes filles apparaissaient sur la petite éminence. Emmanuelle et Claire profitaient de ces instants moins chauds pour faire jusqu'ici leur promenade quotidienne.

Emmanuelle s'assit sur une grosse pierre couverte de lichen et Claire se mit à butiner parmi les fleurs.

Quand elle eut fait son choix, elle vint s'asseoir près de sa cousine et se mit en devoir de réunir sa cueillette en bouquet.

– Je ne sais pas pourquoi, Emmanuelle, tu n'es

pas restée pour recevoir M. de Walberg ? dit-elle au bout d'un moment.

– Je n'avais pas de raison pour cela. Ce sont Odile et Serge qui le reçoivent, comme leur parent.

– Oui, mais enfin, il n'est pas un étranger pour toi. Tu l'as déjà vu, et il a été très aimable.

– Évidemment, comme il l'est avec tout le monde, répondit Emmanuelle avec un léger mouvement d'épaules. Mais il m'a paru beaucoup plus discret de laisser Serge et sa femme le recevoir seuls.

Claire baissa la tête sur ses fleurs. Elle trouvait sa cousine un peu exagérée en la circonstance.

Emmanuelle tricotait avec le plus grand calme apparent. Au fond, elle était soucieuse depuis qu'Odile lui avait appris l'arrivée de son frère, qui venait passer une quinzaine de jours à Rocalande. Ce jeune homme lui déplaisait sans qu'elle pût définir exactement pourquoi. S'il n'y avait eu qu'elle-même, elle se serait peu souciée de cette impression. Mais elle était inquiète à

cause de Claire, dont elle avait remarqué l'air satisfait lorsque Odile avait annoncé cette nouvelle.

– Nous oublions l'heure, je crois ! dit-elle tout à coup. Il ne s'agit pas d'être en retard pour le dîner, aujourd'hui surtout où nous avons un hôte.

Claire se leva d'un joli mouvement souple. Sa petite tête délicate, couverte d'un grand chapeau garni de pâquerettes, parut émerger soudain de la grosse gerbe de fleurs des champs qu'elle élevait jusqu'à son visage.

Mais son teint blanc s'empourpra subitement. En face d'elle, débouchant du sentier dont l'herbe avait amorti leurs pas, apparaissaient Serge et le comte Rudolph.

Elle rencontra le regard admiratif du jeune Autrichien et baissa les yeux en rougissant plus fort encore.

– Nous étions partis au-devant de vous, croyant vous rencontrer en chemin, dit Serge, tandis que le lieutenant s'inclinait devant les jeunes filles.

– Nous nous sommes attardées un peu ici, répliqua Emmanuelle. Et je ne me doutais pas, monsieur, qu'à peine arrivé vous arpentiez déjà nos routes.

– L'immobilité obligée dans les chemins de fer m'est insupportable, mademoiselle, et j'éprouve toujours une grande jouissance, en arrivant à destination, à prendre un peu d'exercice au grand air... Mais surtout, cette fois, n'ayant pas eu le plaisir de pouvoir vous saluer à mon arrivée, j'ai demandé à Serge de me conduire au-devant de vous, afin de vous présenter un peu plus tôt mes hommages.

Et les yeux bleu-gris, caressants, glissèrent un rapide coup d'œil vers Claire qui baissa un peu le nez sur ses fleurs.

Ils reprirent tous le chemin du retour. Dans le bois de châtaigniers, où le sentier était étroit, il fallait aller deux à deux. Serge, qui entretenait sa sœur d'une lettre de Jean reçue tout à l'heure, marchait en avant avec elle. Rudolph, silencieux s'avancait, près de Claire, sous la voûte de feuillage à travers laquelle le soleil jetait de

larges taches lumineuses.

Quelques fleurs, mal retenues, s'échappèrent tout à coup de la gerbe que portait Claire. Rudolph se baissa vivement pour les ramasser...

– Oh ! laissez cela ! ne vous donnez pas cette peine ! dit Claire. J'en ai bien assez avec ce qui reste !

– Du moment où vous vous êtes fatiguée à les cueillir, il ne faut pas les abandonner là... Permettez-moi de les réunir à votre bouquet... là, comme cela ! Savez-vous que je n'ai jamais tant regretté qu'aujourd'hui de n'être pas peintre ?

– Pourquoi ? demanda ingénument Claire.

– Pour représenter la charmante petite reine des fleurs que j'admire en ce moment, murmura la voix douce du jeune officier.

Cette fois encore, une flambée rose monta au visage de Claire. Elle détourna les yeux et marcha plus vite pour rejoindre Serge et Emmanuelle.

Les paroles flatteuses avaient produit en elle deux impressions différentes : d'une part, l'émoi

effarouché de l'âme candide et pieuse, élevée dans les principes sérieux ; de l'autre, la vanité agréablement chatouillée, un fond latent de coquetterie s'agitant soudain dans ce cœur naïf, jusqu'ici préservé par la vigilance affectueuse d'Emmanuelle.

Et c'étaient encore ces deux impressions qui devaient se combattre en elle, les jours suivants. M. de Walberg lui faisait une cour discrète, si discrète qu'Emmanuelle en avait beaucoup plus l'intuition que la certitude. Claire ne la quittait guère, mais, cependant, elle ne pouvait empêcher que Rudolph ne la croisât parfois dans l'escalier ou dans le vestibule, et ne lui adressât quelques mots insignifiants, d'apparence correcte, mais auxquels sa voix insinuante prêtait un charme qui faisait un peu battre le cœur de Claire. Même lorsque Emmanuelle était présente, le jeune homme, singulièrement habile, savait, sans qu'elle s'en aperçût, donner à son regard une douceur particulière en le posant sur Claire et mettre dans ses habituelles attentions d'homme bien élevé envers une femme quelque chose de particulier, d'enveloppant, lorsqu'elles

s'adressaient à la jeune fille.

Au bout de huit jours, la conquête de Claire était faite. Ce cœur jeune, naïf, inexpérimenté, avait été facile à prendre, d'autant plus facile qu'il avait déjà souffert et ne demandait qu'à se donner après avoir dû se replier sur lui-même.

Une autre cause aidait fort Rudolph : c'était l'instinct de coquetterie, héritage maternel, sommeillant dans l'âme de Claire. Se savoir admirée par un homme si différent de ceux qu'elle avait pu rencontrer jusqu'ici, paraissait délicieux à cette enfant qui ne s'en était encore jamais souciée et à laquelle personne n'avait songé à adresser un compliment. Maintenant, elle passait un temps plus long à sa toilette, faisait élégamment gonfler ses souples cheveux noirs qui formaient de naturelles ondulations.

Ces légers symptômes d'un changement dans l'âme de Claire n'échappaient pas à l'observateur très fin qu'était le lieutenant de Walberg, et cette constatation amenait une brève lueur de satisfaction dans ses yeux dont la câline douceur enchaînait peu à peu le cœur de Claire.

Emmanuelle se doutait maintenant du sentiment qui commençait à envahir sa petite Claire. Elle remarquait la teinte rose qui montait aux joues pâlies de sa cousine lorsque apparaissait le comte Rudolph, le rayonnement des doux yeux couleur de violette lorsqu'ils rencontraient ceux du jeune Autrichien. Le soin inaccoutumé apporté par la jeune fille à sa toilette avait aussi éveillé son attention. Et les petites manœuvres de M. de Walberg, si discrètes, si habiles qu'elles fussent, ne lui échappaient pas non plus.

« Ce n'est certainement pas le mari qu'il faudrait à Claire ! songeait-elle avec angoisse. Je ne sais pourquoi, je me figure que ce jeune homme n'est rien moins que sérieux. Mais comment faire ? Il a encore près d'une semaine à demeurer ici. En parler à Serge ? Il ne peut pas renvoyer son beau-frère... La seule solution serait d'éloigner Claire. Mais où l'envoyer ? Et quel motif donner ? »

Ce fut dans cette disposition d'esprit inquiète et perplexe qu'Emmanuelle s'en alla un matin

avec Claire et le comte Rudolph pour rejoindre les Viannes et quelques autres de leurs connaissances qui organisaient un pique-nique dans la forêt de Gaudres, distante d'une douzaine de kilomètres. On s'installa dans les voitures... Et sans avoir l'air de le chercher, Rudolph se trouva assis près de Claire.

La route parut longue à Emmanuelle. En tournant la tête, elle pouvait apercevoir, dans la voiture suivant celle où elle se trouvait, le jeune Autrichien causant avec Claire, rose et souriante.

– Décidément, M. de Walberg fait la cour à votre cousine ? lui dit M<sup>me</sup> Boutrin de son air pincé.

Elle essaya de sourire en répondant :

– Oh ! je ne crois pas ! Il est dans sa nature d'être aimable pour tout le monde.

– Plus ou moins ! riposta la femme du docteur qui gardait sur le cœur le salut indifférent et distrait que Rudolph, occupé à causer avec M. Viannes, lui avait adressé à son arrivée.

M<sup>me</sup> Boutrin était douée d'une susceptibilité

aiguë et ne pardonnait jamais les torts, réels ou supposés, que l'on pouvait avoir envers elle. Aussi s'appliqua-t-elle, durant tout le temps de l'excursion, à épier méchamment les faits et gestes du jeune comte. Mais pendant le repas, pris sur l'herbe, Rudolph ne se trouva pas près de Claire, et quand les jeunes gens s'organisèrent ensuite pour une promenade, la bonne dame, douée d'un gênant embonpoint, dut demeurer là avec les autres mères de famille, M<sup>me</sup> Viannes chaperonnant la jeunesse.

Heureusement, elle avait là sa fille, dont les yeux d'Argus ne le cédaient en rien aux siens... Mais, par une malchance inouïe, au bout de deux cents mètres, Louise se tordit le pied en butant contre une racine d'arbre, et elle dut revenir vers l'endroit où étaient restées ces dames, soutenue par son frère et Emmanuelle.

Cette dernière, cédant à la première impulsion de sa nature serviable, s'était offerte aussitôt... Mais elle le regretta presque immédiatement, à cause de Claire qu'elle n'aurait pas voulu quitter tant que Rudolph de Walberg était là.

Cependant, l'offre faite, elle ne pouvait la retirer. Et elle s'éloigna vaguement inquiète, en couvrant d'un regard d'affectueuse protection le visage de Claire, rosi par l'air frais de la forêt.

Les promeneurs reprirent leur chemin. Rudolph causait avec verve, échangeant de gais propos avec M. Viannes, et la route parut très courte à tous jusqu'au but de la promenade, une petite chapelle à demi ruinée, qui disparaissait sous un épais manteau de lierre.

Les dames se dispersèrent pour chercher des fraises, tandis que les messieurs allumaient un cigare et se promenaient en causant.

– Je crois que ces dames se sont bien éloignées ! fit observer au bout de quelque temps M. Viannes. Il ne faudrait plus nous retarder maintenant pour revenir.

– Allons à leur recherche ! proposa Rudolph.

Les autres acquiescèrent et se dispersèrent dans toutes les directions.

M. de Walberg, lui, n'alla pas loin. Il rebroussa bientôt chemin et se dirigea vers la

petite cour située derrière la chapelle, où, tout à l'heure, il avait aperçu Claire Lormey, au-dessus de la murette de pierres croulantes.

Elle était là, occupée à tresser avec quelques joncs trouvés près du ruisseau qui traversait la forêt, un minuscule panier destiné sans doute aux fraises qui remplissaient une large feuille posée à terre, près d'elle.

Elle leva la tête et rougit légèrement en reconnaissant Rudolph.

– Ces petits doigts de fée sont donc toujours occupés ? dit-il en souriant.

– Je voudrais apporter des fraises à ces dames. Mais dans une feuille, elles arriveraient en trop mauvais état. C'est pourquoi j'essayais de faire un panier.

– Les messieurs n'ont donc pas droit à ces jolis fruits qui doivent être délicieux ? demanda Rudolph en s'accoudant à la muraille qui le séparait de la jeune fille.

Un sourire entrouvrit les lèvres de Claire. Elle se pencha et, prenant la feuille avec précaution, la

présenta à Rudolph.

– Goûtez-les, au moins. Elles embaument.

Il prit une fraise en répliquant :

– N’auraient-elles aucun parfum, je leur en trouverais, du moment où elles sont offertes par vous.

Elle rougit et baissa les yeux sur son panier. D’un bond souple, Rudolph escalada la murette branlante et se trouva en face d’elle.

– Mademoiselle Claire, il faut que je vous parle !

Elle leva les yeux et le vit incliné devant elle, la physionomie émue...

– ... Il faut que je vous dise ce qui remplit mon cœur, ce qui fait l’objet de mes rêves, depuis que je vous connais ! Je vous aime, Claire, je...

Elle se leva brusquement, effarée, bouleversée.

– Monsieur, je ne dois pas...

Il lui saisit la main en l’enveloppant d’un regard suppliant.

– Vous pouvez m’écouter, mademoiselle ! Ce que j’ai à vous dire, je le dirais devant votre cousine, devant Serge... Claire, je vous demande... je vous supplie de consentir à devenir ma femme !

Elle le regarda un peu éperdue, n’osant croire à la réalité de ces paroles. Dans ses yeux passaient tout l’émoi un peu effaré et toute la craintive stupéfaction de sa jeune âme devant ce soudain horizon ouvert devant elle.

– Dites-moi, Claire !... dites-moi que vous voulez bien !

– Mais je ne peux pas... balbutia-t-elle. Ce n’est pas à moi qu’il faut demander...

– C’est de votre bouche d’abord que je veux entendre tomber ma sentence ! Ne soyez pas impitoyable !

Quelque chose, dans l’âme de Claire, criait : « Tu ne dois pas faire cela ! Tu ne dois pas t’engager sans prendre conseil de celle qui a été pour toi une tendre sœur aînée ! »

Mais Rudolph, devinant peut-être ce qui se

passait en elle, se faisait plus pressant. Sa voix avait des inflexions enveloppantes, d'une irrésistible douceur, ses yeux caressants suppliaient... Et la petite Claire, comme un oiseau fasciné par la prunelle du félin, sentait s'évanouir ses velléités de résistance...

Une dernière objection monta à ses lèvres...

– Mais... Serge, voudra-t-il ?

– Pourquoi ne voudrait-il pas ? Il a épousé ma sœur, j'épouse sa cousine. Quoi de plus simple ?... Du reste, je me charge de lui faire connaître nos fiançailles... Car vous me dites oui, n'est-ce pas, Claire ?

Une hésitation pleine d'angoisse passa dans le regard de la jeune fille :

– Votre père ?... dit-elle encore.

– Mon père sera ravi d'avoir une aussi charmante fille... Allons, mademoiselle Claire, ne cherchez pas dans votre petite tête toutes les objections possibles, et dites-moi bien vite que vous consentez à devenir la comtesse de Walberg.

Du fond de l'âme de Claire – dans ce fond où résident les instincts mauvais de la nature humaine – une bouffée d'orgueil monta. Comtesse de Walberg !... La petite Claire deviendrait une grande dame, elle serait fêtée, admirée.

– Oui, je serai votre femme ! dit-elle d'une voix étouffée par l'émotion qui la serrait à la gorge.

– Merci !... Enfin, enfin ! s'écria Rudolph en se penchant pour baiser la main qu'il n'avait pas lâchée.

On entendait des voix qui se rapprochaient. Claire, machinalement, fit un mouvement pour gagner l'ouverture qui donnait entrée dans la cour. Mais Rudolph se pencha vers elle...

– Un mot encore... Ne parlez de cela à personne, pas même à M<sup>lle</sup> Emmanuelle, avant que je vous le dise.

Elle le regarda d'un air stupéfait, en laissant échapper un geste de protestation.

– Vous voulez que ?... Oh ! c'est impossible !

– Si, je le désire ! Ce silence ne sera pas long. Je vais parler à Serge dès ce soir, et demain nous serons officiellement fiancés.

– Mais ce n'est pas bien... cette cachotterie vis-à-vis d'Emmanuelle...

– C'est chose bien innocente !... Vous ne pouvez me refuser cela, Claire !

Non, elle ne pouvait pas refuser. Elle se trouvait maintenant sous sa complète influence et ne se sentait plus la force morale nécessaire pour résister à la fascination exercée sur elle par cet étranger.

– Je ne dirai rien à Emmanuelle, murmura-t-elle.

Mais, en prononçant ces paroles, il lui sembla qu'en son âme jusque-là si sincère et confiante un grand cri de réprobation s'élevait.

– Vous êtes très raisonnable, et vous ferez une petite femme très docile, dit en souriant Rudolph. Mais je ne mettrai guère cette soumission à l'épreuve, rassurez-vous.

Ils sortirent tous deux de la cour et rejoignirent

les autres promeneurs.

– J’ai découvert M<sup>me</sup> Lormey tout simplement dans la cour de la chapelle, dit gaiement Rudolph. Et c’est moi qui rapporte sa cueillette.

Il avait ramassé, en effet, la feuille couverte de fraises que la jeune fille oubliait complètement.

Pauvre Claire ! Elle ne savait plus trop où elle en était ! Son jeune cerveau, grisé, ne se trouvait plus capable de réfléchir, et son cœur battait de bonheur ou de mystérieuse angoisse, elle n’aurait su le définir, dans l’étourdissement de tout son être moral.

## XIII

Le crépuscule envahissait la chambre d'Odile, où Emmanuelle était montée après le dîner pour travailler près de sa belle-sœur que la fatigue avait empêchée de descendre aujourd'hui. Un peu de brise venue des montagnes frôlait les cheveux blonds de la jeune fille et caressait le front soucieux d'Emmanuelle.

Elle se sentait profondément inquiète. Quand la jeune troupe conduite par M<sup>me</sup> Viannes était revenue cet après-midi à l'endroit où l'on avait laissé les mères de famille, elle avait été frappée aussitôt de quelque chose d'inusité dans la physionomie de Claire. Cette impression s'était accrue en remarquant que sa cousine évitait de rencontrer son regard et qu'elle demeurait presque constamment silencieuse pendant le trajet de retour, de même qu'au dîner. Elle semblait absorbée, un peu ahurie ; ses yeux

avaient une expression de léger effarement qu'Emmanuelle lui avait vue quand elle était enfant, lorsqu'il lui arrivait de faire quelque grosse sottise.

Elle était montée dans sa chambre aussitôt après le dîner, en disant qu'elle avait très mal à la tête – ce qui était vrai – car l'émotion et un vague remords lui occasionnaient aux tempes de douloureux battements.

« Lui aurait-il dit quelque chose ? songeait Emmanuelle avec anxiété. Tout à l'heure, j'entrerai chez elle pour tâcher de savoir ce qui s'est passé. »

Au-dehors, le bruit des pas de Serge et de Rudolph, qui se promenaient en fumant dans le jardin, avait cessé depuis quelques instants. On n'entendait plus maintenant que le murmure de leurs voix alternées...

Elles se turent bientôt, des pas grincèrent de nouveau sur le gravier. On entendit le bruit de la porte qui se refermait, et quelqu'un monta l'escalier...

Un instant plus tard, on frappait à la porte d'Odile. C'était Serge... Et Emmanuelle fut aussitôt frappée du pli profond – signe d'irritation – qui barrait son front.

– Je ne vous dérange pas trop, Odile ?... Je voulais vous faire part d'une demande que vient de m'adresser votre frère...

– Une demande ?... dit-elle en pâlisant un peu.

– Oui, une demande en mariage pour Claire.

Une exclamation d'angoisse mourut sur les lèvres d'Emmanuelle, tandis qu'Odile balbutiait :

– Il veut épouser Claire ?... Mais il est fou !... littéralement fou !

Un sourire railleur entrouvrit les lèvres de Serge.

– Pas autant qu'on pourrait le penser tout d'abord... Que dis-tu de cela, Emmanuelle ?

– Je dis que ce mariage est impossible ! répondit-elle d'une voix qui tremblait un peu.

– En effet, absolument impossible ! dit Odile

avec une sorte d'agitation. Claire n'est pas du tout, en aucun point, la femme qu'il faut à Rudolph.

– Auriez-vous la bonté de m'expliquer pourquoi ? dit Serge avec une tranquille froideur.

Elle leva vers lui un regard de défi.

– Tout d'abord parce qu'elle n'appartient pas au même milieu que lui, qu'elle ignore tout de la société où il vit, qu'elle ne pourra qu'entraver sa carrière...

– Vous oubliez que la dot qu'Emmanuelle donnera à Claire sera une large compensation ?

La jeune femme pâlit.

– J'espère que Rudolph ne se laisse pas conduire par un motif de ce genre ! dit-elle avec un accent de protestation hautaine.

– Je voudrais l'espérer aussi...

Une inflexion sarcastique passait dans la voix de Serge.

– ... Mais je souhaiterais que vous me disiez maintenant si – toute question de différence de

rang mise à part – vous pensez que votre frère puisse faire un bon mari ?

Une légère contraction passa sur le visage d'Odile, son regard refléta quelques instants une sorte d'hésitation pénible...

– Non, je ne le crois pas, dit-elle enfin. Rudolph s'est toujours montré pour moi un excellent frère, mais je dois loyalement reconnaître qu'il n'est pas sérieux et qu'une petite créature sensible et aimante comme Claire pourrait souffrir près de lui.

– C'est exactement mon avis. Avec cela, il est excessivement dépensier, et le jeu aurait vite fait de...

– Le jeu ? interrompit Odile d'un ton d'effroi.

– Vous ignoriez cette passion de votre frère ?

– Mais oui, jamais mon père ne m'en a parlé...

– En ce cas, je regrette de ne pas vous avoir laissée dans l'ignorance.

– Mais... a-t-il été jusqu'à faire des dettes ? dit-elle d'une voix étouffée.

– Il n'en pouvait être autrement, puisqu'il ne possède rien.

– Et... qui les a payées ?

– Il a trouvé une combinaison quelconque, sans doute, répondit Serge en détournant son regard des yeux angoissés qui l'interrogeaient.

– C'est-à-dire qu'il vous a demandé... et que vous avez payé ?

– Deux ou trois fois, en effet... Il n'y a pas là de quoi vous émouvoir, Odile, ajouta-t-il en voyant s'empourprer le visage de la jeune femme.

– C'est odieux ! murmura-t-elle en crispant ses doigts. Il s'est bien gardé de m'en parler, se doutant ce que serait mon opinion !... Mais, en tout cas, Serge, il ne faut pas qu'il épouse Claire !

– En effet, ce serait faire le malheur de la pauvre enfant. Demain, je lui communiquerai cette demande, en y ajoutant tous les renseignements nécessaires. Elle est sérieuse, et, en admettant qu'elle se trouve flattée au premier moment, elle comprendra vite que cette union ne peut lui convenir... Tu n'as pas l'air d'être de cet

avis, Emmanuelle ?

– Non, j’avoue que je crains beaucoup que la réponse de Claire ne soit pas telle que tu le penses.

– Pourquoi donc ? demanda vivement Odile.

– Parce que j’ai des raisons de penser qu’elle aime M. de Walberg.

– Oh ! croyez-vous, Emmanuelle !... Depuis si peu de temps !

– Votre frère – pardonnez-moi de vous dire cela, Odile – est excessivement habile, il est doué d’un charme insinuant. Claire est une petite âme naïve, impressionnable, assez sensible aux attentions dont elle peut être l’objet. En ces conditions, la conquête a été facile.

– Mais alors ?... Comment faire ?

– Lui parler de la demande du comte Rudolph, en l’éclairant le mieux possible sur les conséquences d’une union de ce genre.

– Demain, tu viendras avec elle me trouver dans mon bureau, dit Serge. Nous verrons à arranger cela... Je n’ai, du reste, pas caché à

Rudolph mon absolue désapprobation et lui ai fait comprendre que je ne donnerais pas mon consentement à ce mariage.

Il souhaita le bonsoir à sa femme et à sa sœur et s'éloigna.

Quand sa porte se fut refermée sur lui, Odile pressa son front entre ses mains en murmurant :

– Faut-il que Rudolph vienne ici pour m'occasionner des ennuis de ce genre ! Il est impossible que ce mariage se fasse !... Demain, je le chapitrerai à ce sujet, et je lui ferai comprendre qu'il n'a qu'à reprendre le train. Seulement, si cette petite Claire souffre... Croyez-vous vraiment, Emmanuelle, qu'elle ait quelque sentiment pour lui ?

– Je le crains, car je la trouve changée, depuis quelques jours surtout.

– Pauvre petite !... Je dirai son fait à Rudolph !... Et ces dettes de jeu ! Il s'est bien gardé de m'en parler, sachant que je m'opposerais de toutes mes forces à ce qu'il s'adresse à Serge !... Oh ! pas à lui, surtout !

Elle était très rouge, et l'éclat fébrile de ses yeux, sa visible agitation inquiétèrent un peu sa belle-sœur. Sur les instances de celle-ci, elle consentit à se coucher, et Emmanuelle ne la quitta qu'après l'avoir vue un peu calmée.

Au passage, la jeune fille entrouvrit doucement la porte de la chambre de sa cousine et jeta un coup d'œil à l'intérieur. Claire semblait dormir... En tout cas, rien ne bougea et, avec un douloureux soupir, Emmanuelle referma la porte.

Pour elle, cette nuit ne fut qu'une longue insomnie, que rendait seule moins pénible la prière qui montait sans cesse de son cœur pour sa petite Claire. Elle se reprochait de n'avoir pas su la garder, de n'avoir pas cédé à son intuition qui la poussait à éloigner sa cousine de Rocalande tant que M. de Walberg y serait. Maintenant, Serge empêcherait ce mariage, mais l'enfant souffrirait.

L'entretien projeté avec Claire ne put avoir lieu dans la matinée du lendemain. Un accident s'était produit à l'usine et Serge s'y rendit en toute hâte.

Claire non plus n'avait guère dormi cette nuit-là. Hors de la présence de Rudolph, elle avait senti son cœur mordu par le remords du silence promis vis-à-vis d'Emmanuelle et de l'engagement pris tellement à la légère. Elle avait essayé de prier, mais ses pensées se trouvaient en désarroi et, surtout, elle revoyait sans cesse devant ses yeux la physionomie attirante de Rudolph, elle entendait sa voix caressante murmurant des phrases délicatement flatteuses. Alors, pour un instant, elle se sentait emportée dans un rêve de bonheur, que venait troubler bientôt le cri de sa conscience.

Quand, une fois levée, elle jeta un coup d'œil sur la glace, elle vit son visage fatigué, pâli et ses yeux entourés d'un léger cercle noirâtre.

« Si je n'allais pas cet après-midi chez les Viannes ? songea-t-elle en passant la main sur son front où demeurait un point douloureux. Je dirais à Emmanuelle que j'ai mal à la tête, ce qui est bien exact. »

Dans cette pensée, elle descendit pour avertir sa cousine, afin d'envoyer Gertrude chez M<sup>me</sup>

Viannes qui donnait aujourd'hui une petite réunion dans son jardin. Comme elle passait dans le vestibule, une porte s'ouvrit, Rudolph s'avança vivement vers elle...

– Ma petite fiancée, vous voilà enfin !

Il prenait la main que, dans son émoi, elle ne songeait même pas à lui tendre, et l'effleurait de ses lèvres.

– Vous irez cet après-midi chez M<sup>me</sup> Viannes, n'est-ce pas ? continua-t-il à voix basse.

– Mais non... J'allais précisément dire à Emmanuelle de me faire excuser... à cause de mon mal de tête...

– Cela vous fera du bien, au contraire... Allez-y, mademoiselle Claire, je le désire... J'y tiens beaucoup, car sans vous cette réunion me paraîtrait tellement insipide !

Vaincue par ce regard, par cette intonation à la fois impérieuse et suppliante, Claire murmura :

– J'irai.

Un « Que vous êtes bonne ! » prononcé avec un accent d'ardente reconnaissance la remercia,

et Rudolph disparut, la laissant tout étourdie de ce brusque changement imposé à sa résolution de l'instant précédent.

– Que fais-tu là, plantée au milieu du vestibule, Claire ? dit tout à coup la voix d'Emmanuelle.

La jeune fille tressaillit et une teinte pourpre s'étendit sur ses joues. Elle se félicita de l'obscurité du vestibule qui empêcherait peut-être que sa cousine ne s'aperçût de son trouble.

– Je... je venais savoir si tu comptes aller cet après-midi chez les Viannes, dit-elle d'une voix un peu troublée.

– J'irai seulement pour t'accompagner. Mais comme tu étais fatiguée hier, il serait peut-être plus raisonnable de t'abstenir de cette réunion.

– Je vais mieux aujourd'hui. Et je serais contente d'y aller, Emmanuelle.

– Je n'y vois pas d'empêchement... Mais il me semble que ma petite Claire aime les distractions plus qu'auparavant ?

Tout en parlant ainsi avec un sourire forcé,

Emmanuelle s'avancait et posait sa main sur le bras de Claire.

– Mais non, pas plus... Alice serait contrariée, si je n'y allais pas...

Elle s'esquiva, le coeur un peu lourd à la pensée qu'elle devait éviter maintenant les questions et jusqu'au clair regard d'Emmanuelle. Pourquoi donc Rudolph lui imposait-il ce secret ? Il voulait parler auparavant à Serge, avait-il dit. Peut-être ne lui avait-il pas été possible encore de voir son beau-frere.

Pendant le déjeuner, elle remarqua que Serge semblait préoccupé et soucieux, et se montrait très froid envers M. de Walberg, en dépit de l'inaltérable amabilité de celui-ci. Odile, qui était descendue ce matin, avait une attitude identique à l'égard de son frere, et ce fut d'un ton glacé qu'elle lui dit en se levant de table :

– Peux-tu monter un instant avec moi, Rudolph ? J'ai à te parler.

– Je suis à ta disposition, répondit-il en éteignant aussitôt la lueur de contrariété qui

jaillissait de son regard.

Claire gagna sa chambre pour changer de toilette. Elle se sentait étrangement lasse, moralement et physiquement, et regrettait de ne pouvoir demeurer paisiblement ici.

Mais le comte Rudolph désirait qu'elle se rendît là-bas. Cela suffisait pour lui faire passer outre sur sa réelle fatigue, sur l'angoisse vague qui ennuageait son cerveau et la serrait bizarrement au cœur.

En prévision des quelques petites réunions de l'été, Emmanuelle lui avait fait faire une jolie robe, très simple, mais qui seyait délicieusement à son fin visage. En se considérant dans la glace, Claire eut un sourire de contentement. D'un geste d'instinctive coquetterie, elle fit bouffer ses cheveux, puis, ayant pris dans un coffret une broche de perles fines qui avait appartenu à sa mère, elle l'attacha à son corsage.

Quand elle descendit, Emmanuelle n'était pas encore prête. Claire, voyant la porte du jardin ouverte, se dirigea machinalement de ce côté. Elle erra quelques instants, songeuse, le long des

allées étroites. L'air était embaumé par le parfum des roses, nombreuses et superbes cette année... Elle en avisa tout à coup une d'un pourpre foncé, admirablement veloutée. Ses petits doigts brisèrent la tige et glissèrent la fleur à sa ceinture.

– Claire, viens ! appela la voix de sa cousine.

Elle s'empressa de rejoindre Emmanuelle dans le vestibule. Celle-ci, occupée à donner des instructions à Gertrude pour quelques courses à faire, ne remarqua que lorsqu'elles furent hors de la maison la fleur qui tranchait sur la robe blanche de Claire.

Mais elle n'eut pas le temps de lui exprimer sa surprise tout à fait inusitée. Presque en sortant, elles se rencontrèrent avec une famille de leur connaissance qui se rendait aussi chez les Viannes, et Emmanuelle avait trop de tact pour faire à sa cousine une observation de ce genre en présence d'étrangers.

La réunion était déjà un peu avancée lorsque le lieutenant de Walberg apparut dans le jardin de M<sup>me</sup> Viannes, au moment où allait commencer la petite sauterie. Après quelques mots échangés

avec les maîtres de maison et quelques autres personnes un peu connues de lui, le jeune Autrichien s'avança vers Claire, afin de l'inviter pour la prochaine danse. Il n'échappa à personne que la jeune fille devenait toute rose et que, pendant toute la danse, son cavalier ne cessa de lui parler.

– Vous êtes exquise avec cette robe blanche ! déclara tout d'abord Rudolph en emmenant Claire vers l'espace où l'on dansait, et quelle idée délicieuse d'avoir choisi cette rose pourpre qui jette sur votre toilette une note si chaude !

Voyant une lueur de plaisir passer dans le regard de Claire, il continua sur ce ton, grisant de compliments cette âme naïve, qu'il sentait maintenant sous sa domination.

Après l'avoir reconduite à sa place, il alla inviter Alice Viannes. Puis il dansa de nouveau avec Claire... Un peu plus tard, il revint solliciter une valse que la jeune fille lui accorda aussitôt... On chuchota déjà çà et là, surtout du côté des dames Boutrin.

– Mais il me semble, Emmanuelle, que, vu le

petit nombre de danseurs, M. de Walberg invite beaucoup trop Claire ! vint murmurer Alice à l'oreille de son amie. On jase de cela, là-bas.

– Oui, je ne sais à quoi il pense ! répondit Emmanuelle qui semblait extrêmement soucieuse. Quand Claire reviendra, je lui dirai de refuser absolument s'il l'invite encore.

Après avoir exécuté quelques pas de danse, les deux jeunes gens, s'écartant un peu des couples tourbillonnants, se promenaient maintenant dans une allée. C'était encore un accroc au code des convenances de Rocalande. Mais Rudolph ne semblait aucunement s'en douter, et Claire n'était plus capable de réfléchir.

– Vous verrez que nous vaincrons l'inexplicable résistance d'Odile et de Serge, disait la voix caressante du jeune comte, ma sœur est férue d'orgueil nobiliaire, elle aurait voulu me voir épouser quelque aristocratique personne. Mais non, c'est vous que je veux, Claire, c'est vous que j'aime !

– Mais s'ils refusent, pourtant ?

– À nous deux, nous aurons la victoire, ne craignez rien !... Ah ! votre rose !

La fleur venait de glisser à terre. Rudolph, se baissant vivement, la ramassa et la tendit à la jeune fille. Mais comme elle allait l'attacher, il murmura :

– Donnez-la-moi, Claire, en souvenir de nos fiançailles !

Elle le regarda d'un air hésitant... Mais ces yeux qui la suppliaient câlinement avaient une irrésistible puissance, car sa main un peu frémissante tendit la fleur à Rudolph qui s'en saisit et la passa à sa boutonnière.

– Vous avez vu ? chuchota avec effarement une grosse dame à l'oreille de M<sup>me</sup> Boutrin, sa voisine.

Et Emmanuelle ?... Pauvre Emmanuelle, elle avait besoin de toute son énergie pour dérober à ces regards curieux, plus ou moins malveillants, la douleur immense qui la serrait au cœur. Claire ! sa petite Claire !... Oh ! combien elle aurait voulu pouvoir s'élancer vers elle, repousser

au loin cet homme, cet étranger au regard ensorceleur qui s'était emparé du cœur de l'enfant !

Mais non, il lui fallait demeurer là, se faire un visage impassible en les regardant s'avancer, Rudolph souriant, causant avec gaieté, Claire, presque aussi blanche que sa robe, les yeux un peu baissés, mais forçant au sourire ses lèvres pâlies.

– Je vous ramène M<sup>lle</sup> Lormey, qui est, je crois, un peu fatiguée, dit le comte Rudolph en s'inclinant gracieusement devant Emmanuelle.

– En ce cas, nous ne tarderons pas à nous retirer, répliqua froidement la jeune fille, sans le regarder, non plus que Claire qui s'asseyait près d'elle d'un air lassé.

– Ce sera un grand regret pour nous tous ! Mais je n'ose insister, sachant que la santé de M<sup>lle</sup> Claire a encore besoin de ménagements.

Il s'inclina profondément et s'éloigna. Mais quand il voulut inviter d'autres danseuses, il se heurta partout à un refus. Les mères avaient

rapidement donné le mot d'ordre à leurs filles. On était très strict sur le chapitre des convenances à Rocalande. Le flirt n'y avait pas droit de cité, et celui qui en aurait tenté l'essai se serait vu mis en quarantaine, ainsi qu'il advenait au jeune Autrichien.

Il ne parut, du reste, s'en émouvoir aucunement et s'en alla fumer au milieu d'un groupe d'hommes mûrs que sa conversation parut intéresser beaucoup.

Emmanuelle ne resta que le temps nécessaire pour n'avoir pas l'air d'emmener Claire comme une coupable. Elles quittèrent toutes deux la maison Viannes et firent, sans prononcer une parole, le trajet qui les séparait de leur demeure.

Dans le même silence, elles se séparèrent dans le vestibule. Claire, le cœur lourd, monta à sa chambre, tandis qu'Emmanuelle se dirigeait vers le bureau de son frère.

Serge était là, occupé à répondre à une lettre d'affaires de Jean Viannes. Il leva les yeux vers sa sœur et dit aussitôt :

– Qu'est-il arrivé, Emmanuelle ? Tu as l'air bouleversée.

– Il y a que nous ne pouvons plus empêcher le mariage de Claire avec M. de Walberg.

Et, en quelques mots, elle lui rapporta l'attitude prise par le jeune officier et la scène qui s'était passée entre Claire et lui.

Une lueur d'irritation passa dans les yeux de Serge Harbreuze.

– Il a fallu que ce coureur de dot arrive à ses fins ! Le misérable comédien !... Ah ! Claire sera heureuse avec lui, j'en répons ! Mais elle l'aura voulu.

– Ne dis pas cela ! La pauvre petite est si inexpérimentée ! Elle s'est laissé prendre aux flatteries, aux paroles ensorceleuses de ce jeune homme, comme un petit oiseau dans les filets d'un oiseleur habile... Ma petite Claire ! J'aurais tant voulu la confier à un homme sérieux, qui sache comprendre cette nature délicate, si sensible et si douce !

Un peu d'émotion s'exprima sur la

physionomie de Serge à la vue des larmes qui remplissaient les yeux de sa sœur.

– Oui, c’est un grand chagrin pour toi, Emmanuelle. Et si, vraiment, je ne savais Claire très naïve, très facilement impressionnable, un peu faible de caractère, je l’accuserais d’affreuse ingratitude à ton égard. Mais le grand coupable est ce Rudolph... Faut-il donc que cette famille nous cause tant de souffrances !

Une sorte d’irritation âpre passait dans sa voix, et il demeura un long moment silencieux, le front appuyé sur sa main.

– Mais, évidemment, maintenant, nous ne pouvons nous opposer à ce mariage, dit-il enfin en redressant la tête. Rudolph a su très habilement agir de façon à rendre impossible un refus de ma part, sous peine de faire un petit scandale dans notre ville où l’on est resté très sévère quant aux convenances. Veux-tu appeler Claire ? Nous allons lui faire part de la demande de M. de Walberg.

La jeune fille était très pâle en pénétrant à la suite de sa cousine dans le bureau de M.

Harbreuze. Mais dès les premiers mots de celui-ci, son teint s'empourpra et ses doigts se crispèrent sur la jupe blanche qu'elle n'avait pas eu le temps de quitter.

– J'ai à vous communiquer une demande en mariage, Claire, dit froidement Serge. Vous vous doutez sans doute de qui elle émane ?

Elle était trop sincère pour avoir l'idée de feindre l'ignorance. Elle murmura faiblement :

– Oui, mon cousin.

– Ce qui veut dire que M. de Walberg vous en avait parlé auparavant ?

Elle fit un signe de tête affirmatif.

– Peut-être vous êtes-vous même engagée avec lui ?

– Oui, sauf votre consentement...

– Ah ! cette restriction est encore fort heureuse !... Je ne m'arrêterai pas à vous faire remarquer l'inconvenance de votre conduite non pas seulement envers moi, votre tuteur, mais surtout à l'égard d'Emmanuelle qui s'est toujours montrée pour vous la sœur la plus tendre, la plus

dévouée. C'était à elle, tout d'abord, que vous deviez confier ce que se permettait de vous dire M. de Walberg, c'était à elle que vous deviez demander conseil en cette occurrence. Mais enfin, passons ! Ceci est affaire entre vous et votre conscience... Revenons à la demande de mon beau-frère. Si, comme cela était mon intention, j'avais pu vous en faire part ce matin, c'est un refus catégorique que vous auriez entendu sortir de ma bouche. M. de Walberg ne me semble, en aucune façon, le mari qui vous convient, et, très jeune très enfant comme vous l'êtes encore, je n'aurais jamais voulu prendre la responsabilité d'autoriser ce mariage. Mais après ce qui s'est passé cet après-midi, où vous vous êtes, paraît-il, affichés comme fiancés, il m'est impossible de m'y opposer désormais.

Claire demeurait immobile, les yeux baissés, sa mince figure tirée, toute blanche. Un léger tremblement agitait ses mains et faisait frémir ses lèvres.

Debout derrière le fauteuil de son frère, Emmanuelle l'enveloppait d'un regard de

tendresse douloureuse. Combien aurait-elle donné pour la serrer contre sa poitrine et l'emporter loin, bien loin du malheur qui la guettait !

– Je vais donc rendre la réponse à M. de Walberg, continua la voix glacée de Serge. La mienne, puisque vous lui avez déjà donné la vôtre. Demain, nous annoncerons officiellement vos fiançailles... Vous pouvez maintenant vous retirer.

Elle se leva en chancelant. Tout tournait autour d'elle... Et tout à coup elle s'affaissa sur le parquet avant que Serge et Emmanuelle eussent pu la retenir.

## XIV

Ce ne fut qu'un bref évanouissement, mais la fièvre s'empara ensuite de la jeune fille et ne la quitta que le lendemain matin. Emmanuelle la soigna avec son tendre dévouement accoutumé, comme si rien ne s'était passé entre elles... Claire avait pleuré entre ses bras, en lui demandant pardon. Mais ce jeune cœur, soit timidité, soit crainte de se voir incompris, était demeuré fermé, et Emmanuelle ne put se rendre compte de la place exacte qu'y occupait M. de Walberg.

Dans l'après-midi, Claire descendit avec sa cousine. Les fiançailles étant tacitement un fait accompli, Emmanuelle la laissa causer dans un coin de la salle avec le comte Rudolph, qui s'empressait d'accourir en devinant, dit-il gracieusement, la présence de sa fiancée. Mais c'était une véritable souffrance pour Emmanuelle d'entendre cette voix douce, au timbre

enveloppant, enivrer Claire de subtiles flatteries, ou bien faire de merveilleux projets d'avenir auxquels la jeune fille acquiesçait aveuglément.

Et il en fut ainsi encore les jours suivants... Et, de plus en plus, maintenant que Rudolph jouissait des privilèges d'un fiancé, il fortifiait son empire sur cette âme douce et aimante, complètement fascinée.

La nouvelle des fiançailles de son frère et de Claire avait si profondément ému Odile que la jeune femme se trouvait souffrante depuis ces quelques jours et obligée de garder la chambre. Elle refusait de voir Rudolph et même Claire.

– À lui, je ne pourrais m'empêcher de dire tout ce que je pense de sa façon d'agir, et cela me ferait grand mal, déclara-t-elle à Emmanuelle. À elle, je ne saurais cacher mon mécontentement de ce mariage et les craintes qu'il m'inspire. Mieux vaut donc laisser tout se calmer avant de nous revoir.

Le quatrième jour, après la matinée des Viannes, avait lieu dans la chapelle des Clarisses une fête franciscaine. Rudolph accompagna

Emmanuelle et Claire qui s’y rendaient, il écouta attentivement le sermon, du reste fort beau, et garda une attitude recueillie qui remplit de joie le cœur de Claire. Elle avait entendu Odile dire un jour que son frère était un indifférent, qui gardait seulement par coutume quelques pratiques de religion. Quel bonheur, s’il revenait à la foi !... si elle avait assez d’influence pour le ramener vers Dieu !

Perdue dans ce rêve d’azur, elle sortit de la chapelle à la suite d’Emmanuelle. Dehors, Rudolph prit sa main et la passa sous son bras.

– À quoi pense donc ma petite sainte, que la voilà toute songeuse ? dit-il d’un ton badin. Est-elle encore plongée dans ses prières ?

Claire leva vers lui son regard timide, un peu brillant.

– Non... Mais je pensais que je serais toujours bien heureuse de vous voir près de moi à l’église.

Il se mit à rire en répliquant :

– En ce cas, il me sera facile de vous contenter ! Du reste, c’est bien mon intention de

vous quitter toujours le moins possible, ma chère Claire.

Un regard de reconnaissance le remercia... Et Emmanuelle, qui l'entendait, retint le mot qui lui montait aux lèvres :

– Fourbe !... hypocrite !

M. Harbreuze avait reçu ce matin quelques renseignements supplémentaires sur son beau-frère, et ils étaient tels, ils représentaient Rudolph de Walberg si dépourvu de valeur morale, si affamé de plaisirs et de luxe, qu'il discuta aussitôt avec sa sœur l'opportunité de briser les fiançailles de Claire.

– Mieux vaut cent fois que l'enfant se marie jamais plutôt que de trouver un malheur certain dans une union de ce genre !... Qu'en dis-tu, Emmanuelle ?

– Je suis de ton avis. On en jaspera d'abord beaucoup ici, puis tout se calmera... Le pire sera la souffrance de Claire. Mais qu'est-ce que cela auprès de ce qui l'attendrait dans ce mariage !

– Nous allons réfléchir encore. Je suis obligé

de m'absenter ce soir jusqu'à après-demain. Nous déciderons alors ce qu'il convient de faire.

Emmanuelle avait ardemment prié tout à l'heure, dans sa chère chapelle, offrant de souffrir pour épargner le malheur à Claire. Une profonde impression d'espoir lui était restée, il lui semblait que sa prière était toute prête d'être exaucée.

– Ah ! voilà le facteur qui arrive ! dit Rudolph comme ils atteignaient la maison. Aurai-je une lettre de mon père ? Ce n'est pas que je doute de son consentement, rassurez-vous, mademoiselle Claire ! ajouta-t-il en voyant un regard un peu inquiet se lever vers lui. Il sera ravi de vous avoir pour belle-fille, surtout après le portrait que je lui ai fait de vous.

Il y avait deux lettres pour M. de Walberg. Rudolph jeta un coup d'œil sur l'une d'elles en disant :

– C'est de mon père...

Mais il devint très pâle en voyant la suscription de l'autre.

Aussitôt rentré dans sa chambre, il ouvrit

précipitamment cette dernière, et un juron s'échappa de ses lèvres.

– Le misérable !... Quarante mille francs !... Où veut-il que je les trouve ? Serge m'a déjà refusé catégoriquement, il ne se montrera pas plus coulant maintenant que le voilà furieux à cause de Claire... Si encore ce Wernez voulait attendre jusqu'après mon mariage ! Mais non, c'est immédiatement, sous peine de faire un scandale... Il faut dire que voilà déjà si longtemps que je le berne de promesses ! Cette fois, je sens qu'il me pose un ultimatum... Quarante mille francs ! Personne ne me les prêterait, on sait trop que je suis perdu de dettes. »

Il se jeta sur un siège et demeura un long moment immobile, la tête entre ses mains.

« Je ne vois pas de solution... Le seul moyen est de tenter de lui écrire, en lui demandant de patienter jusqu'à mon mariage... Pourvu, encore, que Serge n'ait pas l'idée de faire faire un contrat stupide pour m'empêcher de toucher à la dot de ma femme !... Enfin, il faut laisser venir les choses ! Voyons maintenant la lettre de mon

père. »

À mesure que le jeune homme lisait, une sorte de sourire narquois se dessinait plus fortement sur ses lèvres.

« À la bonne heure, il me comprend, ce cher père ! Parbleu ! une jolie dot passe avant tout, dans la position précaire où nous sommes !... Et puis, il ne sera pas fâché d'avoir une gentille belle-fille pour soigner ses rhumatismes – car il prévoit très bien que je ne m'embarrasserai pas souvent de ma femme et qu'elle sera plus fréquemment à Rennbrunn que près de moi. Mais il ne s'en émeut pas, il ne jette pas les hauts cris, comme Odile... M'a-t-elle assez assommé, l'autre jour ! J'ai pourtant ouï dire qu'elle avait été tout près de planter là son mari, épousé seulement pour son argent... tout comme moi à l'égard de Claire... Voyons, je crois qu'il est temps d'aller retrouver cette petite colombe. »

Elle travaillait dans le jardin, sur le vieux banc placé sous les fenêtres de la salle. Rudolph vint s'asseoir près d'elle et lui lut un passage de la lettre de son père, où le comte disait sa

satisfaction d'avoir une bru aussi charmante que le lui annonçait Rudolph.

– Vous le voyez, tout s'aplanit, aucun obstacle ne subsiste plus devant nous, Claire, nous serons si heureux !

Derrière eux, dans la salle, la voix de Serge résonna tout à coup...

– Emmanuelle, Rosard doit venir demain chercher cinquante mille francs pour un achat à faire en Angleterre. J'ai la somme dans le petit coffre-fort de mon bureau. Veux-tu te charger de la lui remettre ?

– Certainement. Mais le mot du coffre-fort ?

– C'est...

Serge avait baissé la voix, de telle sorte qu'un murmure seul arriva aux oreilles de Claire, qui ne prêtait d'ailleurs aucune attention.

– Bien, je ferai la commission. Maintenant, je vais voir si ton dîner est bientôt prêt, pour que tu n'aies pas à partir aussitôt après.

– C'est cela. Je vais pendant ce temps dire au revoir à Odile.

Le silence se fit dans la salle... Le comte Rudolph, les lèvres serrées, lissait ses fines moustaches d'une main un peu nerveuse.

– Ne sentez-vous pas quelque fraîcheur sur les épaules, mademoiselle Claire ? dit-il au bout d'un moment.

– Mais non, pas du tout.

– Il y en a pourtant. Pour vous, qui êtes un peu délicate, il serait prudent de rentrer.

Elle se leva docilement, le cœur dilaté par cette affectueuse sollicitude, et le suivit dans la salle où travaillait Emmanuelle. Il s'éloigna presque aussitôt, sous le prétexte d'écrire à son père.

– M. de Walberg était donc près de toi ? dit Emmanuelle à sa cousine.

– Mais oui, depuis quelques instants. Il m'a communiqué un passage de la lettre de son père, très aimable pour moi.

Emmanuelle étouffa un soupir. Rudolph avait la même nature que son père, la même langue dorée, les mêmes défauts et les mêmes vices.

Claire aurait le sort de la défunte comtesse de Walberg, morte des chagrins dont l'abreuvait son mari.

Et encore, le fils userait-il même envers la douce petite bourgeoisie dont il convoitait la dot des quelques formes que le père avait toujours gardées, paraît-il, à l'égard de la comtesse Stéphanie, de même rang social que lui, et de caractère plus énergique que ne l'était celui de Claire ?

« Serge a raison, laisser ce mariage se faire serait plonger sciemment l'enfant dans le malheur, songeait douloureusement Emmanuelle. Mais comme la pauvre petite souffrira d'une rupture ! »

Ces pensées, anxieuses ne quittèrent pas la jeune fille quand, une fois couchée, elle voulut essayer de trouver le sommeil. Celui-ci la fuyait obstinément, et elle n'avait pas fermé l'œil quand sonna l'heure de l'office.

Car Emmanuelle, s'esseyant à suivre sur quelques points la règle austère de l'Ordre où elle aspirait à entrer, se levait depuis quelque temps

chaque nuit pour réciter l'office divin, en union d'esprit avec ses voisines, les pieuses Clarisses, en ce moment réunies dans le chœur de leur chapelle.

Elle se leva, passa rapidement une robe de chambre et voulut prendre son livre d'office. Mais elle se souvint tout à coup qu'elle l'avait laissé cet après-midi dans la salle.

Très doucement, elle ouvrit la porte de sa chambre et descendit à pas de loup.

Comme elle atteignait la dernière marche, elle s'arrêta brusquement... Un rai de lumière apparaissait sous la porte du bureau de Serge.

« Il y a quelqu'un là !... Un voleur peut-être ? songea-t-elle avec effroi. Je vais prévenir Mathieu.

Elle remonta doucement. Mais, comme elle atteignait le premier étage, une ombre svelte, enveloppée de blanc, parut dans le corridor.

– Emmanuelle, c'est vous ? dit la voix d'Odile, un peu tremblante. Était-ce vous aussi qui vous trouviez dans le bureau de Serge ?

– Mais non ? Il y a encore quelqu'un... Je vais prévenir Mathieu... Comment avez-vous vu ?...

– Comme je ne pouvais dormir, me sentant étrangement agitée, je me suis levée pour me mettre à la fenêtre. En me penchant machinalement, j'ai aperçu une faible lumière à la fenêtre du bureau dont on a oublié de fermer les volets... Allez vite prévenir Mathieu ! Qu'il prenne le revolver de Serge...

Elle s'interrompt et serra nerveusement le bras de sa belle-sœur.

– Écoutez ! murmura-t-elle.

Un très léger bruit de porte qui s'ouvrait se faisait entendre au rez-de-chaussée. Les deux femmes, haletantes, se penchèrent sur la balustrade, d'où elles pouvaient apercevoir une partie du vestibule...

Un homme sortait du bureau de M. Harbreuze. Odile et Emmanuelle le reconnurent aussitôt...

– Rudolph ! balbutia la jeune femme.

Ses doigts s'enfoncèrent si profondément dans le bras d'Emmanuelle que celle-ci retint un cri de

douleur.

Le jeune homme, qui devait marcher nu-pieds, car on ne percevait qu'un frôlement presque imperceptible, se dirigea vers le fond du vestibule, où se trouvait sa chambre – l'ancienne chambre de la vieille M<sup>me</sup> Harbreuze, qu'on lui avait attribuée cette année.

À peine la porte se fut-elle doucement refermée sur lui qu'Odile s'avança vers l'escalier...

– Restez, je vous en prie !... Odile, n'allez pas chercher quelque pénible émotion ! murmura Emmanuelle avec effroi.

– Il faut que je sache... pourquoi il était là...

Elle tremblait de tous ses membres. Mais Emmanuelle comprit, à son regard, qu'il était inutile d'insister pour faire changer sa résolution.

Elle descendit à sa suite. Odile se dirigea vers le bureau, ouvrit la porte, jeta en entrant un long regard autour d'elle...

Rien ne semblait dérangé. Sur le bureau, tous les papiers étaient dans le bel ordre qu'aimait M.

Harbreuze.

Le regard d'Odile se dirigea vers le coffre-fort.

– Est-ce qu'il y avait de l'argent... là ? demanda-t-elle d'une voix un peu rauque.

– Que vous importe, Odile ! Laissez donc cela !

– Dites-moi !... Dites !... Oh ! ne comprenez-vous pas que j'aime mieux savoir ! dit-elle en se tordant les mains.

– Serge y avait mis ce matin cinquante mille francs.

– Pouvez-vous l'ouvrir ?

Voyant l'hésitation pleine d'angoisse qui paraissait sur le visage d'Emmanuelle, elle lui saisit les mains dans les siennes, glacées comme deux morceaux de marbre.

– Je vois que vous savez le mot !... Ouvrez !... ouvrez, je le veux, Emmanuelle !

Devant son exaltation douloureuse, la jeune fille comprit qu'elle n'avait qu'à céder... Le

coffre-fort ouvert, Odile se pencha avidement. Emmanuelle, qui avançait la tête derrière elle, constata d'un coup d'œil terrifié que l'intérieur était vide.

Odile porta la main à sa poitrine en balbutiant en allemand quelques mots qu'Emmanuelle ne comprit pas.

– Serge a peut-être oublié de mettre cet argent... Odile, il ne faut pas...

Mais la jeune femme, devenue livide, s'affaissait, et Emmanuelle n'eut que le temps de la soutenir d'une main, tandis que l'autre avançait précipitamment un fauteuil qui se trouvait par bonheur tout près.

## XV

Emmanuelle devait conserver longtemps l'impression des angoisses de cette nuit et de la journée qui suivit. L'enfant était venu prématurément au monde, et le Dr Boutrin ne gardait que peu d'espoir de sauver Odile.

Une dépêche avait été rejointre M. Harbreuze à Turin, et Emmanuelle attendait son frère avec une impatience mêlée de douloureuse anxiété, car elle savait que la terrible nouvelle allait l'atteindre profondément.

Les dames Viannes n'avaient pas quitté la maison Harbreuze depuis l'instant où la jeune fille les avait envoyé chercher. Elles étaient d'un secours inappréciable pour Emmanuelle, brisée moralement et physiquement, de même que Josefa, très expérimentée et si passionnément dévouée à sa jeune maîtresse.

Emmanuelle avait dû avoir, en outre, une

explication avec Rudolph. Celui-ci, entendant les allées et venues inusitées dans la maison, sortit de sa chambre afin de s'informer. Puis il monta jusqu'à l'appartement de sa sœur. Mais à la porte, il vit se dresser devant lui Emmanuelle, grave et indignée...

– Vous n'avez qu'à quitter cette maison, monsieur, après ce qui s'est passé tout à l'heure dans le bureau de mon frère, murmura-t-elle à voix basse.

Il devint livide et balbutia :

– Je ne comprends pas... Que voulez-vous dire ?

– Il est inutile de chercher à feindre, monsieur. Odile et moi vous avons vu. Et c'est en constatant dans le coffre-fort l'absence de la somme déposée là par Serge que votre sœur a éprouvé cet affreux saisissement qui aura peut-être pour elle des conséquences terribles. Vous voyez donc que vous n'avez qu'à disparaître... M. Harbreuze ne poursuivra pas le frère de sa femme, mais, s'il vous trouvait ici en arrivant, il n'aurait peut-être pas la force d'éviter de vous traiter comme vous

le méritez, ce qu'il vaut mieux ne pas risquer, de toute façon.

Rudolph baissait les yeux devant ce loyal et sévère regard. Sans mot dire, il se détourna et descendit l'escalier, d'un pas un peu lourd.

Dans l'après-midi, après avoir hâtivement fait ses malles, il prit le train sans avoir revu Claire, qui se trouvait au lit avec la fièvre.

Emmanuelle, comprenant qu'il valait mieux éclairer aussitôt la pauvre enfant, puisqu'elle ne pouvait lui épargner la douloureuse révélation de l'indignité de cet homme qu'elle avait appelé son fiancé, lui apprit tout, avec de grands ménagements, aussitôt qu'elle put trouver un instant de libre pour cette confidence.

Claire devint toute pâle, un peu d'affolement traversa ses yeux, et elle tomba dans les bras que lui tendait Emmanuelle.

– Ma chérie, ma petite Claire, tu seras courageuse, n'est-ce pas ? lui murmurait tendrement sa cousine.

– Oui, mais c'est si affreux, cela ! balbutia une

petite voix brisée.

La fièvre s'était déclarée, assez forte ; Emmanuelle obligea sa cousine à prendre le lit. C'était une nouvelle inquiétude de plus, car l'enfant était délicate et des à-coups de ce genre étaient déplorables pour sa santé.

Serge Harbreuze ne put arriver qu'au matin du lendemain. Emmanuelle, qui le guettait, se trouva dans le vestibule au moment où il entra.

– Comment va-t-elle ? interrogea-t-il d'une voix haletante.

Il était extrêmement pâle, son visage portait les marques d'une angoisse profonde.

– Elle ne va pas plus mal, pas mieux non plus. Le docteur n'ose encore se prononcer.

Il passa la main sur son front et se dirigea vers l'escalier.

– Et l'enfant ? demanda-t-il d'une voix un peu rauque, en se retournant vers sa sœur qui le suivait.

– Le pauvre petit n'a pas vécu.

Sans mot dire, il gravit l'escalier, en courbant un peu sa haute taille comme sous le poids d'un lourd fardeau. Il se dirigea vers la chambre d'Odile, et Emmanuelle s'arrêta dans le corridor pour l'attendre.

Mais il ressortit presque aussitôt, la physionomie altérée.

– Ma présence a paru la bouleverser... Elle a étendu les mains pour me repousser, et son regard exprimait un tel effroi douloureux que je me suis éloigné aussitôt, craignant de lui faire mal.

– Je lui avais pourtant annoncé ton arrivée. Il est vrai que déjà, à ce moment, elle a semblé bouleversée... Mais tu n'en seras pas étonné après avoir appris ce qui s'est passé.

– Quoi donc ?

– Viens, je ne puis te dire cela ici.

Il la suivit dans sa chambre et s'assit machinalement en face d'elle. Alors, elle lui fit le récit de la scène nocturne qui avait eu de si terribles conséquences.

– Le misérable ! dit-il et ses yeux étincelaient

de fureur. Si sa sœur meurt, c'est lui qui l'aura tuée... Mais je ne souffrirai pas qu'il reste un instant de plus sous mon toit !

– Il est parti. J'ai pensé que tu lui abandonnerais le produit de son vol pour éviter tout esclandre.

– Oh ! naturellement !... À cause d'elle, pauvre Odile !... Je comprends maintenant son attitude de tout à l'heure. Pour elle, si fière, c'est une humiliation sans nom, une confusion inexprimable de savoir son frère coupable de cette action honteuse, qui déshonorerait son nom si elle était connue.

– Oui, devant toi surtout, c'est affreusement dur pour elle, murmura Emmanuelle.

Il demeura un long moment silencieux, le front entre ses mains qu'agitaient de continuels frémissements.

– Je n'ose pas retourner près d'elle, dit-il en relevant la tête. Tâche de lui faire comprendre doucement, Emmanuelle, que l'acte de son frère ne rejaillit en aucune façon sur elle, que je n'y

attache aucunement l'importance qu'elle imagine, en dehors du mal qu'il lui a causé... Dis-lui aussi que je serais heureux si elle me permettait de lui baiser la main.

– Oui, je le ferai, répondit doucement Emmanuelle en enveloppant d'un regard de tendre compassion ce visage altéré, empreint d'une émotion poignante.

Il se leva et fit un mouvement vers la porte. Puis, se ravisant :

– Où est l'enfant ? demanda-t-il d'une voix un peu frémissante.

Sans mot dire, elle se dirigea vers la porte qu'elle ouvrit.

Dans la pièce voisine, au milieu des souples lingeeries et de la dentelle du berceau préparé pour lui, reposait le tout petit être. Serge s'approcha, le considéra longuement, puis se pencha pour effleurer de ses lèvres le minuscule visage.

– J'aurais été bien heureux si tu avais vécu..., mais pourvu qu'« elle » vive, je ne cesserai de bénir Dieu ! murmura-t-il.

Il eut une sorte de sanglot et, se détournant brusquement, il sortit de la pièce.

« Comme il l'aime toujours ! songea Emmanuelle, toute bouleversée par cette douleur. Si elle avait voulu, elle l'aurait rendu si heureux ! »

Un léger rayon d'espoir s'était levé sur la maison Harbreuze. Le Dr Boutrin, sans trop oser encore se prononcer, constatait une légère amélioration de la malade.

– Il me semble que nous la sauverons, dit-il à Serge, dont le visage, ravagé par l'inquiétude, se détendit un peu à cette parole d'espérance.

Ce même jour, Emmanuelle vint trouver son frère dans le bureau où il essayait de travailler.

– Elle te demande, Serge. Je lui ai parlé comme tu le désirais.

Il se leva d'un bond et, sortant du bureau, gravit rapidement l'escalier.

Le visage très pâle d'Odile s'empourpra en le voyant entrer. D'un geste hésitant, elle lui tendit

sa main sur laquelle il posa ses lèvres.

– Serge... je voulais vous dire combien je regrette ce qui s'est passé... vous demander pardon de... cette faute de mon frère...

Les mots avaient peine à sortir de la gorge serrée, les grands yeux bleus, empreints d'une confusion et d'une douleur poignantes, se détournaient de ceux de son mari.

– Odile, je vous en supplie, qu'il ne soit plus jamais question de cela ! Vous n'êtes en aucune façon solidaire des actes de votre frère, et je ne vous reconnais pas le droit de m'en demander pardon, vous qui vous trouvez être sa victime. Ne vous tourmentez pas, ce qui s'est passé restera entre nous, et je l'aurais déjà oublié si vous n'en aviez subi cruellement les conséquences.

Des larmes emplirent les yeux d'Odile, glissèrent lentement sur ses joues blêmes.

– Mon petit enfant ! murmura-t-elle.

Son mari eut un mouvement pour se pencher vers elle, pour attirer peut-être contre sa poitrine la blonde tête affaiblie. Mais il se raidit et se

contenta de presser dans les siennes la main de sa femme.

– Dieu nous a envoyé l'épreuve, mais il faut le remercier encore de nous avoir épargné un plus grand malheur, dit-il gravement.

– Un plus grand malheur ?

La jeune femme prononçait ces mots à voix basse, avec une intonation lasse et amère.

Serge pâlit un peu et laissa retomber la main d'Odile sur le drap.

– Je vais vous quitter maintenant, pour ne pas vous fatiguer. Je reviendrai plus tard, si vous le voulez bien.

Elle fit faiblement de la main un signe d'assentiment, et il s'éloigna, le front plissé.

Dans le corridor, il se heurta presque à Claire qui sortait de sa chambre pour la première fois, après quelques jours de fièvre et d'extrême fatigue.

– Bonjour, Claire... Vous sentez-vous mieux, aujourd'hui ? demanda-t-il en lui tendant la main.

– Un peu, je vous remercie.

– Vous n’avez pas encore bonne mine ! dit-il en enveloppant d’un regard de compassion ce visage blême et creusé. Vous aurez grand besoin de vous soigner, ma pauvre enfant.

– Oh ! me soigner !... Pourquoi ? murmura-t-elle.

– Est-ce vraiment vous, que j’entends parler ainsi ? dit-il d’un ton de reproche sévère. Vous, une chrétienne ?... Quoi ? parce que vous avez été trompée par un misérable hypocrite, vous désespérez de tout, vous en avez assez de la vie, cette vie que Dieu vous a donnée pour l’employer à son service ?... Soyez plus forte, et dites-vous que d’autres souffrent autant que vous, peut-être plus que vous, car ils n’ont pas l’espoir de nouveaux rêves, comme il vous est permis encore d’en avoir.

Il se détourna brusquement et s’éloigna vers l’escalier.

Claire le regarda disparaître en murmurant pensivement :

– Que veut-il dire ?... On penserait que c'est de lui qu'il voulait parler !

## XVI

Odile était maintenant hors de danger. Le lourd poids d'inquiétude qui pesait sur tous, dans la vieille maison, se soulevait enfin. Gertrude et Victorine elles-mêmes, prenaient une mine d'allégresse, car, après tout, la jeune dame n'avait pas réalisé leurs craintes primitives, elle s'était toujours montrée bonne pour elles et très juste, ne favorisant pas Josefa à leurs dépens et la blâmant lorsqu'elle le méritait.

Emmanuelle avait soigné sa belle-sœur avec le plus complet dévouement, et Odile savait lui en témoigner délicatement sa reconnaissance. Elle avait du cœur, évidemment, beaucoup plus que ne l'avait pensé tout d'abord Emmanuelle. Mais, en ce cas, quelle singulière aberration la portait envers son mari à cette attitude de froide réserve qui semblait encore s'accentuer maintenant ?

Attitude toute semblable, du reste, du côté de

Serge. Il venait régulièrement, deux fois par jour, s'informer de la santé de sa femme, échangeait avec elle quelques paroles insignifiantes, puis se retirait. Même, depuis que le mieux s'accroissait, il écourtait encore ces brèves visites.

Claire passait une partie de ses journées près d'Odile, qui semblait l'avoir de plus en plus en affection. Jamais le nom de Rudolph n'était prononcé entre elles, jamais la jeune femme ne faisait allusion aux tristes fiançailles de son amie. Mais elle avait une façon toute particulière de lui serrer doucement la main, en disant avec une grave tendresse : « Ma petite Claire », et ses yeux prenaient une expression d'affectueuse pitié, mêlée de regret douloureux, en se posant sur le visage émacié où le sourire était bien rare maintenant.

Emmanuelle était très inquiète de la santé de sa cousine. Claire dépérissait visiblement, sans essayer de réagir. Elle refusait toute distraction, et surtout ne voulait plus sortir, faire de visites, revoir tous ces gens qui avaient dû certainement la juger d'étrange manière, à cause de la brusque

rupture de ses fiançailles, rupture dont on n'avait pu donner la véritable raison.

Vers la fin de septembre, Serge dit un jour à sa sœur.

– Tu devrais faire un petit voyage avec Claire. Peut-être cette distraction lui serait-elle favorable.

– J'y pensais justement. Mais je retardais un peu afin qu'Odile soit tout à fait remise.

– C'est elle-même qui m'en a parlé. Je m'arrangerai pour ne pas m'absenter pendant ce temps... bien que... moi ou rien...

Il leva légèrement les épaules et s'en alla, la bouche amèrement plissée.

Claire ne fit pas d'objection au voyage à Lourdes que lui proposait Emmanuelle. Les préparatifs du départ secouèrent un peu son abattement, et comme, pour la distraire, sa cousine s'arrêta plusieurs fois sur le parcours afin de lui faire visiter telle ou telle ville, elle se trouvait déjà moins mélancolique en mettant le pied sur le sol béni de Lourdes.

L'atmosphère de grâces où elle se trouvait

maintenant agissait peu à peu sur elle. La force morale qui l'avait abandonnée venait lentement la soulever de nouveau, au-dessus des regrets, des désillusions qui avaient meurtri son jeune cœur.

Ces six jours passés près de la grotte sainte furent pour Emmanuelle une prière continuelle. Elle avait tant à demander ! Sans parler de celle pour qui elle accomplissait ce voyage, il y avait là-bas, dans la vieille maison, deux êtres profondément malheureux... Car Odile souffrait aussi certainement, Emmanuelle l'avait compris à certains indices. Par exemple, de quelle nature était cette souffrance, quelle en était la véritable raison, voilà ce que la jeune fille n'avait pu définir.

Mais qu'importait ! Dieu voyait le fond des âmes, lui seul pouvait établir l'union entre ces deux êtres attachés l'un à l'autre par un lien indissoluble, et c'était en lui seul qu'Emmanuelle espérait.

Elles revinrent toutes deux intérieurement fortifiées et trouvèrent Odile relativement bien, quoi que encore très languissante et fort

mélancolique Emmanuelle, qui avait un peu espéré qu'en leur absence quelque rapprochement se ferait entre les deux époux, vit aussitôt avec tristesse que le mur de glace subsistait toujours... Et elle se prit à redouter que la jeune femme ne voulût de nouveau quitter Rocalande.

Cependant, Odile ne parlait pas de Rennbrunn... Elle n'en parla que quinze jours avant Noël, un soir où elle se trouvait dans la salle avec Emmanuelle et Serge, Claire, prise de migraine, étant montée dans sa chambre.

Les deux belles-sœurs brodaient un ornement pour la chapelle des Clarisses, tandis que Serge parcourait ses journaux. Le silence régnait dans la grande salle tiède, où, depuis la mort de la vieille M<sup>me</sup> Harbreuze, n'existait plus une aussi stricte et froide symétrie.

Odile leva tout à coup la tête et dit d'un ton tranquille :

– Verriez-vous quelque inconvénient, Serge, à ce que j'aie voir mon père pour Noël ?

Il interrompit sa lecture en répondant

froidement :

– Je n'en vois aucun. Vous êtes tout à fait rétablie maintenant, ce voyage ne pourra vous être qu'un agréable changement... Mais ne craignez-vous pas quelque rencontre... pénible ?

Elle pâlit et ses lèvres tremblèrent.

– Non, il ne viendra pas, mon père me l'a écrit... Sans cela, je n'y aurais pas été... Je n'aurais pas pu le revoir...

De nouveau, le silence se fit. Odile s'était remise à broder, Serge avait repris sa lecture. Mais Emmanuelle s'aperçut qu'il regardait beaucoup moins son journal que le pâle visage de sa femme.

Ce projet de voyage renouvelait toutes les inquiétudes d'Emmanuelle. Il y avait à craindre qu'une fois à Rennbrunn Odile ne prolongeât indéfiniment son séjour, et que celui-ci ne devînt enfin une séparation définitive.

Mais devait-elle en parler à sa belle-sœur, chercher à savoir le véritable motif de cette absence ? La conjecture était délicate et laissait

Emmanuelle fort perplexe.

Elle était encore indécise le lendemain, lorsque, en rentrant de ses courses charitables, elle trouva dans la salle sa belle-sœur occupée à habiller des poupées destinées à un arbre de Noël que les Viannes préparaient pour les enfants pauvres.

– Claire ne vous aide pas aujourd’hui ? demanda la jeune fille en s’asseyant près d’elle.

– Mais si, elle était là il n’y a qu’un instant. Elle vient de monter au grenier pour chercher si elle ne trouverait pas dans de vieilles malles de quoi habiller cette dernière poupée, pour laquelle il ne nous reste plus d’étoffe... Regardez celle-ci. Comment la trouvez-vous ?

Elle présentait à Emmanuelle une petite Piémontaise dont elle venait de terminer l’habillement.

– Charmante ! Vous êtes délicieusement adroite, et notre arbre de Noël vous devra son plus grand attrait... Mais vous ne serez pas là pour voir la joie de ces chères petites ! Ce Noël

semblera bien triste, sans vous !

Odile eut un faible sourire.

– Vous êtes bien aimable de me le dire, Emmanuelle. Moi aussi, j’aurais aimé à passer cette fête ici. Mais voici déjà quelque temps que je n’ai vu mon père, je sais qu’il est fatigué, souffrant et désire ma visite.

– Celle-ci sera-t-elle très longue ?

– Cela dépendra, murmura-t-elle.

Elle avait posé sur ses genoux la petite Piémontaise et, levant tout à coup la tête, regarda en face sa belle-sœur :

– Vous avez peur que je ne revienne pas, Emmanuelle ?

– Je n’ai pas à vous cacher que j’ai, en effet, cette crainte.

– Cependant, je pars avec l’intention de revenir. Après tout, ce doit être mon devoir, malgré... ce qui nous sépare.

Ses lèvres tremblèrent et ses longs cils blonds s’abaissèrent, voilant un instant ses beaux yeux.

– ... Pourtant, si quelque chose dans la conduite de Serge vient me faire comprendre qu’il préfère la séparation, je resterai, naturellement...

– Naturellement !... Vous abandonneriez votre mari, sans remords ?

– Ce n’est pas moi qui l’abandonnerais, cette fois ; c’est lui-même qui m’éloignerait de lui... Évidemment, ce serait la meilleure solution, car qu’est-ce qu’une existence telle que nous l’avons ? Nous sommes une gêne l’un pour l’autre...

– Odile, ne vous êtes-vous jamais douté de ce que vous étiez pour lui ?

La jeune femme pâlit, et ses mains frémirent longuement.

– Si, je sais qu’il m’aimait, murmura-t-elle. Il m’aimait comme je ne méritais pas de l’être, moi qui n’avais que froideur et ressentiment pour lui. Mais maintenant, c’est fini. Poussée par mon fol orgueil de race, j’ai repoussé sans pitié cet amour, j’ai profondément blessé ce cœur loyal, qui s’était

pourtant montré si délicat à mon égard, et si patient malgré ma glaciale indifférence. Désormais, il s'est détaché de celle qui l'a dédaigné, qui l'a fait souffrir... Emmanuelle, savez-vous quel est mon regret de chaque jour ? C'est que Dieu ne m'ait pas fait mourir, au lieu de mon cher petit ange. Puisque Serge ne m'aime plus, il n'aurait plus souffert de ma disparition, et il aurait été heureux de conserver l'enfant qu'il désirait beaucoup.

Des larmes brûlantes coulaient lentement sur les joues d'Odile, dont la voix s'étranglait un peu... Emmanuelle se pencha vers elle et, lui entourant le cou de son bras, approcha ses lèvres de son oreille.

– Voulez-vous que je vous répète ce que Serge a dit devant votre petit enfant mort, alors que vous étiez en si grand danger que le docteur désespérait encore de vous sauver ?... « J'aurais été bien heureux si tu avais vécu..., mais pourvu qu'« elle » vive, je ne cesserai de bénir Dieu. »

Un regard rayonnant sous les pleurs se leva vers Emmanuelle.

– Il a dit cela !... Alors... il m’aimerait encore un peu ? Mais en ce cas, pourquoi est-il si froid ?... Pourquoi m’évite-t-il toujours ? dit-elle d’une voix haletante.

– Réfléchissez, Odile, qu’après ce qu’il savait de vos anciens sentiments à son égard, après la façon dont vous aviez accueilli autrefois l’affection qu’il vous offrait, il y avait là pour lui une question de dignité.

– C’est vrai... Je n’avais pas réfléchi... J’étais si malheureuse de lui voir cette attitude !... Et puis, Emmanuelle, après ce que... ce malheureux a fait, je me sens si cruellement humiliée devant cet homme intègre, qui doit éprouver une telle honte d’être le beau-frère d’un...

Le mot ne passa pas sur ses lèvres pâlies.

– Odile, ma sœur chérie, tous les autres sentiments s’effacent dans le cœur de Serge devant l’amour qu’il n’a cessé de vous porter. Vous l’avez beaucoup fait souffrir, mais vous pouvez réparer en le rendant très heureux. Voyez maintenant où se trouve votre devoir.

Le pas léger de Claire se faisait entendre. Odile effleura d'un baiser de reconnaissance le front d'Emmanuelle et murmura :

– Merci.

## XVII

Dans le vestibule très éclairé, une forme mince, vêtue de noir, venait de passer, se dirigeant vers une porte qu'elle ouvrit d'un geste résolu. Une petite main très blanche tourna le commutateur, la lumière électrique éclaira tout à coup le grand vieux salon dont elle fit ressortir aussitôt toute la laideur.

La jeune femme s'avança vers le piano qu'elle ouvrit. Elle s'assit et, posant lentement ses mains sur le clavier, commença à jouer.

Dans la salle, Emmanuelle et Claire, qui travaillaient silencieusement, eurent un sursaut de surprise en entendant les sons qui parvenaient jusqu'à elles, un peu assourdis.

– Odile joue ! murmura Claire.

Jamais, depuis le jour où le piano, cadeau de son mari, était arrivé ici, la jeune femme ne s'en

était servie.

Cinq minutes plus tard, quelqu'un qui rentrait, poudré de neige et le front soucieux, s'arrêtait brusquement sur le seuil, en entendant la délicate harmonie venant du salon.

Il s'arrêta au milieu du vestibule, hésitant visiblement. Puis il s'avança vers la porte demeurée entrouverte, et, la poussant, entra doucement.

Odile semblait tout à son jeu, comme absorbée dans la sublime beauté de l'adagio de Beethoven qu'elle interprétait en véritable artiste. Un peu de rose colorait ses joues d'ordinaire si pâles, que frôlaient ses longs cils blonds frémissants.

Les notes de la dernière mesure s'éteignirent comme en un long murmure, la jeune femme leva les yeux et son teint s'empourpra à la vue de Serge, debout près de la porte.

Il s'avança et demanda d'un ton calme :

– Vous voilà donc réconciliée avec la musique, Odile ? Vous y trouvez de nouveau votre plaisir ?

– Mon plaisir, oui... Mais je serai surtout heureuse, puisque vous l'aimez, de vous en faire souvent... aussi souvent que vous le voudrez.

Sa voix tremblait un peu, en prononçant ces paroles.

– Vous êtes mille fois aimable ! Mais je croyais vous avoir fait comprendre un jour que je ne voulais plus accepter ce que vous paraissiez considérer comme... une corvée.

Il parlait d'un ton tranquille et glacé. La jeune femme eut un tressaillement et pâlit un peu.

– Vous avez le droit de me rappeler mes torts, Serge. Mais il ne s'agit plus maintenant de corvée. Ce sera toujours un bonheur pour moi lorsqu'il me sera possible de vous procurer la moindre satisfaction.

Les grands yeux bleus se levaient vers lui, timides et suppliants... Serge, devenu très pâle, fit un pas en avant.

– Que voulez-vous dire, Odile ? Si souvent vous m'avez fait comprendre que je vous étais non seulement indifférent, mais odieux...

Elle se leva brusquement en joignant ses mains frémissantes.

– Je vous en prie, soyez bon, ne me rappelez pas ma folie, ma coupable conduite ! Oui, j’ai été mauvaise envers vous, par orgueil surtout... Par orgueil !... J’étais si fière de mon nom, de la vieille noblesse de ma famille ! Je méprisais votre origine bourgeoise, je vous accusais de n’avoir cherché, en m’épousant, qu’une alliance destinée à flatter votre amour-propre de riche plébéien... Et j’ai vu cependant un comte de Walberg s’abaisser, pour payer ses dettes criardes, à l’acte dégradant du vol... un autre, mon cousin Maximilien, épouser, pour sa fortune, une femme qu’il a déclaré ne pouvoir jamais aimer, et perdre sa santé et sa raison dans un vice affreux... Vous, au contraire, je vous ai toujours trouvé si bon, si patient pour l’ingrate et misérable créature que j’étais, si loyal, si généreux... oh ! d’une générosité qui m’accable ! dit-elle dans un sanglot. Certes, je ne mérite plus que vous m’aimiez, mais laissez-moi vous témoigner, autant qu’il sera en mon pouvoir, mes regrets et mon repentir...

Secouée par l'émotion, elle tremblait de tous ses membres, et, toute chancelante, se retenait au piano... Elle se sentit saisie tout à coup entre des bras vigoureux et transportée sur le canapé, où Serge s'assit près d'elle en attirant sa tête contre son épaule.

– Taisez-vous, ma bien-aimée ! dit-il d'un ton doux et tendre qui avait un charme particulier dans la bouche de cet homme froid et impénétrable. Vous n'avez jamais cessé de m'être très chère, vous le serez plus encore maintenant que vous avez bien voulu dissiper les lourds nuages qui s'élevaient entre nous. Oublions le passé, qui nous a fait souffrir, et, avec l'aide de Dieu, allons vers l'avenir. Vous essayerez de me donner un peu d'amour...

– Un peu !... Oh ! Serge, ne comprenez-vous pas que mon cœur est maintenant tout à vous ?

Le visage de Serge rayonna soudain ; ses yeux, pleins d'un bonheur un peu incrédule encore, se plongèrent dans ceux de sa femme...

– Serait-ce possible ?... Odile, me rendriez-vous heureux à ce point ? dit-il d'une voix un peu

étouffée par le saisissement.

– Heureux, vous ne le serez jamais assez, à mon avis, mon cher mari, dit-elle avec un délicieux sourire de bonheur, en penchant un peu son front sur lequel il mit un long baiser.

Odile s'en alla pour Noël mais elle ne partit pas seule, et Serge ne la quitta pas pendant son séjour à Rennbrunn. Ils revinrent ensemble, radieux comme de jeunes mariés, et Emmanuelle s'empressa aussitôt de remettre entre les mains de sa belle-sœur le gouvernement de la maison, qui ne fut pas refusé cette fois. Odile voulait maintenant accomplir tous les devoirs autrefois orgueilleusement repoussés par elle, alors qu'il lui était insoutenable d'être M<sup>me</sup> Harbreuze. Désormais, elle s'occupait de mille choses qui lui étaient jusque-là – de par sa volonté – demeurées complètement étrangères... et, entre autres, elle avait visité l'usine – cette usine qui avait révolté sa morgue aristocratique et qu'elle avait voulu toujours ignorer, n'en parlant jamais, évitant, autant qu'elle le pouvait, de faire passer près de

là sa voiture au cours de ses promenades, et détournant les yeux avec une sourde colère lorsqu'elle apercevait de loin les bâtiments détestés, source de cette fortune qui avait été la cause de son mariage avec Serge Harbreuze.

À dater de ce moment, on vit très souvent à l'usine la jeune M<sup>me</sup> Harbreuze. Elle y accompagnait son mari, travaillait près de lui dans son vaste bureau, s'intéressait aux ouvriers et à leurs familles, qu'elle visitait en compagnie d'Emmanuelle et de Claire, ou même de Serge, dont la froideur un peu hautaine s'atténuait, à l'égard de ses employés, sous l'influence du bonheur familial qui le transfigurait réellement.

– M. Harbreuze n'a jamais paru aussi jeune que maintenant, disait-on à Rocalande.

Naturellement, on avait beaucoup discoursu sur cette transformation et sur l'union parfaite qui semblait exister maintenant entre les deux époux. Il était désormais bien connu que ce glaçon de Serge était ardemment épris de sa femme, qu'il ne cherchait qu'à réaliser ses moindres désirs et, si elle l'eût voulu, aurait dépensé sans compter

les riches revenus autrefois soigneusement capitalisés par ses prédécesseurs.

Mais la jeune femme demeurait très simple et estimait surtout la fortune de son mari pour le plaisir qu'elle lui procurait de faire du bien à autrui. Cependant, elle accueillit avec une vive satisfaction le projet que lui soumit Serge, projet d'achat de la petite hauteur sur laquelle s'élevaient les ruines de Castebard et du bois qui les précédait, pour faire construire, au milieu de celui-ci, une spacieuse villa.

– Cette vieille maison est bien noire, bien triste pour vous, Odile, déclara-t-il. Puis elle est resserrée, l'air et le soleil n'y parviennent pas librement... Nous serons délicieusement là-bas, vous verrez.

– Oh ! je n'en doute pas ! Mais cependant je ne voudrais pas qu'à cause de moi vous vous croyiez obligé de quitter cette demeure où tant de générations des vôtres ont vécu et à laquelle vous êtes certainement attaché.

– Mais oui, aussi la conserverai-je comme un souvenir du passé de ma famille. Seulement, je ne

crois pas du tout nécessaire, pour le seul plaisir d'habiter où ont vécu mes ancêtres, de nous priver d'air et de lumière, ces deux éléments si nécessaires à la vie.

Séance tenante, il traça lui-même le plan de la villa. Il y eut une amicale discussion entre les deux époux, parce que Serge, qui ne trouvait rien d'assez beau pour sa femme, voulait faire les choses trop luxueusement, au gré d'Odile. L'opinion de celle-ci l'emporta, comme toujours, et tous deux, tombant d'accord, établirent le plan d'une demeure à la fois simple et confortable, bien organisée pour les froids rigoureux de la contrée.

Les travaux commencèrent cet été même. Ce fut un fréquent but de promenade pour elle, Emmanuelle et Claire, qu'accompagnait souvent Serge. Odile témoignait la plus tendre sollicitude à la jeune cousine de son mari ; elle s'ingéniait, avec Emmanuelle, à la distraire, à l'entourer de soins affectueux. En dehors de l'attrait réel que lui avait toujours inspiré la douce Claire, elle voulait essayer de réparer la souffrance dont son

frère était cause.

Depuis son retour de Lourdes, Claire semblait avoir repris un peu d'énergie. Mais elle était toujours triste, avec, dans ses beaux yeux violets, une expression un peu lointaine de désillusionnée ; et, devenue d'humeur sauvage, elle refusait même de paraître aux petites réunions de M<sup>me</sup> Viannes, qui lui plaisaient pourtant beaucoup autrefois.

– Il faudrait lui trouver un bon mari, disait Odile à Serge. Cette pénible histoire a complètement bouleversé sa vie, pauvre petite Claire !

– Je suis de votre avis, ma chère Odile. Dans les douceurs et les responsabilités d'un foyer, elle oubliera plus vite sa pénible désillusion. Mais il ne faut pas nous dissimuler qu'elle sera difficile à marier. Les Rocalandais sont très rigides, ils ne savent pas distinguer entre une inconséquence de très jeune fille, grisée par quelques compliments, et une coquetterie préméditée. La pauvre Claire n'est maintenant à leurs yeux qu'une petite coquette, une jeune personne frivole et légère,

que les pères et mères de famille ne se soucieraient pas d'avoir pour belle-fille.

– Elle est pourtant si charmante et si bonne ! Sauf Alice Viannes, je ne connais pas ici de jeune fille qui la vaille au point de vue du sérieux et du cœur.

– C'est également mon opinion. Mais une simple apparence suffit à faire juger quelqu'un par nos concitoyens... Je le répète, il sera très difficile de marier ici notre petite Claire, c'est-à-dire de lui faire faire un mariage offrant toutes les garanties d'honorabilité et de sérieux, car autrement, avec la dot que lui constitue Emmanuelle, il est évident que des partis quelconques ne lui manqueraient pas.

– Oui, mais il ne faudrait surtout pas cela pour elle, dont le cœur est si délicat ! Je crois...

Elle s'interrompt en entendant frapper à la porte du bureau où avait lieu cet entretien. C'était Mathieu, le vieux domestique, annonçant que M. Jean Viannes demandait si Monsieur pouvait le recevoir.

– C’est vrai, il m’avait annoncé son arrivée pour un des jours de cette semaine ! dit Serge. Faites-le entrer, Mathieu.

Jean, en pénétrant dans le bureau, retint un mouvement de surprise à la vue de la jeune femme rayonnante de fraîcheur et de beauté qui semblait, dans son ample robe d’intérieur toute blanche, éclairer la sombre et vaste pièce et jusqu’au fier visage de Serge. Celui-ci accueillit son ami avec plus de chaleur qu’il n’en avait coutume, et Odile se montra très aimable, très sympathique. Après quelques instants d’entretien, quelques questions pleines d’intérêt sur son existence à Bucarest et sur les résultats de son travail, la jeune femme s’éloigna, non sans avoir invité Jean à dîner, ce qu’il accepta sans hésitation.

Le jeune homme n’avait plus sa triste mine d’auparavant. Sa maigreur s’était transformée en une sveltesse élégante, son teint avait perdu la pâleur habituelle, ses mouvements avaient plus de vivacité, plus d’entrain. Seuls, les yeux, doux et profonds toujours, conservaient une expression

de mélancolie grave.

Jean Viannes réussissait fort bien dans la tâche que lui avait confiée M. Harbreuze et réalisait déjà de beaux bénéfices sur les affaires traitées par lui. En outre, sa distinction, ses qualités morales et intellectuelles le faisaient fort apprécier de la société roumaine aussi bien que de ses compatriotes établis là-bas.

Serge, après l'avoir complimenté de ses succès en affaires, ajouta en souriant :

– J'ai appris que tu en avais d'un autre genre, mon cher ami, et qu'une charmante Roumaine, en particulier, ne demanderait pas mieux que de devenir M<sup>me</sup> Jean Viannes.

Le front de Jean eut une légère contraction.

– Oh ! je ne pense guère à cela ! dit-il avec une sorte d'impatience.

– Cependant, tu es fait pour fonder un foyer, et tu seras un mari idéal, soit dit sans te flatter.

– Je te remercie de cette excellente opinion ! répondit-il avec un rire forcé. Mais j'ai dans l'idée que je mourrai dans la peau d'un

célibataire.

Serge enveloppa d'un rapide et perspicace regard la physionomie de son ami. Puis il changea de sujet d'entretien.

Le soir, quand Jean Viannes, un peu avant le dîner, entra avec son ami dans la salle, il eut peine à réprimer un mouvement de surprise douloureuse à la vue du pâle visage de Claire, de ses yeux cernés et tristes, de la lassitude dont témoignait toute sa personne. Quelque chose de son saisissement, de son pénible émoi intérieur parut sans doute, malgré tout, sur sa physionomie, car Serge échangea un coup d'œil avec sa femme... Et, pendant tout le repas, pendant la causerie qui suivit dans la salle, ils ne cessèrent d'observer discrètement le jeune homme, dont le regard, sans cesse attiré comme par un aimant vers Claire, révélait pour des yeux perspicaces le secret que Jean Viannes avait toujours voulu voir ignoré.

– Ou je me trompe fort, ou cet excellent Jean aime notre pauvre Claire, dit Serge à Odile lorsqu'il se trouva seul avec elle.

– Je le crois, en effet. Son regard prend une douceur infinie en s’arrêtant sur elle, et il semblait vraiment avoir peine à dissimuler son émotion en la voyant si changée.

– Eh ! mais, ce serait une solution, cela ! Jean est orphelin, complètement libre ; Claire serait pour lui une petite femme exquise, et elle aurait un mari !...

– Presque aussi bon que le mien ! dit Odile en penchant câlinement sa tête sur l’épaule de Serge.

– Chère flatteuse ! riposta-t-il avec un sourire de bonheur... Je lui souhaite, en tout cas, d’être aussi heureux que moi ! Mais, avec Claire, il pourrait l’être. Quoique prétendent les Rocalandais, l’enfant a une nature sérieuse, elle a reçu une bonne éducation chrétienne et, de plus, cette précédente épreuve a dû la mûrir.

– Eh bien ! nous parlerons de cela à Emmanuelle, Serge.

La jeune fille, aux premiers mots que lui dit sur ce sujet sa belle-sœur, répliqua aussitôt :

– Je me doutais depuis longtemps de cet

attachement de M. Viannes pour Claire. Il a toujours paru éviter avec le plus grand soin de le laisser voir, mais malgré tout, de temps à autre, un rien, un peu d'émotion en sa présence, un peu plus de rayonnement dans son regard quand il l'apercevait, venait me donner le soupçon que ce noble cœur était pris au charme de notre petite Claire.

– En ce cas, pourquoi n'a-t-il pas demandé ?...

– Vous oubliez qu'il avait alors sa mère.

– C'est vrai ! Mais depuis ?

– Voilà ce que je ne comprends pas... À moins que, poussant très loin la délicatesse, il n'ait reculé devant la dot de Claire.

– Il en est bien capable ! Mais s'il ne fallait que cela pour le contenter, vous la diminueriez, Emmanuelle ?

– Oh ! certes oui ! dit la jeune fille en riant. Tant qu'il voudra même ! Ce n'est pas de l'argent qu'il faut à Claire pour être heureuse, mais l'appui et la ferme affection d'un noble cœur.

– Alors, vous pensez que Serge peut faire en

ce sens des ouvertures à M. Georges ?

– Je le crois... Mais savez-vous ce que je crains, Odile ? C'est que Claire refuse obstinément de se marier.

– La pauvre petite a été si tristement leurrée ! murmura Odile d'une voix un peu tremblante. Mais qui sait ? Jean réussira peut-être à la guérir. Il est si bon, et on le sent si délicat, si élevé de caractère et de pensées !

– Certes, jamais nous ne pourrions rêver mieux pour Claire ! Essayons en tout cas, Odile car la solution providentielle que je demande chaque jour à Dieu est peut-être là.

## XVIII

– Jean, mon cher, viens donc fumer un cigare au jardin. J’ai à te parler de choses sérieuses.

Jean Viannes posa le livre qu’il parcourait d’un œil distrait et se leva pour répondre à l’appel de Georges Viannes, son cousin, dont le visage jovial s’encadrait dans la fenêtre ouverte près de lui.

– De quoi donc s’agit-il ? demanda le jeune homme.

– De mariage, mon bon.

Il eut un bref froncement de sourcils.

– Pour moi ?

– Quel air suffoqué !... As-tu juré de rester célibataire ?

– Peut-être.

– Parce que tu ne veux pas épouser une

héritière ?... La chose te serait permise, maintenant que tu as une situation qui peut devenir superbe. Mais enfin, passons ! Le mariage que j'ai à te proposer ne t'apportera qu'une dot de cent mille francs – chiffre qui n'a rien d'effrayant à notre époque.

Jean dit d'un ton un peu sec :

– Laissons ce sujet, Georges, car je n'ai aucunement l'idée de me marier.

– Vraiment ?... c'est un parti pris absolu ? Et sans savoir de qui je veux parler ?

– Que m'importe ! murmura impatiemment Jean Viannes.

– Eh bien ! moi qui croyais te faire tant de plaisir ! J'étais radieux en entendant Serge Harbreuze me dire...

– Serge ? Qu'est-ce que Serge vient faire là-dedans ?

– Tout simplement me faire comprendre qu'il serait on ne peut plus heureux de t'avoir pour cousin !

Jean saisit la main du notaire et la serra à la

briser.

– Georges... est-ce sérieux ?

– Comment, si c'est sérieux ? Il paraît que sa femme et lui, et même M<sup>lle</sup> Emmanuelle ont cru deviner que tu aimais M<sup>lle</sup> Claire. De même, ils ont deviné la raison qui te faisait rester à l'écart... Alors, comme on t'apprécie à ta juste valeur, on diminue le chiffre de la dot, le réduisant à ce que je t'ai dit, et...

– Mais elle ?... Voudra-t-elle ?

– Ah ! voilà ce qui te regarde, mon cher ! La pauvre petite a évidemment souffert de la rupture de ses fiançailles avec ce comte de Walberg – qui m'a paru un intrigant de la belle espèce, soit dit entre parenthèses. Elle est probablement désillusionnée, découragée... C'est à toi, mon ami, d'arriver à te faire aimer. Du reste, Serge m'a chargé de te dire qu'il attendait ce soir, à cinq heures, pour causer avec toi.

Un peu pâle, le front légèrement contracté, Jean fit machinalement quelques pas... Puis, se tournant vers son cousin :

– Il ne faudrait pas, en tout cas, que l'on exerçât la moindre pression sur elle !

– Hé ! aucun des Harbreuze n'est capable d'un acte de ce genre ! Il suffira que M<sup>me</sup> Claire te voie plus souvent, elle t'appréciera vite et t'aimera plus vite encore, homme trop peu confiant en ta valeur.

Ce fut un entretien très long et très intime qui eut lieu à la fin de l'après-midi entre Serge Harbreuze et Jean Viannes. Serge, confiant dans l'absolue discrétion de son ami, lui raconta simplement la véritable raison de la rupture des fiançailles – rupture qu'il aurait, d'ailleurs, essayé d'amener même sans cet incident, après les renseignements déplorablement obtenus sur le comte Rudolph.

– Je ne crois pas qu'il y ait eu, chez Claire, autre chose qu'une griserie produite par les manières insinuantes et les paroles enjôleuses de cet homme, ajouta-t-il. Il n'est pas de ceux que l'on peut aimer profondément. Mais l'enfant souffre de sa désillusion et d'avoir cru donner son cœur à qui n'en était pas digne. En outre, elle sait

qu'elle est maintenant accusée de coquetterie par les Rocalandais et...

– Elle, coquette !... Oh ! est-ce possible de prétendre pareille chose ! s'exclama Jean avec une véhémence indignation.

Serge ne put s'empêcher de sourire.

– Quelle chaleur pour la défendre ! On voit bien que tu es amoureux, mon cher ami ! Il faut reconnaître pourtant qu'elle l'a été un peu en cette circonstance. Mais les Rocalandais exagèrent ridiculement et, au fond, Claire est assez réellement sérieuse pour qu'on soit indulgent à l'égard d'une petite inconséquence de très jeune fille naïve et inexpérimentée.

– Moi, en tout cas, je l'ai, cette indulgence ! dit vivement Jean. Et je considère M<sup>me</sup> Claire bien au-dessus de la plupart des jeunes filles de Rocalande ! Mais comment accueillera-t-elle ma demande ?

– Il faut manœuvrer diplomatiquement avec ces petites têtes de jeunes filles, mon ami... Tiens, voici justement ma femme, elle va t'expliquer

notre petit plan de campagne destiné à faire le bonheur de notre chère Claire.

... Le soir de ce jour, Serge annonça négligemment, pendant le dîner, que Jean demeurerait à Rocalande plus longtemps qu'il ne l'avait pensé. Lui, Serge, avait besoin de son ami pour différentes affaires à traiter... Et ce fut une occasion de louer l'intelligence, le tact, toutes les qualités de Jean Viannes.

À dater de ce jour, on vit très souvent le jeune homme à la maison Harbreuze. Officiellement, il venait travailler avec Serge. Mais celui-ci l'emmenait fréquemment dans la salle pour prendre le thé... Et sa femme et lui s'arrangeaient alors pour mettre discrètement en valeur toutes les belles facultés de Jean, ainsi que son noble caractère, son cœur si délicatement bon et ce dévouement dont il avait donné la mesure dans sa conduite envers sa mère.

Tout d'abord, Claire restait indifférente, témoignant au jeune homme une politesse mélancolique à peine nuancée d'intérêt. Mais les yeux noirs du jeune homme avaient beaucoup de

charme, et Claire les voyait souvent fixés sur elle, respectueux et si doux, si profonds que, peu à peu, quelque émotion pénétrait en ce jeune cœur et que, maintenant, elle éprouvait un petit tressaillement de plaisir lorsque paraissait dans l'ouverture de la porte la haute taille svelte de Jean Viannes.

Puis Claire, qui ne manquait pas d'intelligence, appréciait à sa valeur celle de Jean, de même que le très grand intérêt de sa conversation. Mais surtout, dans ces fréquents rapports, elle apprenait à mieux connaître l'élévation morale et la noblesse de ce cœur d'homme.

– M. Viannes est si modeste que, si on ne le voit souvent, on passe près de ses qualités sans presque les remarquer, dit-elle un jour à Odile.

La jeune femme répéta cette parole à son mari, qui déclara d'un ton satisfait :

– Bon, quand elle l'appréciera comme il le mérite, l'amour ne sera pas loin.

Jean, lui, n'était pas aussi rassuré.

Certainement, Claire semblait maintenant le voir arriver avec un certain contentement, elle souriait plus souvent quand il était là... Mais elle avait encore des moments de profonde mélancolie où ses doux yeux, couleur de violette, semblaient s'en aller vers quelque pays lointain... vers le pays de « l'autre », peut-être, du grand seigneur indigne qui avait si habilement fasciné ce cœur naïf.

Il eut un tressaillement de bonheur en remarquant un jour, comme il arrivait inopinément dans le jardin de son cousin, où Claire et Emmanuelle travaillaient près d'Alice, la teinte rose qui s'étendait sur le teint de Claire, moins pâle depuis quelque temps.

– Assieds-toi près de nous, Jean, dit Alice après qu'il eut salué les deux jeunes filles. Tu vas nous raconter cette jolie légende roumaine qui nous a charmés hier.

– Volontiers... Mais je voudrais pouvoir vous la dire dans la langue du pays, pour vous permettre d'en apprécier toute la saveur.

– Il faudrait nous l'apprendre, monsieur, dit en

souriant Emmanuelle.

– Ce serait avec le plus grand plaisir, mademoiselle. Mais, hélas ! mon séjour ne sera plus assez long pour m'en laisser le loisir.

– Pensez-vous nous quitter bientôt ?

– Mais oui, assez prochainement. Il faut bien que je regagne Bucarest, où des affaires m'attendent !

Claire baissa les yeux sur son ouvrage. La teinte rose avait quitté ses joues et un léger frémissement agitait ses doigts fins.

– Mais vous ne resterez pas trop longtemps sans revenir ? reprit Emmanuelle qui ne perdait rien de ces symptômes d'émotion – non plus que Jean, dont le cœur tressaillait d'espoir.

– Cela dépend... oui, vraiment, cela dépend de certaines choses, dit le jeune homme d'une voix un peu émue.

Ce soir-là, Claire parut retombée dans la tristesse des mois précédents. Mais nul ne s'en inquiéta chez les Harbreuze, qui feignirent de ne pas s'apercevoir de ses distractions continuelles

et de sa mine mélancoliquement pensive.

En la voyant le lendemain matin un peu pâle, Odile lui dit :

– Vous m’accompagnez cet après-midi à Castebard, petite Claire. Le bon air de là-haut vous fera du bien.

Elles partirent en voiture après le déjeuner. Serge devait venir les rejoindre, plus tard, avec Emmanuelle.

La construction de la villa avançait, mais, dans quelque temps, elle se trouverait interrompue par les premiers froids. Déjà, les châtaigniers presque dépouillés annonçaient l’hiver tout proche.

L’air était vif aujourd’hui, mais le soleil en atténuait la fraîcheur. Odile et Claire s’assirent sous une petite construction en planches que Serge avait fait installer afin qu’elles se trouvassent à l’abri quand elles venaient passer l’après-midi ici. Elles se mirent à travailler en causant, tandis qu’autour d’elles s’ébattait joyeusement le bel épagneul anglais que Serge avait récemment offert à sa femme.

Le jeune animal s'arrêta tout à coup en lançant un aboiement sonore... Quelqu'un apparaissait dans le sentier qui traversait le petit bois.

– Ah ! c'est M. Jean ! dit Odile.

Son regard un peu malicieux se glissait vers Claire, qui avait légèrement rougi de contentement.

Le jeune homme s'approcha et salua les deux dames. Il croyait, expliqua-t-il, trouver ici Serge, d'après ce que celui-ci lui avait dit le matin.

– Non, il n'y a que nous, monsieur, répliqua Odile. Serge ne viendra que tout à l'heure et vous allez être obligé de l'attendre en notre compagnie.

D'un geste gracieux, elle désignait au jeune homme un pliant en face d'elle. Puis, avec son aisance et son amabilité coutumières, elle se mit à bavarder, sans paraître remarquer le mutisme de Claire et l'embarras mal dissimulé de Jean.

– Où est donc passé ce fou de Loby ? dit-elle tout à coup en jetant un coup d'œil autour d'elle. Je n'aime pas qu'il s'éloigne, car il est si beau

qu'il pourrait tenter des gens peu honnêtes.

– Je vais voir si je le découvre aux alentours, madame, dit vivement Jean en se levant.

– Vraiment, je regrette que vous vous dérangiez ! Montez simplement jusqu'aux ruines, de là vous découvrirez les plus proches alentours et il entendra très bien si vous l'appellez... Claire, si vous alliez avec M. Viannes ? Un tout petit peu d'exercice vous fera du bien.

Claire se leva docilement. Dans le sentier, elle marcha près de Jean, sans parler... Et lui aussi demeurait silencieux, étreint par l'anxiété au moment où son sort allait se décider.

Claire se sentait envahie par une émotion imprécise, qui n'avait rien de l'impression troublante produite par la présence de M. de Walberg. Jean lui inspirait une confiance absolue ; elle éprouvait pour lui, si sérieux, si loyal, si pénétré de nobles pensées, une sorte d'admiration respectueuse, et, en même temps, elle se sentait attirée par la bonté simple, la rare modestie de ce jeune homme qu'elle ne connaissait vraiment bien que depuis peu de

temps.

Loby, l'épagneul, gambadait au milieu des ruines. Il accourut au-devant des jeunes gens en aboyant joyeusement.

– Odile va être rassurée tout de suite, dit Claire avec un sourire. Elle tient d'autant plus à ce chien que c'est un cadeau de son mari.

– Oui, c'est un ménage idéal... Cela fait regretter d'autant plus aux pauvres célibataires de n'avoir pas de foyer.

Claire leva les yeux vers lui. Il s'était arrêté près d'un pan de mur, et, en prononçant ces mots d'une voix un peu frémissante, regardait les sommets bleuâtres derrière lesquels le soleil descendait déjà.

Le silence se fit pendant quelques instants. La petite main de Claire enlevait machinalement les lichens du vieux mur et les émiettait entre ses doigts.

– Est-ce que vous retournez vraiment bientôt à Bucarest ? demanda-t-elle enfin d'une voix qu'elle essayait de raffermir.

– Comme je l’ai dit hier, cela dépend... Peut-être partirai-je demain...

Les paupières de Claire battirent, ses lèvres tremblèrent un peu.

– Mais je puis aussi rester davantage... si vous le voulez ?

Les doux yeux bleus, interrogateurs et un peu effarés, se posèrent sur lui... Il pencha vers elle sa haute taille, près de laquelle la sienne semblait plus menue encore...

– M<sup>lle</sup> Emmanuelle et Serge m’ont autorisé à faire moi-même près de vous la démarche qui doit décider de mon bonheur, dit-il d’une voix qui laissait paraître toute l’émotion de son cœur. Voulez-vous devenir ma femme, mademoiselle Claire ?

Le visage de la jeune fille s’empourpra, ses yeux brillèrent de surprise et de bonheur... D’un mouvement impulsif, elle tendit ses deux mains à Jean.

– Oui, je veux bien ! J’ai tant de confiance en vous !

C'était le cri spontané de cette petite âme sensible trompée naguère par les dehors menteurs et les paroles dorées de l'homme qu'elle avait cru aimer et qui avait seulement grisé quelque temps son imagination de jeune fille.

Cette fois, c'était vraiment l'amour profond et vrai, parce que basé sur une estime et une confiance absolues. Jean le comprit aussitôt, car l'âme limpide de Claire laissait voir facilement toutes ses impressions. En même temps, par cette parole, la jeune fille, déjà touchée par le vent de la désillusion, semblait se réfugier avec allégresse dans cet asile sûr que lui paraissait le cœur loyal, aimant et si hautement sérieux et chrétien qui s'offrait à elle... Et cette pensée qu'il la rendait heureuse, qu'il chassait enfin les derniers nuages amoncelés pendant quelque temps sur ce jeune front, parut exquise à Jean.

– Merci, Claire ! dit-il d'une voix tremblante d'émotion, en posant doucement ses lèvres sur les mains frêles qui s'abandonnaient entre les siennes.

Ils restèrent un long moment silencieux, se

parlant seulement par l'éloquent bonheur qui rayonnait dans leur regard.

L'épagueul s'était couché à leurs pieds, ses beaux yeux couleur de feuille morte levés vers eux semblaient comprendre toute l'allégresse de cette minute heureuse.

– Comme il fait bon ici ! murmura Claire en jetant autour d'elle un regard plein de ravissement. Je suis contente que vous m'ayez parlé en cet endroit que j'aime tant.

– Moi aussi, je l'ai toujours aimé ! Et quelle belle fin d'après-midi ! Regardez, Claire, comme les montagnes sont lumineuses ! Prions Dieu qu'il conserve ainsi nos âmes, sans cesse élevées vers lui, et enveloppées de sa divine lumière... Ce nous sera toujours un pèlerinage infiniment doux de revenir ici, pour revivre ces instants, n'est-ce pas ? Mais n'aurez-vous pas trop de peine à quitter votre pays et de me suivre là-bas, à l'étranger ?

– Avec vous, non, répondit-elle avec un regard de tendre confiance qui fit tressaillir de bonheur le cœur de Jean Viannes.

\*

– Maintenant, Seigneur, votre servante a rempli la tâche que vous lui aviez assignée dans la maison familiale. Daignez lui ouvrir les portes de votre sanctuaire privilégié, vers lequel elle soupire depuis son enfance ; mettez fin à ses longues fiançailles et acceptez-la pour votre épouse.

Telle fut la prière qui s'échappa du cœur d'Emmanuelle en voyant Claire échanger les promesses du mariage avec Jean Viannes.

Sa cousine, l'enfant qu'elle avait toujours entourée d'une maternelle sollicitude, malgré leur minime différence d'âge, était enfin arrivée au port d'une union chrétienne, sérieuse, telle que l'avait toujours demandée pour elle Emmanuelle qui connaissait les côtés faibles et les qualités charmantes de cette jeune âme. Jean saurait diriger doucement, tendrement sa jeune femme ; il apprécierait aussi, comme il le méritait, le cœur

délicat, aimant et dévoué de Claire.

Serge aussi était heureux maintenant. Aucune ombre ne venait plus ternir l'union qui s'était faite entre sa femme et lui. Odile avait complètement répudié son orgueil de caste ; elle se montrait la plus tendre des épouses, pleine de sollicitude et de charmantes attentions et très fière des hautes qualités morales, de l'intelligence si vaste de son mari. Celui-ci, cédant à sa douce influence, comprenait peu à peu les devoirs que lui créaient la situation actuelle de la France, sa grande fortune et sa position prépondérante dans le pays, son rôle de chef d'une vaste industrie, et il venait de se décider à entrer dans la lutte sociale par la porte de la politique, autrefois objet de son dédain.

– Je suis sûre que c'est à vos prières que Dieu m'a accordé la grâce de me faire comprendre mon devoir, dit un jour Odile à Emmanuelle.

– Oh ! mes pauvres prières ! répondit la jeune fille en riant. Vous leur attribuez beaucoup trop de puissance, chère Odile. Dieu a eu égard plutôt à la droiture de votre cœur, un instant égaré, et à

la souffrance de Serge.

Odile secoua doucement la tête, sans rien répliquer, mais avec un sourire ému sur les lèvres. Pas plus que Serge et Claire elle ne se méprenait sur l'influence discrète et puissante que les prières et les sacrifices cachés de la fiancée du Seigneur avaient eue sur leur destinée.

Ce fut le cœur déchiré par la séparation d'avec les siens et l'âme radieuse du bonheur d'appartenir tout entière à son Dieu, qu'Emmanuelle quitta un matin la vieille maison et franchit le seuil du couvent des Filles de Sainte-Claire. Tous ceux qu'elle avait le plus aimés l'accompagnaient : Serge et Odile, Jean et Claire, revenus la veille d'un court voyage de noces, et Alice Viannes, l'amie préférée... Une dernière fois, elle les embrassa tous. Très pâle, refoulant ses larmes, elle vint en dernier lieu à Serge et Odile. Ils l'attirèrent à eux, la serrèrent entre leurs bras enlacés...

– Merci, ma sœur bien-aimée ! dit la voix un peu rauque de Serge.

– Priez pour nous, Emmanuelle chérie, et pour

le cher petit que nous attendons, murmura Odile en larmes.

– Oh ! oui, je prierai !... C'est pour cela que Dieu m'envoie dans le cloître, et mon premier devoir est de penser à vous, mon frère et ma sœur !

Un dernier baiser, une dernière étreinte de mains qui tremblent... La porte de la clôture est ouverte, on attend la victime volontaire... D'un pas ferme, Emmanuelle s'avance.

Claire, qui sanglote, fait un mouvement pour lui crier :

« Ne nous quitte pas, ma sœur, mon amie ! »

Mais la main de son mari l'arrête doucement, tandis que la voix tendre à laquelle elle ne sait pas résister dit à son oreille :

– Ne la disputons pas à Dieu, ma petite chérie. C'est son bonheur, et c'est le nôtre aussi, car ce sont les âmes comme la sienne qui détournent du monde coupable tant de punitions méritées.

La porte se referma lentement, et il sembla à ceux qui étaient là qu'un couvercle de cercueil

retombait sur Emmanuelle Harbreuze.

Morte, elle l'était, en effet... Morte au monde, aux douceurs de la vie de famille, aux joies permises de l'existence... Presque morte aussi, en apparence, pour les siens, car enfin, ils ne la verraient plus maintenant qu'à de rares intervalles, derrière une grille épaisse, en compagnie d'autres religieuses... Morte encore par l'obéissance absolue, par les rudes mortifications de la chair et de l'esprit...

Mais vivante aussi, bien vivante dans l'amour du Christ, son Époux, dans le zèle ardent pour les âmes, dans la tendre affection conservée aux siens qui restaient dans le monde.

Et vraiment, de ces jeunes époux, cependant unis par le plus profond amour, et de cette jeune fille qui sacrifiait tous les bonheurs de la terre pour s'enfermer dans un cloître austère, la plus heureuse était celle qui se donnait ainsi tout entière, sans réserve, dès ce monde, à Celui qui est notre fin et notre éternel bonheur.



Cet ouvrage est le 302<sup>e</sup> publié  
dans la collection *Classiques du 20<sup>e</sup> siècle*  
par la Bibliothèque électronique du Québec.

**La Bibliothèque électronique du Québec**  
est la propriété exclusive de  
Jean-Yves Dupuis.